JUL 13 1927

4e Année. N° 13. 1er Juillet 1927.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages
mte de **Fels** . . .	*Un Parti républicain unifié*	5
aurice **Genevoix**. .	*Les Mains vides* — I.	21
Aulard.	*Lettres inédites de Voltaire à Fyot de la Marche.*	40
cien **Corpechot**. .	*La Société sous le Règne de Louis-Philippe* . .	58
arcel **Jouhandeau**.	*Le Château de la Folie*.	91
orges **Suarez**. . .	*L'Expérience Caillaux*	115
Chaliapine. . . .	*Pages de ma Vie.* — II.	143
-J. **Gignoux**. . . .	*La Conférence économique internationale de Genève.*	172
les **Sageret**. . . .	*Philosophie d'Émile Meyerson*	186
ul **Souday**	Le Théâtre : *Le Mouvement dramatique*.	198
enry **Bidou**	Les Lettres : *Parmi les Livres*	206
lbert **Flament**. . .	La Quinzaine : *Tableaux de Belgique*	215

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Mariette

par J. KESSEL

L'Aspirant Kos au Pamir

par F. GOETEL

La Grèce pendant la Grande Guerre

Souvenirs du Prince NICOLAS DE GRÈCE

L'Agonie de l'Empire du Mexique

(D'après les lettres inédites du Général CASTELNAU)

par LOUIS SONOLET

Observations sur l'état intellectuel de l'Allemagne

par MAX RYCHNER

Gustave Flaubert et ses Amis

par A. ALBALAT

General
Terg.
8

UN PARTI RÉPUBLICAIN UNIFIÉ

Le débat doctrinaire est épuisé que l'enquête politique ouverte par la *Revue de Paris* avait suscité. Nous nous plaçons aujourd'hui dans l'hypothèse que le parti modéré a repris conscience de sa mission historique. Il reconnaît pleinement qu'il n'a pas pour office de ralentir la marche au collectivisme marxiste, mais de provoquer une marche en sens contraire en préservant la société d'une absorption totale par l'État. Cela supposé, l'obligation nous incombe, et nous ne voulons pas nous y dérober, de rechercher les conditions pratiques propres à procurer dès à présent au parti modéré une renaissance que beaucoup de ses électeurs jugent sans doute désirable.

I

Et d'abord il faut que le parti modéré s'unifie. Il n'est que division, confusion, éparpillement, fragmentation. Tout royaume divisé périra. C'est parole d'évangile. Son infirmité sociologique ne cessera pas qu'il n'ait ramené, tant au Parlement que dans la Nation, ses groupes et ses comités à l'unité.

Qu'on ne nous allègue pas la difficulté pour ne pas dire l'impossibilité de courber sous une forte discipline unitaire tant de particularismes si parfaitement rebelles aux nécessaires soumissions. Si les modérés demeurent à l'état de dispersion où nous les voyons, leur parti périra. Avec lui les grands intérêts moraux et matériels dont il a la charge. Et voilà tout.

1er Juillet 1927.

Nous avons publié dans une précédente livraison la longue liste des groupes parlementaires entre lesquels se répartissent les députés modérés. Il en faudrait rire si l'on n'avait tant sujet de s'en affliger. On n'a aucun motif valable de maintenir cet état de choses. Les raisons qu'on pourrait invoquer en sa faveur ne sont pas avouables, parce qu'elles sont fort vilaines. C'est un grand malheur pour le parti modéré que la coutume, engendrée par l'incohérence générale, se soit introduite, des ministères panachés, à la fonction desquels des intérimaires modérés sont de temps en temps appelés à concourir dans l'intervalle de crises démagogiques. Cette circonstance a inoculé au parti modéré la maladie du « groupisme », si l'on ose parler ainsi. En se multipliant les groupes multiplient les états-majors et par conséquent les ministrables. S'ils affaiblissent le parti, ils ouvrent la carrière aux petites ambitions. L'heure est assez grave pour que l'on demande à ces ambitions-là de s'immoler sur l'autel d'une cause qui vaut bien de tels sacrifices.

Comment les partis s'unifient?

Pour l'apprendre, mettons-nous d'abord à l'école des partis de révolution sociale.

Y avait-il rien de plus discordant et de plus atomisé, si l'on peut dire, que le socialisme à la fin du siècle dernier. Seuls de rares initiés étaient capables de se retrouver dans cet indicible pullulation de factions rivales et de chapelles concurrentes. L'unification des partis socialistes dans l'orthodoxie marxiste a été l'œuvre patiente de Jaurès. Ne croyons pas, comme tant d'historiographes superficiels l'ont raconté, que l'unité socialiste se soit réalisée du jour au lendemain parce que décrétée en 1904 par le fameux Congrès d'Amsterdam. Les décrets de ce concile fussent restés lettre morte en France, si l'habile et souple diplomatie de Jaurès n'eût, de longue main, préparé les voies à l'obéissance. La première proposition de fondre en un seul corps d'armée tous les groupes du socialisme les trouva récalcitrants. Le grand péché individualiste est commun aux prolétaires et aux bourgeois français. Entre les quatre ou cinq divisions, sans parler des subdivisions, qui se partageaient les comités socialistes, la mésintelligence était profonde. On devine aisément qu'elle était moins causée par

des divergences de doctrine que par des entre-heurts de vanités. Pour cinq groupes, il y avait cinq états-majors. Pour un seul parti il n'en faudrait plus qu'un. Qui s'effacerait? Qui descendrait du premier rang au second rang? Le guesdiste? Le blanquiste? L'allemaniste? Le broussiste? Le possibiliste? Problème insoluble. L'action parlementaire de Jaurès, plus éclatante, a fait tort à son action stratégique plus discrète. On connaît mal cette partie cachée de sa carrière pendant laquelle le tribun s'appliqua à devenir le bon pasteur des partis socialistes, de manière qu'il n'y eût plus qu'un seul bercail et un seul berger. Le congrès national de 1905 qui succéda à la chute du ministère Combes fut le triomphe de Jaurès. Désormais il n'y eut plus que la Section française de l'Internationale ouvrière, composée de toutes les petites organisations qui avaient été si longtemps rivales quand elles n'étaient pas franchement ennemies. On a écrit que Jaurès, vainqueur dans la forme, avait été vaincu au fond par Guesde et Vaillant qui lui imposaient le respect du dogme marxiste dans toute son intransigeance : lutte de classes, condamnation de la tactique réformiste, refus permanent du budget, non participation au pouvoir. Nous serions enclins à croire le contraire. Les satisfactions de fond étaient plutôt acquises à Jaurès qui, moyennant le tribut payé aux rigueurs théoriques de l'orthodoxie, n'en a pas moins continué, jusqu'à la mort, son subtil labeur d'infiltration socialiste dans les milieux bourgeois.

Quoi qu'il en soit, depuis plus de vingt ans, le parti collectiviste français, qui passait et à bon droit pour le plus indisciplinable, est celui qui supporte le plus allègrement le joug d'une réglementation presque militaire. Le schisme communiste ne fait aucun tort à cette constatation. Peut-on même parler de schisme? Pas plus qu'on n'en peut parler dans l'église catholique, à propos des fidèles romains qui chantent en latin et des uniates qui chantent en grec. Question de rites et de liturgie, rien de plus.

L'unification du parti socialiste constitue l'un des chapitres les plus instructifs de notre plus récente histoire politique. Il prouve que les partis, même en France, sont guérissables. Ce que les socialistes ont pu faire, pourquoi les modérés ne le pourraient-ils accomplir à leur tour? Ceux-ci ont, à tout

prendre, moins de causes internes de dissentiment à éliminer que ceux-là.

II

On a lu, dans les colonnes de la *Revue de Paris*[1], le remarquable article dû à M. Philip J. Cambray, directeur du Service de Propagande du parti conservateur anglais. Même après l'ouvrage classique de M. Ostrogorski, sur la *Démocratie et les partis politiques*, ce travail apporte aux Français des clartés nouvelles sur la forte organisation du torysme britannique portée à un point de permanence et de solidité qu'ils n'imaginent même pas.

M. Philip J. Cambray ne nie pas la valeur de l'enthousiasme, la puissance de l'éloquence. Il est fort éloigné de sous-estimer l'importance du facteur moral et doctrinal. Savoir ce qu'on est, savoir ce qu'on veut et ce qu'on vaut : pour une catégorie sociale et pour un parti politique, tout est là. Si l'on n'a pas d'idéal, si l'on n'a pas de foi dans son principe, il n'y a qu'à disparaître. « Mais la foi ne suffit pas, il faut que la « méthode lui prête son concours. » Qu'est-ce que la foi sans la méthode? Ah! combien serait-il désirable que ces formules, marquées au coin du pragmatisme britannique, allassent secouer l'apathie des modérés français! *Pas de victoire électorale possible sans organisation permanente.* Un parti bien organisé, même s'il a l'opinion politique contre lui, peut toujours parvenir à s'épargner une défaite irréparable. Sans doute, il est bien fâcheux d'avoir à user, dans ces compétitions électorales, du vocabulaire militaire qui leur donne un air de guerre civile, mais force nous est bien d'emprunter à nos stratèges les plus réputés leurs leçons sur la nullité des improvisations.

Des philosophes politiques, habitués à considérer toutes choses du haut de leur tour d'ivoire, nous ont invités à admettre que le système des partis était discrédité chez les Anglo-Saxons, qu'il touchait à son terme, que l'union tendait à remplacer l'unité assurée par la machinerie et les machinistes politiques, que l'avenir était aux groupements à fins limitées, à la substitution du cadre corporatif et professionnel au cadre

1. Numéro du 1er mai 1927.

géographique, aux ligues civiques constituées en dehors des partis. Ces théories d'amateur n'ont pas peu discrédité chez nos partis modérés le culte de l'unité, de l'organisation et de la discipline.

S'agit-il en vérité d'anticiper sur les formes politiques appelées à prévaloir dans un avenir lointain? N'en déplaise aux prophètes, ce qui est en cause, c'est la France de 1928 que la moindre commotion pourrait frustrer de ses espérances légitimes dans un redressement financier lié à l'instauration de la paix religieuse et sociale. M. Philip J. Cambray, qui a été appelé ici en témoignage autorisé, nous déclare que les partis anglais ne sont pas à la veille de se dissoudre dans on ne sait quel néo-parlementarisme informulé. Voilà qui fait bonne justice des romans constitutionnels et des légendes politiques qu'on se forge dans les cénacles.

Jusqu'à nouvel ordre, la démocratie parlementaire c'est la concurrence des partis organisés. Et ce fait, pour reprendre le mot de Sainte-Beuve, réclame, de la part des modérés français, une exacte soumission en l'objet. Les conditions d'un succès éventuel ne sont pas abandonnées à l'arbitraire des théoriciens ni à la fantaisie des chefs. C'est à une lutte difficile et redoutable dont l'enjeu est l'ordre social que les modérés sont actuellement provoqués par des forces singulièrement disciplinées et organisées. Ils ne sont pas maîtres d'éluder cette bataille, ni de l'affronter autrement qu'en adoptant le modèle que leur proposent sous l'égide du succès et les collectivistes français et les *tories* anglais.

Nous croyons que l'unification du parti modéré serait plus qu'à demi faite si ses deux principales organisations : la *Fédération Républicaine* et l'*Alliance Républicaine et Démocratique* consentaient à fusionner. L'attraction qu'elles exerceraient une fois réunies ne manquerait pas de leur incorporer, petit à petit, les trop nombreux comités, ligues et groupements secondaires que la guerre a fait éclore et dont l'utilité n'a pas toujours été à proportion de leur bonne volonté et de leur droiture d'intentions.

La *Fédération Républicaine* est des deux la plus ancienne. Elle procède directement du parti modéré tel qu'il y a trente ans il essaya, non sans friser la réussite, sous les auspices de

Méline, de se constituer à l'anglaise. L'*Alliance Républicaine et Démocratique* fondée par Adolphe Carnot, date de 1900. Elle fut destinée primitivement à recevoir dans le plus fort de l'affaire Dreyfus, génératrice de déclassement et de dissociation des partis, les modérés qui avaient préféré suivre Waldeck-Rousseau plutôt que Méline. L'*Alliance* a survécu aux circonstances qui avaient motivé sa création. De ces circonstances il nous sera permis de dire qu'elles n'ont plus qu'un intérêt historique. Si profonde et si douloureuse qu'aient été l'affaire Dreyfus et ses suites, entre elles et nos préoccupations actuelles, la guerre a tiré un rideau épais et opaque. La *Fédération* avait pris parti pour la *Raison d'Etat* et l'*Alliance* pour les *Droits de l'Homme*. Ce fut un duel tragique et passionnant, mais actuellement dépourvu de sens pour la génération montante que d'autres soucis absorbent. En tout état de cause, il a reçu sa conclusion logique et, suivant la formule consacrée, les adversaires auraient dû depuis longtemps se réconcilier sur le terrain. On voit tout de suite l'inconvénient majeur de maintenir une telle scission. Par le fait qu'ils ont une existence séparée, lors même qu'ils poursuivraient la même fin et défendraient les mêmes principes, les deux Groupements sont invinciblement portés à chercher des motifs, sinon de s'opposer, du moins de se différencier. L'esprit de corps fait des siennes et nuit à la parfaite identité d'action. Que de dévouement et de talent gaspillés! Mis en commun, ils vaudraient non deux fois, mais trois fois plus. Chaque événement parlementaire important, chaque élection législative disputée, donne lieu entre les deux groupes à un laborieux travail de diplomatie qu'il serait bien désirable de s'épargner. A supposer que la *Fédération Républicaine* et l'*Alliance Républicaine et Démocratique* correspondent respectivement à de délicates nuances d'opinion, quant à la meilleure façon de résoudre le problème religieux et scolaire, on avouera qu'on trouve quelque byzantinisme à s'en souvenir en présence du danger que l'Islam collectiviste fait courir à notre ordre politique et social.

Nous tenons donc pour indispensable que la *Fédération Républicaine* et l'*Alliance Républicaine et Démocratique* se fondent dans un groupement nouveau, de façon à ménager

les amours-propres et à enlever jusqu'au soupçon que l'une aurait pu être absorbée par l'autre et réciproquement.

Au surplus, dans notre pensée, l'unification du parti modéré, vu les circonstances qui la requièrent, devrait entraîner la disparition de tout ce qui rappellerait les anciens particularismes, ainsi que de toutes les appellations et étiquettes présentement en usage. Que le parti modéré s'intitule désormais, à l'imitation de ce qui se passe en Amérique, le *parti républicain*, sans la moindre adjonction d'épithètes parasitaires. *Parti Républicain!* Voilà qui serait plus clair et plus franc dans sa simplicité toute nue, que les adjectifs abstraits dont on le surcharge couramment. Parti Républicain? Est-il rien qui convienne mieux aux origines, aux traditions et aux doctrines du parti modéré unifié? Parti républicain opposé au parti socialiste? Est-il rien de plus conforme à la réalité de la situation présente, rien qui rende plus concret et plus sensible aux masses la grande cause du dissentiment qui met aux prises les deux Frances? Parti républicain rend un son plus national. Parti socialiste renferme une idée de cosmopolitisme. C'est au fond toute la question. Le changement de titre que nous préconisons sera déjà un grand progrès dans l'art de la bien poser.

III

Les raisons d'unifier le parti républicain sont urgentes. Les modèles d'unification lui touchent les yeux pour ainsi dire.

Reste à envisager le processus d'unification.

Il est simple, il est tout indiqué, il ne prête pas à la controverse.

L'unification doit résulter d'un grand congrès national convoqué à cette fin de salut.

D'un congrès dont les assises solennelles et éclatantes réalisent à la face de la nation attentive une synthèse aussi complète qu'il se pourra de toutes les variétés dont se compose l'ensemble du parti.

De ce congrès devra sortir :

1° La proclamation de l'unification et le serment de lui être fidèle.

2° L'affirmation que le parti républicain — car à dater de cette minute il n'aura plus d'autre nom — est l'héritier et le continuateur de la tradition républicaine française sans altération de la doctrine, sans intermission dans la descendance depuis les origines.

Cela fait, une triple mission incombera au Congrès :

1° Porter un chef sur le pavois.

2° Sanctionner la constitution du parti.

Pour cette constitution, on n'aura pas à se mettre en frais de recherches, ni à exercer les facultés imaginatives. On s'inspirera avec fruit du système anglais et du système socialiste, lesquels d'ailleurs ne diffèrent pas essentiellement, tant il est vrai que les nécessités de la discipline sont éternelles et immanentes. L'organisation centrale, l'organisation parlementaire et l'organisation départementale, si la voix de la sagesse se fait entendre souverainement, formeront, à l'issue du congrès, un tout fortement articulé. Pour les services de propagande et de trésorerie, il suffira de copier purement et simplement les précédents, tant britanniques que nationaux.

3° Décider la publication d'un journal quotidien du parti.

Ce troisième point nous paraît de la plus haute importance. Nous y voyons même une condition *sine qua non* du succès final. Le journal quotidien, un journal puissamment outillé pour un parti qui s'organise et s'unifie, c'est non seulement le signe sensible de l'unité enfin acquise, mais encore le gardien et le garant de sa permanence.

La vie du parti! Nous ne savons pas de locution plus riche de sens. Nous la retrouvons, tous les jours, à titre de rubrique copieusement alimentée, dans les colonnes du *Populaire*, organe de la S. F. I. O. C'est par l'intermédiaire de cette rubrique que les militants communiquent entre eux, que les adhérents s'encouragent mutuellement et que les sympathisants se réchauffent; c'est là que se concentrent tous les documents et tous les renseignements qui font voir le parti en marche et en mouvement; c'est là que s'entretiennent, par le spectacle d'une action qui ne se ralentit pas, l'esprit de prosélytisme, la volonté d'émulation et l'opiniâtreté à la réussite, sans laquelle un parti a tôt fait de languir et de s'éteindre dans la stagnation.

Avant de se séparer, le Congrès aura encore à définir sa discipline et à adopter une plate-forme électorale.

Il faut qu'il y ait une discipline du parti républicain, ou, si l'on préfère cette locution, du Cartel de l'Ordre, comme il y a une discipline du parti socialisant, ou Cartel des Gauches. Au sujet de celui-ci, soyons sans illusions. Il jouera pleinement au prochain renouvellement législatif. Par quelques forces de dissidence qu'il soit travaillé, quelques épreuves qu'il vienne à traverser, il se retrouve, en fin de compte, indissolublement scellé, dans les seconds tours de scrutin et dans les circonstances capitales. La discipline de gauche, qui, de son vrai nom, doit s'appeler la « polarisation » sur le groupe le plus avancé, n'a jamais été prise en défaut, si ce n'est que dans de rares circonscriptions et dans des circonstances secondaires. Pas d'ennemis à gauche! Tel est l'impératif catégorique, le principe universel qui, aux heures difficiles, assure le ralliement de toutes les gauches socialisantes et dont la force attractive et agglutinante se fait même sentir sur le parti modéré. Que celui-ci ait sa discipline propre, et c'est lui, au contraire, qui attirera à lui, hors du Cartel des gauches, les hésitants et les modérantisants.

Quant à la plate-forme électorale, les circonstances vraiment climatériques où nous allons entrer l'exigent unique et nationale. Une seule liste de candidats! Une seule déclaration! Une idée simple, expressive et entraînante! Voilà ce qu'il faut attendre enfin du Congrès.

IV

Toutes les forces, toutes les ressources, tous les groupes concentrés sur une plate-forme électorale comportant, au plus, cinq ou six mesures législatives qu'on s'engagera à prendre d'urgence et qu'on exposera avec la dernière précision.

Le pays convié à un véritable plébiscite et mis en demeure de choisir entre la République et le Communisme, honteux avec les radicaux-socialistes, atténué et différé avec les socialistes collectivistes, ouvert et déclaré avec les moscoutaires.

Voilà ce que la situation commande.

Dans cette circonstance capitale de notre histoire, il impor-

tera que le *parti républicain* rejette loin de lui les parties désuètes et caduques du programme théorique et abstrait qu'il formule, depuis trente ans, avec autant de persévérance que d'insuccès.

Qu'il laisse aux académies, aux Facultés de Droit, et à la Conférence Molé le soin d'agiter les sempiternelles questions de savoir s'il convient ou non de reviser et de compléter nos lois constitutionnelles, et pour assurer la représentation des minorités d'aller à la recherche de la proportionnalité, cette quadrature du cercle.

Ce sont débats d'école et, par conséquent, débats oiseux auxquels le peuple français oppose une invincible indifférence. Ce ne sont pas des idées-forces. C'est, au contraire, un impedimentum que le parti modéré traîne après lui et qui alourdit lamentablement sa marche.

Il faudrait enfin, docile aux enseignements de la politique expérimentale, se convaincre de la vanité des constitutions écrites. On ne réforme pas les hommes par l'État, mais l'État par les hommes. On a trop longtemps été, dans le parti modéré, victime d'un immense contre-sens. Les institutions sont, non une cause, mais un effet, la résultante des idées, des sentiments, et des mœurs régnantes. Un jour viendra peut-être où la Nation française éprouvera le désir de réformer ses institutions. Ce ne pourra être qu'en vertu d'une réforme intellectuelle et morale dont nous n'apercevons encore les signes avant-coureurs que dans l'enseignement actuellement donné par 17 000 instituteurs agrégés à la C. G. T. U. Laissez venir aux urnes les générations formées par ces maîtres communistes et vous verrez alors une réforme de nos institutions mais à contre-sens de celle que vous souhaitez.

Pratiquement, la France est acculée à choisir en 1928 entre les deux termes d'une alternative qui ne se peut plus différer plus longtemps.

Accepte-t-elle que ses dirigeants continuent à transférer la richesse privée à l'État, qu'ils remplissent indéfiniment la caisse publique pour en répartir le contenu entre des parties prenantes sans cesse accrues jusqu'à ce que le collectivisme soit fait? Et le reste n'est que littérature.

Il appartient au parti modéré unifié, au parti républi-

cain, de faire que nulle divergence, nul verbiage, nulle question adventice ne viennent divertir les Français de l'obligation où ils se trouvent d'opter, pour un long avenir, entre la République traditionnelle et l'Étatisme marxiste.

Pour cette prise à partie de l'étatisme, le parti républicain n'aura pas à se mettre en frais de réfutations théoriques et savantes que les masses électorales entendent mal. Il lui suffira, pour trouver le chemin des cerveaux, de se rappeler sa propre mésaventure de 1924. Comment ses adversaires parvinrent-ils à le perdre dans l'esprit des populations et parfois à le compromettre dans celui de ses amis mêmes? En exploitant à fond la mauvaise humeur causée par l'adjonction d'un double décime aux impôts existants. A trois ans de distance, cette mauvaise humeur fait sourire, qui a aujourd'hui des sujets fiscaux de s'exercer autrement justifiés et importants. Comme nous serions aises aujourd'hui si le double décime eût été le dernier mot de nos sacrifices!

En ce moment une occasion unique s'offre au parti républicain de rendre concrètes et sensibles aux Français les suites pratiques et funestes de l'étatisme, l'identité de celui-ci avec le socialisme collectiviste et le communisme soviétique son frère.

C'est, en effet, une sorte de stupeur que les avertissements d'impôts pour l'exercice de 1927 ont causée aux contribuables et aux assujettis. Pour la première fois, ils éprouvent la sensation presque physique d'une brutale imposition de mains sur leur personne et sur leurs biens. Le fisc a changé de visage. Il n'avait été jusqu'ici que rébarbatif et maussade. Aujourd'hui il se fait dévorant et exacteur. Et, circonstance bien propre à aggraver le mécontentement des payants, le fisc motive de moins en moins ses demandes. Ce ne sont que barêmes obscurs et grimoires indéchiffrables. Les praticiens les plus experts dans l'art de vérifier les feuilles d'impôts sont contraints d'avouer leur incompétence, et, pressés de questions, les agents du fisc eux-mêmes se déclarent impuissants à fournir les éclaircissements sollicités. Il faut payer sans comprendre et sans discuter, s'incliner devant les arrêts d'une prétendue justice fiscale dont on ignore le siège. Et les temps sont révolus où le contribuable, après avoir consenti

l'impôt par l'intermédiaire de ses représentants, était admis à en discuter la répartition avec ses pairs d'une part, et avec les fonctionnaires familiers d'autre part.

De toute évidence, s'amassent des colères qui bientôt chercheront un exutoire et réclameront des victimes propitiatoires.

Le nouveau parti républicain consentira-t-il encore à assurer des responsabilités et des impopularités qui ne sont pas de son fait?

Ne parviendra-t-il pas à rejeter cet étrange appétit de suicide qui le porte à revendiquer, avec une sorte de fierté qui n'est que de la niaiserie, l'honneur d'avoir voté des impôts écrasants, par sentiment de courage fiscal, cependant que ses adversaires exploiteront cyniquement contre lui le mécontentement né de leur fait et de leurs erreurs?

Le parti républicain trouvera-t-il enfin dans le sentiment de ce qu'il doit à la Nation et de ce qu'il doit à lui-même la force de dire la vérité aux électeurs, la vérité vraie? C'est à savoir que sur les trois cents milliards qui constituent notre dette, cent milliards appartiennent à la guerre proprement dite, cent milliards aux gabegies et gaspillages de l'arrière et cent autres milliards aux expériences du collectivisme d'État.

Le parti républicain perdra-t-il enfin l'habitude de dauber d'une façon abstraite, comme cause prépondérante d'une fiscalité draconienne et extravagante sur l'excès de fonctionnarisme?

Cet excès ne tombe pas sous le sens de nos campagnards. Ils seraient plutôt portés à penser qu'on leur supprime, et c'est vrai souvent, des fonctionnaires utiles, les traditionnels fonctionnaires de la constitution de l'An VIII, avec qui ils sont de si vieille date accoutumés à frayer et avec qui ils vivent dans les meilleurs termes.

Il faut faire comprendre aux campagnards et aussi aux citadins l'exacte position de la question.

Nous sommes écrasés d'impôts, non parce que nous avons trop de fonctionnaires de l'ordre purement administratif, mal payés, d'ailleurs décimés par des coupes sombres opérées au hasard, mais parce que l'État, à force d'étendre le champ de ses interventions abusives, de céder à l'esprit des monopoles,

en est venu à *fonctionnariser* ainsi toujours plus de Français, qui, passés au nombre de huit cent mille, plus ou moins soviétisés, tombent ainsi du rang de producteurs à celui de parasites sociaux.

Les feuilles d'impôts font ressortir, en gros, la part de l'État, celle du Département et celle de la Commune. Que n'y faisons-nous ressortir la part du fonctionnaire non administratif? Quand les contribuables apprendront de la sorte que le quart au moins de l'argent porté au percepteur représente le trop perçu des ingénieurs, contremaîtres, employés et ouvriers d'État, depuis les allumettiers d'État jusqu'aux palefreniers d'État en passant par les baigneurs d'État, la dotation de l'immense bureau de placement mis à la disposition des sénateurs et députés, il sera moins facile de faire prendre le change sur les fins dernières du socialisme d'État.

Le parti modéré s'est trop souvent borné à combattre le collectivisme en tant que système économique, aisé à convaincre d'absurdité, mais n'éveillant chez les contribuables que le soupçon d'un péril vague, indéterminé et lointain. Cette tactique doit être abandonnée sans retour. Qu'est-ce que le communisme auquel M. Albert Sarraut a jeté le gant? C'est le collectivisme. Qu'est-ce que le collectivisme? C'est l'étatisme. Qu'est-ce que l'étatisme? C'est la caisse publique alimentée par l'impôt sur les personnes jusqu'à ce qu'il s'ensuive l'égalité dans la misère. Toute propagande républicaine qui ne dénoncera pas à la vindicte des Français la personnalité et l'exagération indéfinie des impôts comme les deux moyens essentiels de cette fin : le communisme, manquera son but. La guerre au communisme proclamé l'ennemi n'aura de sens et de réalité que dans les premiers dégrèvements d'impôts dont les contribuables auront été appelés à bénéficier.

Nous sera-t-il permis d'écrire qu'à ce point de vue notre récente publication *Les Richesses de l'État français* apporte au parti républicain tout ce dont il a besoin en fait d'arguments financiers? Le jour où, en face du socialisme marxiste qui veut dépouiller la Nation pour enrichir l'État et ses clients, le parti républicain apparaîtra comme l'agent des grandes et fructueuses reprises à exercer par la Nation sur l'État, pour le redressement financier et l'amortissement

de la dette nationale, il y aura quelque chose de changé en France.

Les articles du commun programme dont se réclameront les candidats du parti républicain groupés sur une liste unique, devront donc ressortir à cette idée centrale de l'anti-étatisme et tendre à la réaliser.

Quels articles?

Dégrèvements par l'économie budgétaire. C'est le parti modéré qui a inspiré le programme Marin-Brousse. Qu'il soit conséquent avec lui-même et qu'il demande au pays d'en imposer l'exécution à ses mandataires.

Aménagement et extension de la cote personnelle, mobilière, notre ancien impôt direct fondamental pour remplacer l'unique et monstrueux bric-à-brac fiscal dont la nation est excédée.

Affirmons une fois de plus qu'un des principaux moyens d'obtenir ce dégrèvement est l'utilisation et la mise en valeur du patrimoine de l'État français.

Statut des fonctionnaires conçu de manière à raffermir notre constitution administrative ébranlée, à la soustraire aux prises de la révolution sociale, à ramener les serviteurs de l'État dans la voie du loyalisme républicain en leur accordant enfin les satisfactions légitimes qu'ils réclament depuis vingt ans et en supprimant par ce moyen les abus qui se sont introduits dans l'enseignement public.

Une mesure d'apaisement religieux qui pourrait être en matière d'association la suppression des lois d'exceptions spécialement applicables aux membres du clergé séculier et régulier.

Un système d'assurances sociales fondé sur la décentralisation. Il est surprenant que l'incontestable faillite des retraites ouvrières et paysannes selon la méthode étatiste n'ait pas détourné les Chambres d'après-guerre d'une récidive et les modérés d'une nouvelle capitulation. On n'instituera pas d'assurances sociales valables sans en déférer le fonctionnement aux syndicats ainsi appelés à la propriété et à la responsabilité. Les syndicats doivent devenir des établissements d'ordre public. Il leur serait en vérité trop commode de se décharger indéfiniment de leurs attributions corporatives naturelles sur l'État et de borner leur action à conquérir celui-ci et à révolutionner la société.

Une réalisation pratique de l'esprit de paix qui ne peut être obtenue que par deux moyens.

Le retour à l'armée de métier que nous avons imposée à l'Allemagne et que nous nous sommes par là même condamnés à adopter à notre tour. La suppression du service militaire obligatoire de caserne. Un aménagement solide, à l'est, de nos moyens de défense, ceux-ci devant sans doute surtout consister en formidables escadres aériennes.

Une politique extérieure positive soustraite à la tyrannie de la formule et de la mode, cessant de subordonner l'intérêt national à un cosmopolisme de rêve, et s'efforçant de maintenir la Ligue des Nations, pour majorer son efficacité dans les bornes du concret et du possible. La France d'après-guerre doit se garder des sujétions et des liaisons que son éternelle chevalerie la porte à accepter et qui lui créent un perpétuel risque de complication et de guerre.

V

On peut, sans sacrifier le moindrement à l'esprit de chimère, considérer que la manifestation franche et directe d'un tel principe, sanctionné par un tel programme vaudrait au parti républicain un immense regain de popularité. Ce langage si nouveau pour la nation qui a perdu l'habitude de l'entendre déterminerait chez elle comme un tressaillement avant-coureur du réveil prochain. Le parti républicain se sentirait aussitôt soulevé et porté par un vif courant de sympathies et d'encouragements. Et nous serions bien surpris si, procédant à l'imitation du parti unioniste anglais, c'est-à-dire en allant comme lui disputer le peuple à la démagogie socialiste sur son terrain même, il n'obtenait dans cette voie des résultats surprenants et rapides.

Ce programme, à le bien prendre, n'est que la restitution des meilleures conceptions républicaines avant qu'elles aient été déviées par une doctrine, le collectivisme marxiste, dont nous ne nous lasserons pas de dénoncer le caractère exotique.

C'est faire œuvre républicaine, c'est se remettre dans la ligne de l'esprit réformateur de 1789, c'est se conformer au génie même de la nation française que se prononcer sans ména-

gement aucun, avec la ferme volonté d'emporter le morceau, pour la *réalité* opposée nettement à la *personnalité* dans l'impôt, laquelle n'a d'autres fins que préparer les voies au communisme.

C'est restaurer la doctrine et la tradition républicaine dans ce qu'elles ont de meilleur, de plus foncièrement national dans leur plus exacte correspondance au sentiment intime du peuple français, que défendre la constitution administrative contre l'anarchie soviétique, demander la solution du problème religieux aux moyens de liberté, fonder la corporation ouvrière en même temps que les assurances sociales par le fonctionnement légal des syndicats, concilier l'intérêt national avec le sentiment œcuménique, tous deux desservis et dénaturés par l'internationalisme des socialistes, s'acheminer vers la *suppression de la nation armée*, conception essentiellement communiste.

Il ne s'agit pas d'imaginer un programme républicain. Ce programme existe. Il a été dressé et professé avant nous. Il n'est que de le retrouver sous les sédiments et les alluvions étrangers qui avaient fini par l'ensevelir.

Que le parti républicain reprenne sa vieille foi et adopte la bonne méthode, et il recouvrera sans délai la confiance en soi-même, la puissance d'attraction, la faveur des masses. Qu'il ose en revenir à ses origines et secouer les chaînes intellectuelles dont l'ont chargé les sectateurs de l'Islam marxiste et les plus belles perspectives s'ouvriront devant lui.

Il est le parti *introuvable* que la France cherche depuis 1919 : le comprendra-t-il enfin?

FELS

LES MAINS VIDES

« Il n'y a personne qui, dans ses rêves,
se plaît à se voir les mains vides. »

J. P. JACOBSEN

PREMIÈRE PARTIE

I

Cela prit Cassagnères un samedi, environ huit heures du soir. Il causait avec Le Dû, chez Lascaut. Il y avait entre eux, sur le marbre poisseux de la table, deux verres de bitter encore pleins, et sept ou huit soucoupes empilées.

Le Dû criait, scandant ses paroles de coups de poings étriqués :

— Ils me courent, ces bougres-là! Je les ai assez vus, leurs feux d'artifice populaires! De la couleur, et puis de la couleur, qui gicle ou bave sur une surface, qui se pavane à plat, qui raccroche en tape-à-l'œil. De jolis frusques, mais rien dedans.

Cassagnères s'était mis à regarder le poing de Le Dû. A chaque geste, ce poing ouvrait dans une brume de fumée un sillage blême qui attirait ses yeux, qui les entraînait après lui, de haut en bas, violemment. Et tout à coup il y avait ce poing sur la table, toutes ces phalanges serrées, ce nœud d'os et de tendons. Le Dû continuait de crier :

— Ils disent que je suis un maçon? Je m'en vante! Des terres, un noir, du blanc d'argent, c'est encore trop. Donne-moi de la chaux, du cirage, et tu verras, vieux frère, tu verras!

Cassagnères allongea le bras, posa sa paume sur le poing

de Le Dû et rudement le bloqua sur la table. Le Dû s'arrêta net, la bouche ouverte et les yeux ronds.

Autour d'eux, soudain ranimé, le brouhaha de l'estaminet s'amplifia. On entendit les boules du billard caramboler, un sursaut d'exclamations furieuses éclater entre des joueurs de belote.

— Quoi? Quoi ? — répétait Le Dû, à mi-voix.

Cassagnères retira sa main, délivra le poing captif. Il sentit bizarrement, avec une joie physique tout à coup épanouie, sa propre peau se déprendre de l'autre, une coulée d'air libre glisser sur elle et la baigner. Un instant, il n'y eut plus que ce vide frais et délicieux.

— Excuse-moi, mon vieux, — dit-il.

L'autre hocha la tête, ne dit plus mot. Ils se laissèrent aller, les mains aux poches, les omoplates au dossier de leur siège.

Le Dû fumait, la lèvre tirée par le poids d'une grosse pipe de bruyère. Ses yeux globuleux, imbibés d'eau, se vidaient peu à peu d'expression, prenaient une fixité bovine.

Cassagnères avait pivoté sur sa chaise. A demi tourné vers la salle, il fumait lui aussi, sans rien dire. Il subissait une excitation brumeuse, une suite incohérente de sursauts vite affaissés, dont les chocs mous, à se renouveler ainsi, lui devenaient de plus en plus pénibles. Il s'irritait contre lui-même à cause de son geste insensé, contre Le Dû qui l'avait provoqué : « Car c'est sa faute, à ce poussah bavard, à ce solennel crétin... Il était là, devant moi; il m'agitait son poing devant les yeux... Et cette voix coassante, ces modulations de gargarisme... « Tu verras! Tu verras! » Eh! bien ça y est, il a vu... Sa bobine, quand je lui ai saisi la patte, ses yeux en boule, sa lippe tout d'un coup décrochée... Qui est-ce qu'il regardait? Le Cassagnères de chez Lascaut, celui d'hier et de tous les soirs à spiritueux, à vagissements esthético-boutiquiers? Ou l'autre Cassagnères que je lui ai malgré moi laissé voir?... Malgré moi? Mais je l'ai fait exprès, exprès! Et je recommencerais, je le jure, tant j'en ai marre et marre, de lui et de toute la bande à Lascaut. »

Un vertige le gagnait, faisait tourner au-dessus de sa tête les ampoules électriques dans leurs tulipes de verre orangé.

Il vit Le Dû qui se levait, dont la silhouette empaquetée d'étoffes sombres titubait d'une ivresse fantastique. Il lui sembla que, s'il se levait à son tour, il serait entraîné dans ce fade tourbillon, que le plancher se lèverait avec lui, mélangerait sa platitude brunâtre aux surfaces crémeuses du plafond, aux toiles ternes de la fumée, tout cela traversé par les flammes blessantes des lumières, par le bourdon des voix, la sonnerie du téléphone et les chocs fracassants des billes, dans sa tête, contre les parois de son crâne.

Il se tourna de nouveau sur sa chaise, et dans l'instant les choses reprirent leur place, se rangèrent, bénévoles, selon leur ordonnance familière. Au mur, entre les glaces, les tulipes lumineuses renversèrent leurs calices orangés, un, deux, trois, quatre... « Et vers la droite deux encore; et derrière moi un peu à gauche Lascaut debout derrière son zinc; et derrière moi un peu à droite le rectangle vert, éclairé cru, du billard... Tiens, Le Dû se penche vers Brulard. Va-t-il me regarder en coin? Le Dû, non; mais Brulard. Et ses yeux se retirent aussitôt. Parbleu! Comme si je ne t'entendais pas, bon apôtre : « Tu sais, Cassagnères... Méfie-toi, ayons l'air de parler d'autre chose... Il devient... Je t'assure qu'il est fou. »

« Et naturellement, voilà Vernhet; Fernicle aussi, naturellement. Ils s'appuient sur leurs queues de billard comme sur des lances de paladins. « Tu sais, Cassagnères... » Les voilà tous nez contre nez. Quatre peintres de trente ans; quatre tempéraments, ah! mais... Quelques brosses et des tubes de couleur, exprimons-nous, tra-dui-sons-nous. Quatre peintres debout près du billard, le cinquième sur cette chaise-ci : Cassagnères, le mieux doué des cinq...

« Pourquoi demeurent-ils tous en tas, ne se décollent-ils pas les uns des autres? C'est à cause de cela que je colle aussi à eux. Je les rangerais sur la banquette, un sous chaque lampe. Il faudrait les aborder l'un après l'autre. Il faudrait qu'ils se taisent, Le Dû surtout. Je les regarderais tranquillement, posément, pour chacun oubliant les autres... On croit que ces quatre appliques sont pareilles, sur le mur. C'est estampé, fabriqué en série. Ah! ouatt! pareilles... Il y a des bavures différentes. Il y a sur celle-ci, en creux, la trace d'un coup; sur cette autre, visible d'où je suis, un pointillis de crottes de

mouches. Et si je me levais, si je les examinais de tout près, si j'avais une loupe devant les yeux, un microscope? Et les quatre types, pendant ce temps-là?... Voilà ce que c'est que de trop s'approcher. Je me suis trop approché, trop continûment, depuis trop longtemps; de tout, de tous, avec une avidité bête, une espèce de faim hurluberlue. Ça m'a bien avancé. Je suis malade. Il a raison, Le Dû : je suis dingo. »

Il n'avait pas bougé. Il éprouvait, extrêmement douloureuse, la sensation d'échapper à soi-même, au poids de son corps sur sa chaise. Il voyait tout, entendait tout, la bague à gros saphir d'un adolescent aux longs cils, le rire acide d'une femme qui semblait ivre. Il distinguait dans l'odeur du tabac le relent des alcools éclaboussant les tables, le fumet d'une viande qui grésillait vers la cuisine, le parfum de la poudre de riz que secouait d'une houppe une petite main griffue. Mais tout cela, hors de lui, le cernait, monde baroque dont la réalité n'était là, sursautante, que pour le harceler sans trêve d'aigres et blessantes sensations.

Et il avait envie de supplier quelqu'un, d'implorer une aide, un appui, certain d'avance que cet appui allait s'offrir à lui, qu'il ne se pouvait pas que Cassagnères restât ainsi abandonné. L'excès de sa détresse lui apportait cette certitude, l'armait d'un courage pitoyable.

Il eut un sursaut des épaules, ainsi qu'un chemineau remontant sa besace après un somme précaire au talus d'un fossé. En route, Roger! Ses yeux clignèrent, au seuil de la salle trouble, comme éblouis par un grand soleil sur les champs. Dans leurs prunelles redevenues vivantes, déjà aiguës, des images cohérentes s'enchaînèrent. Et son regard, autour de lui, quêta.

II

Elle devait être trop près de lui. C'était pour cela même qu'il ne l'avait pas encore vue. Elle était assise à sa gauche, sur une banquette en retour qui faisait face à la porte, grande ouverte sur la rue. Elle tenait, entre ses lèvres violemment accentuées de rouge, un long fume-cigarettes de galalith, vert et blanc.

Il songea d'abord, distraitement : « C'est Manouche »; et presque aussitôt, avec une joie vague et puissante : « Est-ce bien Manouche? »

Il l'avait coudoyée cent fois, ici même, mais sans prêter plus d'attention à elle qu'aux passantes des soirs chez Lascaut. Ce soir, elle était seule. Elle ne le regardait point. Chaque fois qu'un bruit de pas approchait sur le trottoir, ses yeux suivaient machinalement la forme humaine qui passait dans le cadre éclairé de la porte. Tout son corps pesait, détendu, abandonné. Il semblait à Cassagnères que cette femme absente se livrait, que d'être ainsi pesante et lâche, oublieuse de ses lèvres trop rouges, de ses cils poissés de rimmel et de cette cigarette qui venait de s'éteindre, elle s'offrait, tiède et sincère. Son cœur battait comme s'il l'eût surprise, lui invisible, elle toute seule, dans le secret de sa chambre et de son être.

Elle dut sentir qu'il la regardait. Elle continuait pourtant de suivre vers la rue le jeu mouvant des ombres sur la vitre et leur passage dans la lumière. Mais Cassagnères, à un cillement qu'elle avait eu, à une onde sensible propagée d'elle à lui, avait perçu qu'elle avait cessé d'être seule.

Il ne cherchait pas les prunelles de Manouche. Son regard l'enveloppait tout entière, sans rien appeler qui fût une découverte : car il croyait l'avoir toute reconnue, d'une intuition soudaine et qui l'avait comblé. Il jouissait d'elle, paisible et fraternel, de son collier de perles fausses, de l'ombre où baignait son front sous le bord d'une toque groseille, et de sa nuque aperçue dans la glace, une nuque forte et blonde, un peu grasse, qui le faisait songer à l'honnêteté savoureuse d'un pain.

Elle tourna les yeux vers lui. Il reconnut ces yeux gris et limpides, si larges, si calmes. Et il lui dit avec tendresse :

— Bonsoir, Manouche.

Elle lui sourit. Son sourire découvrit des dents fines, d'un grain dur, qui s'écartaient un peu les unes des autres. Pardessus la table, une main s'offrait qu'il saisit dans la sienne.

— Ça va? — fit-elle.

C'était une voix unie et grave. C'était, serrée dans la main de Roger, une autre main large et robuste, une main d'homme, mais bien plus douce.

— Ça va, — dit-il, souriant comme elle.

Il était calme, le cœur touché d'un frais bonheur. Le monde inepte refluait, laissait mourir son clapotis au seuil du havre où Manouche était sienne. Elle avait retiré sa main. Elle s'amusait maintenant du grouillement de la salle, répondait aux voix d'hommes qui l'interpellaient de loin. Fernicle, sa queue de billard toujours au poing, la prenait bruyamment à témoin :

— Dis, Manouche, ce crosseur de Brulard qui réclame une revanche! Je marche, pour une tournée générale. Il la paiera!

— Méfie-toi! — criait-elle. — Il joue mal, mais il est voleur.

Elle riait. Vers Brulard qui protestait, elle allongeait une moue gamine :

— Bouh! Sale type!

Sa bonne humeur rayonnait. Cassagnères en était pénétré. Il songeait, écoutant ses propos et son rire : « Les mêmes mots pour les autres; un peu de bruit, des dents qu'on voit briller entre des lèvres rouges... Mais pour moi ce repos, cette main, ce seul visage; mais auprès de moi cette femme-là. »

Il la contemplait. La tendresse se gonflait en lui, commençait à l'oppresser un peu. Il suscitait cette femme au gré de sa tendresse, tout ensemble l'aimant, la consolant, la remerciant. Aux ailes des narines de Manouche un pli se marquait par instants, une ligne d'ombre légère et fugace; il y voulait trouver la trace de sa peine secrète, ses amertumes, ses renoncements de femme meurtrie par une vie souvent rude. Parfois aussi, ses lèvres s'entrouvrant, apparaissait leur pulpe intime, d'un rose mouillé vierge de fard; alors un frisson froid glissait à ses épaules et il serrait un peu les dents.

Soudain son visage changea. Un homme très jeune passait près d'eux, le torse bien modelé dans un veston d'une discrète élégance. Désinvolte, gamin, il s'assit tout contre Manouche, se pencha vers sa nuque et par jeu embrassa la chair nue.

Cassagnères aussitôt fut debout. Sans avoir rien pensé, rien voulu, il empoignait le bras du garçon. L'étoffe souple, la tiédeur du biceps qui cédait en roulant sous ses doigts lui firent serrer rudement l'étreinte.

— Tu la connais, dis donc?

L'autre montra des yeux stupéfaits devant cette mâchoire

tendue, ces yeux d'un éclat méchant. Hanchant un peu pour dégager son bras, il reculait la tête avec une crainte évidente.

— Vous charriez? — murmura-t-il.

Et courtois, conciliant, il expliquait :

— Je n'savais pas, dites... Si j'avais su que vous étiez ensemble... Ça va, je vous demande pardon.

Il tendait une paume loyale. Cassagnères lui avait lâché le bras. Mais sa colère, changeant d'objet, ne cédait point : car il se rendait compte que son intervention saugrenue avait été remarquée, qu'il jouait un personnage ridicule, que des gens s'approchaient, étaient là. Il leur fit tête, affronta les visages de Vernhet, de Le Dû.

— C'est ce môme, — lança-t-il, — ce maquereautin...

— Sans blague, vieux! — dit Vernhet.

— Tu te rends compte? — chuchota Le Dû.

Cassagnères respira longuement. L'éphèbe, libéré, s'éloignait, traversait en biais toute la salle. Ils le virent rallier un groupe de ses congénères, échanger avec eux des répliques basses et animées.

— Tu vas voir, — dit Vernhet en riant. — Ils vont t'envoyer une délégation. Ambassade, excuses diplomatiques...

— Bien sûr, — appuya Le Dû. — Tout le monde sait que les poisses d'aujourd'hui savent vivre. C'est justement pour ça que tu as été fort.

Et ils se mirent à plaisanter Manouche :

— Pauvre chatte!

— Faible femme sans défense!

— Elle en est muette, pâle de fierté.

A leur tour, Fernicle et Brulard survenaient, disaient leur mot :

— Ce que tu as fait là, Cassagnères, c'est ballot. On était tranquilles entre nous. On les ignorait, ces beaux petits... Et tu vas les chercher!

— Et comme ça!

— Et pour Manouche!

— Elle s'en fichait un peu, Manouche.

— Elle ronronnait.

— Est-ce qu'elle t'a appelé? Dis, Manouche, est-ce que tu l'as appelé?

Manouche les regarda, les yeux brillants.

— Il a bien fait, — dit-elle. — Et vous, si vous lui en voulez, c'est parce qu'il est moins mufle que vous.

Ils rirent, un peu gênés, mais reprirent de plus belle, tous ensemble, avec des mines, des révérences burlesques :

— Pan!

— Au secours, maman Cassagnères!

— On a voulu violer la petite fille.

— Un vilain homme.

— Un sale mufle.

Le cou de Manouche se gonfla et des larmes lui vinrent aux yeux.

— Laisse, mon petit... — fit doucement Cassagnères. — Allons-nous en.

Aux autres peintres, l'un après l'autre, il souhaita un bonsoir très simple, camarade, prit le bras de Manouche d'un geste naturel, et l'emmena.

III

Dehors, c'était déjà la nuit, mais une nuit de la fin de mai, toute imbibée encore et comme ruisselante de clarté diurne. Au niveau des maisons, les lumières de la ville se fondaient dans une onde rosâtre, poussiéreuse. Une rumeur grondait aux pentes de la colline, qui semblait s'éloigner à chaque pas qu'ils faisaient. Ils allaient sans rien dire, l'un contre l'autre, heureux d'éprouver ensemble la double et facile cadence de leur marche.

Cassagnères se sentait grand et fort, près de Manouche, d'autant plus qu'elle-même, sans être grande, laissait deviner un corps vigoureusement musclé, souple et sain. L'impression qu'il avait de la vigueur de sa compagne accroissait son orgueil à la serrer contre lui si confiante. C'était comme si elle lui avait dit : « Ne t'y trompe pas, mon grand : j'ai l'air vaillante, comme ça. Mais je ne suis qu'une petite femme, à chaque instant blessée, meurtrie, et qui réclame qu'on la protège. Comme tu as été brave, généreux! Quelle surprise, à voir l'un de vous autres hommes, à te voir, toi, me défendre comme j'avais toujours souhaité l'être. »

Toutes sortes de lieux communs usés, sur la dignité des créatures, sur la fraîcheur secrète des âmes féminines, même et surtout quand cette fraîcheur se cache sous d'apparentes ternissures, puisaient pour Cassagnères un éclat neuf dans le souvenir de son geste, de sa chevaleresque absurdité. Chacune de ses foulées appuyait, rebondissait. Il marchait, offrant sa poitrine à la tiédeur de la nuit.

— N'est-ce pas qu'il fait bon, Manouche?

— Pour sûr, — dit-elle. — Mais je n'ai pas dîné, tu sais.

— C'est pourtant vrai! — fit Cassagnères. — Moi non plus.

Ils entrèrent dans la première gargote venue, à cette heure complètement vide. Une petite bonne leur servit des pieds de mouton vinaigrette, un quartier de fromage de Brie, de la bière. Ils mangeaient sans parler, un peu gênés par la présence de la fille, mais se cherchaient à chaque instant des yeux, et souriaient.

Lorsqu'ils sortirent, il était plus de dix heures. Ils traversèrent la rue Caulaincourt, et par la rue de Maistre longèrent le cimetière Montmartre. La chaussée, les trottoirs étaient déserts. La même rumeur peuplait la nuit, mais de plus en plus sourde et lointaine. Pénétrant rue Etex ils ne l'entendirent plus, isolés d'elle par les hautes murailles du cimetière et de l'hôpital Bretonneau.

Cassagnères parlait, songeait tout haut. Loin que la présence de Manouche lui apportât la moindre contrainte, il y trouvait une excitation bienveillante, et, à mesure qu'il parlait une approbation silencieuse qu'il éprouvait comme une caresse.

— C'est bien cela, — disait-il : — trop de confiance et trop d'élan. Nulle défense, nulle barrière. J'étais comme un carrefour où la vie, sans arrêt, bondissait et grondait. On ne prend pas garde, d'abord. C'est une ivresse dans tout l'être, une sorte de suffocation joyeuse à sentir pareil afflux, tant de richesse dont on est submergé. On n'a pas conscience du danger. Comment l'avoir? C'est un traître danger. Les sens ne s'émeuvent que pour jouir. Chaque frôlement vous exalte comme une découverte. On ne s'aperçoit pas, tant ils sont au début insidieux et légers, que ces frôlements deviennent des chocs, de plus en plus dangereux, destructeurs. Lorsqu'on s'en aperçoit, il est trop tard...

— Oh! tout de même! — dit Manouche.

Ils avaient tourné rue Ganneron. Une auto bourdonnait doucement, au ralenti, devant la porte d'un garage. Elle eut un bref appel de trompe, et la porte s'ouvrit en grinçant.

Cassagnères rebroussa chemin. Ils continuèrent d'aller et de venir rue Etex, entre les deux hautes murailles. Chaque fois qu'ils en atteignaient le bout, Cassagnères, machinalement, pesait un peu sur le bras de Manouche; et elle le suivait, docile, tandis qu'il continuait de parler, parfois haussant la voix, parfois gesticulant de sa main libre.

— Peux-tu comprendre ça, toi? Avoir été, petit à petit, arraché à soi-même, éparpillé hors de soi-même... Et pourtant exister encore, et ne plus exister que pour souffrir de s'être perdu.

Elle murmura :

— C'est comme Lautier, comme Chapotot. Tu ne connais pas... des peintres de l'autre côté de l'eau. A t'écouter, je me figurerais les entendre. Et il y avait encore Guigonis, Orève, qui écrivaient, ceux-là, et c'était bien pire...

Il répartit avec vivacité :

— Mais ce n'est pas du tout la même chose! Des déclamations n'ont jamais rien prouvé. Lorsque le désespoir touche à de certains bas-fonds, il s'y abîme dans le silence. Te parler de ça, décidément non, Manouche. Je te jure que tu ne pourrais pas comprendre. Et c'est tant mieux pour toi, pour moi... Oui, pour moi aussi, ajouta-t-il en lui pressant plus fort le bras.

Il demeura quelque temps sans rien dire. Un train sifflait, quelque part vers les Batignolles. Il y avait au ciel de grosses étoiles qui luisaient d'un éclat doré, comme sirupeux.

— Ah! quel homme faudrait-il être? — reprit-il. — On parle de la liberté dans l'art. Liberté sacrée, bobard! La vérité, Manouche, c'est que les grandes époques ont toutes été discipliplinées. Savoir où l'on va, quelle force! Tandis que ce dédale, ces sentines, ces lanternes raccrocheuses...

Il s'arrêta, se campa devant la jeune femme :

— Regarde-moi, écoute-moi bien. Je te le dis ce soir, posément, lucidement : j'en ai assez. Assez de tâtonner, de m'esquinter en vain. Je me refuse à cette vaste farce. Dupe ou dupeur, je refuse de fabriquer, d'entasser pour ma part

d'autres toiles peintes sur ce monceau promis à la poubelle. Patience acharnée, mille dégoûts au travers, bassesses, platitudes, stratégie, fini! Il n'y a que le génie pour absoudre ou pour excuser. Je n'ai pas de génie, Manouche. D'ailleurs, personne n'a de génie. Les plus hautes créations humaines sont tarées. Des marchands aux critiques, des faux artistes aux vrais, ce sont toujours petites affaires entre hommes, petits balbutiements coléreux. J'en ai assez, tu entends, assez!

Il respira, la gorge amère. De nouveau un besoin le saisit d'être approuvé et d'être plaint. Il demanda :

— Qu'est-ce que tu en dis, Manouche?

— Oh! moi, — fit-elle, — je n'en vais pas chercher si long. Je ne sais pas tant de choses que toi... Je crois tout de même que tu en reviendras.

Il ébaucha un geste d'agacement, mais aussitôt sourit en se penchant vers elle.

— C'est cela même.

Et il chercha ses lèvres, qu'elle lui abandonna.

IV

Il avait pleuré sur son épaule, après l'étreinte. Cette épaule se creusait, douce et charnue sous sa tête. Le long corps de Manouche était là, dont il savait la forme pure et la tiédeur.

Et maintenant c'était elle qui parlait, de sa voix grave, pourtant puérile. Elle lui avait dit tout à l'heure, émue de le voir qui pleurait : « Je savais bien, tu ne pouvais pas être comme les autres. » Et de cela il avait éprouvé un calme et pacifiant orgueil.

Il s'était dit : « Moi aussi, je savais bien. Cette tendresse par d'autres méconnue, c'est Manouche qui devait l'accueillir. La simplesse, la fraîcheur de Manouche, c'est par moi qu'elles devaient rayonner. »

L'ombre de la chambre était peuplée de pensées aux douces ailes. Ils les sentaient battre sur eux, frôler leurs fronts. De Manouche à Roger, ces présences n'étaient là que pour mieux les unir l'un à l'autre. Chacun, suivant son rêve, y mêlait

la certitude d'un cœur de chair battant contre le sien, d'une tête appuyée, d'une épaule creusée pour l'accueil.

Roger songeait : « C'est en le comblant que je lui ai révélé son désir. Elle ne se croyait pas malheureuse; elle n'a su qu'elle l'était que dans l'instant où elle cessait de l'être par moi. Quand elle disait : « Tu ne pouvais pas être comme les autres », c'était de sa vie qu'elle parlait, de toute sa vie d'auparavant. Et maintenant, sa vie, c'est moi, c'est l'amour qu'elle a déjà pour moi. Elle attendait d'aimer. Je suis sûr qu'elle m'aime, qu'elle m'appartient absolument. »

Manouche songeait : « Il est gentil et délicat. Avec lui, on n'a pas honte de se raconter soi-même. Mais peut-être que s'il est gentil, c'est qu'il est un peu malade. Non, non, c'est sa nature qui est comme ça, douce et tendre : il n'y a que les doux pour se tourmenter comme il fait... Les autres, une fois qu'ils vous ont prise... Lui, après, il pleurait. Cette ardeur, et puis ces larmes, ces mots qu'il balbutiait, tout contre moi : « Mon refuge, ma source fraîche, mon rachat... » C'est drôle comme cela me gagnait : j'avais envie de pleurer moi aussi. »

Elle dit tout haut, en caressant les cheveux de Roger :

— Je n'ai pas toujours été bien heureuse, tu sais. Je devrais être encore dans mon pays, en Beauce. Les gens qui passent disent que c'est laid. Moi, je n'en savais rien : il me plaisait bien, mon patelin. Mes parents tenaient une auberge sur la place, devant la halle. La cour, derrière, était encore plus grande que la place. Sur tout un côté il y avait des hangars, des remises. Sur l'autre côté, c'étaient des écuries en file qu'on louait surtout les jours de marché, des *cases*, comme on disait. Au fond de la cour, il y avait une mare sous un vieil orme, le plus bel arbre de bien loin autour. Et au-delà c'étaient les champs, des betteraves, des blés, là-bas, là-bas, une plaine qui n'en finissait pas, tantôt brune, tantôt verte, tantôt dorée. L'horloge de la halle sonnait les heures, une grosse horloge ronde, comme un œil blanc dans le fronton couvert d'ardoises. Vois-tu, mon grand, quand je me rappelle ces choses, aujourd'hui, j'aime mieux songer à la cour et aux champs. Mais en ce temps-là, c'était la place qui m'attirait, la place des jours de marché, avec ses tentes de toile, les roulements des voitures, les meuglements des vaches, et ce monde, tout ce monde,

toutes ces voix qui faisaient, aux beaux jours, comme le claquement de l'eau sur une roue de moulin. Est-ce que je pouvais me douter? Je t'assure que je n'étais pas une de ces filles comme on en voit, même chez nous, qui courent au vice comme une poule aux limaces. L'homme qui m'a détournée, c'était un courtier des marchés, un ramasseur. Tu ne connais pas ces hommes-là. Ils parlent vite et ils savent ce qu'ils veulent : « Oui? Non? Allez! » A force d'en imposer aux femmes de la campagne, qui sont pourtant de rudes malignes quand il s'agit de marchandages, ils finissent par ne plus douter d'eux, par ne plus avoir peur de rien. Ce qu'ils veulent, il faut qu'ils l'aient. Oui? Non? C'est pareil... Celui-là, c'était un homme marié, et qui avait au moins trente ans. Il m'a surprise, bousculée. Pense, je n'avais guère que dix-sept ans. Et tout de suite le malheur, et bientôt cette honte que je ne pouvais plus cacher. Tu n'es pas d'un petit pays, toi? Alors tu ne peux pas te rendre compte. Papa comme fou, maman qui m'insultait en gémissant. Chacun à sa manière, ils ont été aussi durs l'un que l'autre. Ils m'ont chassée, autant dire, comme la dernière des filles de salle, expédiée chez un oncle que j'avais à Paris : « Place-la, qu'elle se débrouille comme » elle pourra. Mais qu'on n'apprenne rien ici, qu'il n'y ait » pas cette tache sur le nom des Cœuillet. » C'est vrai, tu ne sais pas... Manouche, ça n'est guère moi, va. Je suis une petite Beauceronne qui s'appelle Yvonne Cœuillet... C'est une fille qui m'est venue. Pauvre petit bout! Peut-être qu'elle se serait fait vivre si j'avais pu la nourrir moi-même. Ah! j'en ai moulu, c'est sûr! Même quand elle a été morte, pour rien au monde je ne serais rentrée chez nous. Je pense pourtant qu'ils ont eu du regret, leur colère une fois tombée... Mais quoi, entre eux et moi, c'était cassé. « Va-t'en », et c'est fini. Le trou se creuse, on ne veut pas, on n'ose plus, est-ce qu'on sait?... J'ai été bonne dans une académie de billard, du côté de l'Observatoire. Des étudiants, des étrangers, beaucoup d'hommes jaunes, et aussi des peintres de Montparnasse. J'ai posé le nu, j'ai gagné ma vie... Du bon, du mauvais, cela fait bien des jours partis. Voilà douze ans que je me débrouille, comme ils ont dit... Je ne t'ennuie pas, mon chéri? Je cause, je cause... C'est vrai que je ne t'ennuie pas trop?

Cassagnères l'écoutait, dans une somnolence de son corps qui laissait lucide sa pensée. Avec un attendrissement à peine nuancé d'ironie, il suivait le récit de Manouche. S'il lui restait encore un peu d'amertume au cœur, c'était contre lui-même qu'il en éprouvait la pointe : au passé de Manouche il entrelaçait le sien, parfois souriant à demi dans l'ombre, parfois secouant vaguement la tête comme pour chasser le harcèlement d'un insecte.

« Continue de parler, Manouche. Ton bavardage est d'une banalité divine, royalement plat comme une route de ton pays. « Les gens qui passent disent que c'est laid... » Tu le sais bien, je ne suis pas de ces gens qui passent. Peut-être que moi aussi, je t'aime. »

Et Manouche continuait de parler, et sa voix s'ensommeillait peu à peu. Il songeait : « Est-ce qu'un jour, une nuit prochaine, à mon tour je lui raconterai ma vie? Angoulême, la maison du notaire paternel, le lycée, le baccalauréat... Voilà du moins de l'imprévu. Et même après... Comme c'est exceptionnel, cette vocation, cette lutte contre les préjugés et les traditions bourgeois! Moi aussi j'ai été « détourné », non point chassé comme le dernier des clercs, mais réfractaire bourgeois jusque dans sa révolte, romantique au petit pied : gravure pour bureau de notaire, pour salon à piano droit, taille-douce dans un cadre d'ébène, *le Fils prodigue ou la Malédiction paternelle.* Ma mère est morte? Je réclame mon dû, ma part. Liquidons. Je ne recueillerai pas l'étude, je ne serai pas maître Cassagnères, successeur de son père président du conseil de fabrique, de son grand-père notaire royal, à raide cravate Royer-Collard... Affranchi, libéré, je fais ma vie, parbleu! La guerre? Objection de conscience, coupe-papier, mains nettes de sang... Travail, peinture, vocation, vive moi!... Elle a posé le nu. Je ne veux plus qu'elle pose. La voici qui divague doucement. Est-ce qu'elle rêve? Elle dit : « Je m'asseyais sur la marche du seuil, appuyée à la grosse glycine. J'avais de l'eau douce dans une tasse à fleurs tout ébréchée. Je soufflais les bulles de savon dans une vieille pipe de papa... » Et la voici dans son traîneau, frimousse rosie par le froid, qui glisse sur la mare gelée : « ... On avait mis des fers sous une caissette à bougies. Les gamins me tiraient en courant. J'avais un fouet. La glace

était toute griffée de raies blanches... » D'où naissent ces images dans la nuit? Sa voix murmure en s'endormant : « ...C'étaient des guêpes maçonnes. Elles avaient fait mille trous dans la glaise de la carrière. Je les prenais à la sortie, dans de petites boîtes de cuivre rondes... » Elle se tait tout à fait. Manouche dort. »

V

« Voici ce qu'est Manouche : un corps aux beaux plans tranquilles, harmonieux aux regards et coulant sous les paumes. De longues jambes sans sécheresse, des genoux vigoureusement liés, sans ces fades rondeurs de saindoux qui étouffent et déshonorent les lignes. Aux creux de ses jarrets une douceur qui défie toute matière : soie ou duvet, choses grossières, dérision. Je n'épuiserai pas cette douceur, ni cette promesse que j'y trouve de découvrir sans fin le tendre corps de Manouche; son corps pourtant robuste, son ventre droit sanglé de muscles durs. Tout son torse est sécurité. Sa poitrine est large et profonde, avec des seins attachés haut sur des pectoraux de guerrière. Lorsque j'appuie la tête sur cette poitrine, je sens à peine fléchir un thorax élastique et dense. Sa respiration le soulève, régulière; il semble que l'on sente chaque alvéole de ses poumons se déplier, heureuse, sous la caresse de l'air; qu'on voie son beau sang rouge s'alléger, se purifier. Son cœur bat, d'un rythme à deux temps bien scandé : un double choc, et puis un silence calme, et de nouveau ce choc profond qui se répète. Elle dort. Toute la paix de son corps pacifie son visage invisible : un frais visage entre des boucles aux inflexions brillantes. J'aime cette mâchoire un peu trop large, qui proémine juste assez pour donner à l'ensemble des traits une animalité qui émeut. Pas une ride sur son front, petit bloc dur serré sur d'enfantines images, sur des pensées simples comme des réflexes.

« Ce qu'est Manouche encore : un miroir lisse et sensible, une limpidité vers quoi je n'ai qu'à me pencher pour connaître que j'en suis digne. Je ne lui demanderai que d'être cette transparence toujours prête, si pure qu'elle ne pourra jamais refléter que ma pureté. Les familiers, les passants coudoyés, que

sont-ils, quelle est leur personne étrangère? Pour chacun d'eux cette angoisse toujours vive... Avec Manouche, nulle angoisse. Elle n'a d'autre personne que moi. Elle n'existe qu'en moi et pour moi. Elle est toute ma candeur, toute ma vérité perdues, miraculeusement retrouvées pour un regard de ses yeux clairs, pour un mot que prononce sa voix.

« Par elle, je cesse d'être seul. Elle est assez Manouche pour que je ne frissonne plus de détresse, et pas assez pour que j'éprouve la gêne odieuse d'une présence. Elle est ma chance, et je suis maître de ma chance. Peu à peu, j'élèverai Manouche. De réconciliation en réconciliation, je finirai par guérir de moi, je deviendrai le Cassagnères que j'aimerais. Dors, mon petit, je suis un imbécile. Respire, je te demande pardon : je veux cesser de te comprendre pour ne plus être que ton sommeil. Là, tu vois, c'est fini... Ton haleine calme, ton cœur qui bat... Je suis ton haleine et ton cœur. »

VI

Ils s'éveillèrent ensemble, songèrent ensemble : « Qu'est-ce qui m'est arrivé d'heureux? » et retrouvèrent tout de suite, au visage l'un de l'autre, le sourire de leur bonheur.

Sur le réchaud à gaz, Manouche surveillait le lait du déjeuner. Cassagnères, assis sur le divan-lit, regardait Manouche dans l'atelier. Il y avait, appuyé contre la verrière, un grand ciel de mai rayonnant. Le susurrement du gaz était plus fort que la rumeur du Paris matinal.

Les yeux du peintre vaguaient, traversés de nuances fugaces, parfois comme ternis d'une buée, parfois brillant d'un frais éclat. La jeune femme lui tournait le dos : il la mêlait sans heurt aux choses qui l'entouraient, en jouait comme d'un motif pour l'apparier à la joie du ciel, pour l'opposer aux chassis poussiéreux, à l'éparpillement sur une table de vieux tubes de couleur souillés. Mais où surtout ses yeux brillaient, c'était à la pensée que si Manouche se fût tournée vers lui, la liberté lui fût restée de disposer d'elle-même au gré de son espoir présent, de sa volonté de bonheur.

Il restait là, envahi d'une mollesse paresseuse, avec le

malaise vague d'une décision à prendre, et le bien-être de sentir que ce ne serait point la peine, que cette décision s'offrirait d'elle-même, comme un fruit mûr tombant dans la main qui l'allait cueillir.

Il n'était que d'attendre un peu. Il attendait, les membres inertes, avec les mêmes regards promenés de çà de là. Ses yeux tombèrent sur une assez grande toile que supportait un chevalet d'angle, et tout de suite s'embrumèrent d'une expression attentive et chagrine.

La toile, ébauchée seulement, renversait sous un ciel plafonnant une avalanche de toits sombres. L'œuvre était triste, d'une facture âpre et heurtée, d'une couleur volontairement morose. Cassagnères, malgré lui, scruta cette toile, en subit la grandeur renfrognée : « On ne peut pas dire le contraire, c'est une chose qui a de la gueule ». Sa main droite se souleva un peu, modela le raide moutonnement des toits. « Si je la reprenais, par où reviendrais-je à l'attaque? La touche en suspens va tomber... Crois-tu que tu en sois maître? Le sens-tu? »

Il se leva, saisit la toile et rapidement la retourna. Puis il marcha par l'atelier, souleva d'autres toiles, les empila de champ contre le mur. Les premières il les éloignait un instant, à bout de bras, en clignant des yeux. C'étaient des paysages urbains, de froids quais de pierre, des péniches noires, des grues obliques raidies sur des ciels tourmentés. Toile par toile, en brusques afflux, toutes ses incertitudes l'envahirent, il se sentit le cœur progressivement serré, si rapidement, si violemment que les larmes lui vinrent aux yeux. Alors il entassa les toiles sans un regard, avec fièvre, avec colère : « D'autres! D'autres!... Dire que j'ai peint tout ça, que je me suis acharné là-dessus! » Des lambeaux d'articles surgissaient dans sa mémoire, des bribes d'éloges, des réserves, des encouragements huilés de componction. « Bande de crétins! Cabots! Malfaiteurs! » Et les châssis, avec un bruit raclant, glissaient les uns contre les autres, lui noircissaient les mains d'une poussière qu'il secouait en frottant rudement ses paumes.

— De grands coups de pied là-dedans, hein, Manouche?

Elle se retourna, haussa gaminement les épaules.

— Que tu dis...

— Ou des coups de couteau, comme ça, tu vois, d'un bout à l'autre...

— Naturellement.

— Sans blague, tu trouves que ça serait dommage?

— Je pense bien!

Mais lui, hochant un peu la tête :

— N'empêche, mon petit, que tu n'as pas demandé à les voir, ces chefs-d'œuvre...

Alors elle le scruta, sérieuse, lui vit un sourire un peu faux et son visage devint triste. Sa bouche frémit comme si elle allait pleurer. Il l'enlaça, l'attira contre lui :

— Mais non! Mais non! Ne regrette rien, va, Manouche. Tu m'aurais parlé de Picasso, de Segonzac. Qu'est-ce que tu penses de Picasso? Tu ne sais pas? Je t'aime bien. Et de Claudel, de Valéry? Tu es un bon petit, Manouche. Attention, ton lait se sauve!

Ils déjeunèrent, assis côte à côte sur le lit. Par le vitrage, ils voyaient le rayonnement du ciel, d'un bleu marin nuancé de vert, sans nuage, sans brume. D'où ils étaient, on n'apercevait rien que le ciel nu. Leurs regards s'élançaient dans cette profondeur bleue, qui les appelait en les étourdissant un peu. Par intervalles des oiseaux noirs et roux, aux ailes aiguës, la traversaient d'une ombre en flèche.

— C'est bien le printemps, — dit Roger, — un vrai printemps avec les hirondelles des images.

— Ce ne sont pas des hirondelles, — dit Manouche, — ce sont des martinets, tu vois bien.

— Mais oui, ce sont des martinets.

— Ils ont des ailes si grandes, — reprit-elle, — et des pattes si petites que s'ils se posent à terre ils ne peuvent plus s'envoler. Une fois, chez nous, j'ai pu en prendre un dans mes mains. Je l'ai porté dans le grenier et l'ai lancé par la lucarne : il a seulement ouvert ses ailes, sans les remuer. Je ne sais pas comment, tout d'un coup, il a pu voler tout là-bas.

Cassagnères eut sur le visage une espèce de sourire immobile. Les yeux au loin, d'une voix d'abord absente mais qui s'animait par degrés, il murmura :

— C'est une histoire qui est arrivée, Manouche. Il y avait une fois, à Paris, un peintre qui se croyait indépendant. Mais

à force de peindre, de voir peindre, de raisonner sur sa peinture et sur la peinture des autres, il avait — c'est bien cela — fini par perdre la boussole. De sa faute ou pas de sa faute, c'était un garçon malheureux. Jusqu'au soir où il rencontra son amie et l'emmena dormir à son côté. Et voici qu'un matin, tous les deux, ils étaient assis comme cela dans l'atelier où ils avaient dormi. Il y avait de laides choses à l'abandon, des vêtements sur une chaise, des pinceaux dans un pot d'essence, des toiles sales contre les murs, et une vieille odeur qui traînait, de térébenthine et de peinture. Le garçon ne voyait que son amie, et aussi des hirondelles qui volaient derrière la vitre, ou peut-être des martinets, mais ça n'avait pas d'importance. Ils venaient de déjeuner. Et comme cela encore, il prit la tasse des mains de son amie et la posa n'importe où par terre. Et il saisit ses mains dans les siennes, doucement, et il lui dit en la regardant au fond des yeux : « Allons-nous en, veux-tu? Je ne suis pas si riche que les beaux jeunes hommes des contes, mais j'ai mille francs de rentes par mois. Et je vendrai mon Utrillo, non point parce qu'il représente un mastroquet et une église, mais parce qu'on m'en a offert seize billets. Nous n'irons pas à la montagne. Nous n'irons pas au bord de la mer. Nous chercherons un patelin sans panache, dans une région où les routes, sur les cartes Michelin, ne sont pas lisérées de vert; le premier patelin venu pourvu qu'il ait des arbres et une rivière, pourvu qu'il soit de l'autre côté, dans le pays où volent les martinets... Tu veux bien? » Et son amie répondait : « Je veux bien ». Depuis le soir où ils s'étaient vraiment rencontrés, elle disait toujours : « Je veux bien ».

MAURICE GENEVOIX

(*A suivre.*)

LETTRES INÉDITES DE VOLTAIRE

À

FYOT DE LA MARCHE

« On trouvera des lettres de Voltaire jusqu'au jugement dernier », a écrit naguère M. Henri Beaune, éditeur de la correspondance du grand écrivain avec le président de Brosses. Moi aussi, j'en ai trouvé quelques-unes dans la collection de mon ami, M. Noël Charavay, qui me les a obligeamment communiquées. L'expérience m'a appris qu'il y a présomption à affirmer sans réserve qu'un document est inédit. Cependant je crois pouvoir dire que les lettres qu'on va lire ne se trouvent dans aucun recueil publié. Elles manquent au recueil partiel donné par M. Beaune et au recueil général des lettres de Voltaire, dans la grande édition des Œuvres *qu'on doit aux soins de M. Moland.*

***

Ces lettres sont adressées à Fyot de la Marche, ancien condisciple du jeune Arouet au collège Louis-le-Grand. C'était le fils d'un président à mortier au parlement de Bourgogne. C'est à ce Fyot de la Marche que, dans l'édition Moland, sont adressées, en l'année 1711, les cinq premières lettres de la Correspondance. Puis les deux condisciples se perdent de vue pour longtemps.

Fyot de la Marche avait suivi la carrière de son père, et le voilà premier président au parlement de Bourgogne (1745). Il céda sa charge à son fils, au bout de quelques années.

Quand Voltaire eut acheté Ferney et eut fait des acquisitions dans le pays de Gex, il eut maints procès et démêlés, que M. F. Caussy a contés dans son livre : Voltaire seigneur de village. *Il se souvint que le premier président du parlement de Dijon était le fils de son condisciple de Louis-le-Grand, et il lui écrivit, le 29 mai 1760, pour lui demander un mot de recommandation auprès de messieurs du bailliage de Gex, en vue d'un procès. Le mot fut obtenu, Voltaire remercia, et éprouva le besoin de renouer ses relations avec le père du président du parlement de Bourgogne, lui-même président honoraire audit parlement. Il lui adressa, le 18 janvier 1761, une lettre spirituelle et tendre, qui fut suivie de quantité d'autres, parmi lesquelles se trouvent celles dont j'ai copié les originaux chez M. Noël Charavay.*

Il en est, parmi celles qu'on trouvera dans l'édition Moland, de charmantes, comme la lettre du 4 mai 1764, sur la mort de la Pompadour : « Savez-vous, dit-il, que madame de Pompadour est morte en philosophe, sans aucun préjugé, sans aucun trouble? »

En septembre 1761, Voltaire fait venir Fyot père à Ferney, où il lui donne l'hospitalité pendant quelques jours.

Les amitiés qu'il fait au père lui servent auprès du fils, auquel il a demandé d'intervenir auprès des juges de Gex dans l'affaire d'un paysan qui a été assassiné par le curé du village de Moëens.

Mais surtout il voudrait que Fyot fils intervînt dans le différend qu'il a, lui Voltaire, avec le président de Brosses.

Ce différend est connu, presque célèbre, mais il faut le rappeler en quelques mots, si l'on veut comprendre une des raisons pour laquelle Voltaire entretenait avec tant de soin une correspondance avec MM. Fyot père et fils.

En 1754, Voltaire vient d'acheter Ferney et il veut avoir un autre domaine dans le voisinage. Justement le président de Brosses possède une terre dans le pays de Gex, sur l'extrême frontière, terre appelé la comté *de Tourney. Moyennant 35.000 livres, de Brosses la cède à Voltaire par bail à vie, avec la dîme, les honneurs et tous les droits seigneuriaux : il y joint, dit Voltaire, le curé, qui est vraiment « un effet précieux ». L'usufruitier jouira en bon père de famille, ne coupera point la forêt, rendra les meubles et les bestiaux en bon état, et fera à ses frais des constructions pour 4.000 écus. M. de Brosses ne se*

réserve qu'un petit lot de chênes, encore sur pied, vendu à un tonnelier de Genève.

Voltaire s'amuse à faire une entrée seigneuriale.

Puis il veut embellir, il démolit, il reconstruit, il coupe une futaie, qui borne la vue.

Il harcèle de Brosses de demandes et de plaintes.

Le président cède d'abord, puis il se lasse, puis il résiste. En vain Voltaire propose à de Brosses d'acheter le domaine pour une somme de 145 000 *livres.*

Un incident les brouille.

Ayant besoin de bois, Voltaire s'adresse au tonnelier de Genève, à qui de Brosses avait vendu sa coupe, puis il refuse de le payer, disant que les chênes lui appartiennent, — que la vente consentie par de Brosses au tonnelier n'était qu'une vente simulée. D'autre part, de Brosses réclame son dû, assigne le tonnelier en paiement, et le tonnelier assigne Voltaire.

Furieux, Voltaire persifle de Brosses, lui rappelle qu'au début de leurs relations d'affaires, il avait eu soin de le prévenir qu'il était, lui Voltaire, « d'un caractère naturellement insolent ». De Brosses riposte en lui offrant, avec un dédain blessant, de lui « faire cadeau » du bois contre reçu.

Mais le gros du démêlé, ce sont les destructions et changements que Voltaire avait indûment opérés. Ce fut un démêlé sans issue du vivant de Voltaire, lequel empêcha furieusement le président de Brosses d'entrer à l'Académie française. Voltaire et de Brosses étaient morts, quand, en 1781, *le démêlé fut enfin réglé : madame Denis paya au fils du président la somme de* 17 878 *livres comme indemnité.*

Le 28 *septembre* 1761, *Voltaire avait demandé à Fyot fils d'être arbitre dans son différend. Fyot fils accepta. De Brosses refusa. Voltaire insista pour que Fyot fils jugeât quand même l'affaire. Entre temps, il redoubla d'amitié, d'attentions pour Fyot père.*

***

Celle de ces lettres inédites qui, autographe, me semble être la première dans l'ordre du temps, n'est pour ainsi dire pas datée. On lit seulement en tête : Ferney, 21. *Il me semble qu'elle peut*

être datée du 21 septembre ou du 21 octobre 1761, puisqu'il y est fait allusion au séjour que Fyot de la Marche avait fait à Ferney au mois de septembre de cette année-là, comme nous le savons par une lettre de Voltaire à Fyot père publiée dans l'édition Moland, à la date du 28 septembre 1761.

Voici cette lettre,

Ferney, 21.

Depuis l'apparition que vous avez daigné faire dans nos déserts, nous avons eu beaucoup de conseillers de Paris et quelques membres du Conseil, mais rien qui approche de vous. Où trouve-t-on des âmes sensibles, justes et éclairées comme la vôtre? Il semble que vous m'ayez animé pour faire mon œuvre des six jours[1].

Pollio et ipse facit nova carmina. Pascite taurum.

Allez-vous à Paris? Venez-vous à la Marche? Séjournez-vous à Dijon? Aurez-vous la bonté de me faire part du discours que vous devez avoir prononcé? Vous vous immortalisez en immortalisant votre prédécesseur. Je ne sais si ma tendre amitié, jointe à l'honneur d'avoir été élevé avec vous, me fascine les yeux, mais je vous mets fort au-dessus de ce chancelier d'Aguesseau que les Jansénistes nous prônent tous. Que votre cœur est au-dessus du sien! Il me semble que vous êtes éloquent par le cœur, et lui par les phrases. Il était homme de parti, avec de la faiblesse; et vous, avec de la sensibilité, vous n'êtes d'aucun parti. Vous conserverez toujours la première place, quoique vous ayez résigné la première présidence.

J'ai chez moi un parent du Fétiche[2], encore plus petit que lui : c'est M. Farge, maître des requêtes, je crois qu'il n'approuve pas son fétiche plus que vous, et qu'à la fin cette ridicule affaire sera abandonnée.

Adieu, monsieur. Madame Denis et mademoiselle Corneille sont remplies de sensibilité pour vous; mademoiselle Corneille vous regarde comme un de ses plus grands bienfaiteurs, et moi, je suis pénétré du plus tendre respect. — V.

1. La tragédie d'*Olympie*, que Voltaire disait avoir écrite en six jours.

2. Allusion au président de Brosses, dont un des livres était intitulé : *Le culte des Fétiches*.

Une autre lettre de Voltaire au même, inédite et autographe me semble pouvoir être datée de cette même année 1761.

A Ferney, 4 novembre.

Je sors de la fièvre, mon respectable et digne appui, mon maître dans le chemin de la vertu et des arts, mais mon sang n'est allumé que par le plaisir que me fait votre lettre du 30 octobre. Je voudrais vous entendre dans ce beau jour où vous prononcerez, sans le savoir, votre éloge, en faisant celui de votre prédécesseur.

Je vous remercie tendrement de la bonté que vous avez de permettre que vos graveurs travaillent pour Corneille. Quoi! votre amitié va même jusqu'à souffrir que j'aie l'honneur de vous envoyer le portrait d'un homme aussi médiocre que maigre! Je l'enverrai par pure obéissance. J'y ferai travailler dès que je serai aux Délices.

C'est donc cette maudite guerre qui empêche madame de Paulmi de venir vous voir. Car son droit chemin serait par Berlin, et non par le mont Crapac (*sic*). Que cette guerre est triste! Et que de maux de toute espèce elle cause!

Pour ma guerre avec le Fétiche[1], elle n'est que ridicule. Si je veux de monsieur votre frère pour arbitre? En pouvez-vous douter? Et, s'il avait voulu de vous, quel autre arbitre eussé-je pu prendre? Mais il a refusé le père et le fils : accepterat-il le frère? Il a osé écrire à monsieur votre fils, qui me l'a montré, *qu'il avait fait une vente réelle.* Et moi, je lui abandonne tout mon bien, si sa vente n'est pas simulée. L'objet est ridicule, j'en conviens[2], mais le procédé est infâme, et, si cette lâcheté est prouvée en justice, comme elle le sera, quelque crédit qu'il ait dans l'antre de Gex, comment peut-il rester dans le parlement?

Mon affaire ne doit pas contenir deux lignes. Si vous avez fait une vente réelle, je paie. Si vous m'avez trompé, faites vite une vraie vente : vendez votre charge. Voilà un plaisant premier président de Besançon! Oui, monsieur, je m'en rapporte à monsieur votre frère, et je suis bien sûr qu'il sera indigné, comme l'est toute la province et tout Genève.

1. Le président de Brosses.

2. Il s'agit toujours de l'affaire de la coupe de bois vendue ou censément vendue par le président de Brosses à un tonnelier de Genève.

Pour moi, je ne sens que vos bontés, et c'est avec le plus tendre respect...

Cette lettre se termine ainsi, par cette formule de politesse inachevée.

***

Une troisième lettre, celle qu'on va lire, n'est pas inédite. On la trouve dans l'édition Moland. Je la donne cependant parce que l'original autographe, sur lequel je l'ai copiée, offre une ou deux variantes de détail.

Voltaire la commence par un remerciement pour du vin de Bourgogne qu'il avait reçu de Fyot de la Marche père.

Aux Délices, 22 décembre 1761.

Vraiment c'est un pot de vin du marché. Nous venons d'en boire aussitôt qu'il est arrivé aux Délices, et nous avons répété les vers de votre fontaine, qui, pour jouer sur le mot, est digne de La Fontaine :

Là, sans crainte du loup, l'agneau se désaltère.

Jugez comme vous avez été fêté, loué, célébré, par madame Denis et par nos convives. Vraiment ce n'est pas de belle eau claire que vous faites boire à vos agneaux des Délices. Le président Fétiche[1] ne nous aurait jamais fait boire que du vinaigre ou de l'eau bourbeuse.

Que je suis content de vos estampes, mon digne et grand magistrat! Vous n'avez cru graver que votre reconnaissance, et vous avez gravé votre gloire. Votre inscription pour M. de Berbisey[2] est simple, noble, précise, affectueuse et modeste. C'est le cœur qui parle avec esprit, sans chercher l'esprit.

J'ai le malheur jusqu'à présent de n'avoir pu être que le bienfaiteur de l'Église. J'ai fait bénir la mienne en grande cérémonie. Mon grand Christ, en Apollon du Belvédère, orné comme un calice, attire tous les curieux. « Quelle piété! dit-on? Je l'avais toujours prévu, que ce vieux mauvais plaisant

1. Le président de Brosses.

2. Premier président du parlement de Bourgogne, il avait résigné sa charge en 1745, en faveur de Fyot de la Marche, qui ensuite la passa à son fils.

finirait par être dévot. » Voilà ce que disent les bonnes âmes, et on assure que tous les mondains finissent par là. C'est la mode de tous les temps :

Inde Acherusia fit stultorum denique vita.

Je ferais une œuvre bien plus méritoire, si je pouvais arracher mon petit pays de Gex à la tyrannie des fermiers généraux. Mais il est plus aisé de s'accommoder avec Dieu qu'avec eux. Aussi sont-ils maudits par Saint-Mathieu, qui les connaissait bien, pour avoir été leur commis. Puisque je suis en train sur ces belles matières, je prends la liberté de vous envoyer un petit sermon qu'on m'a fait tenir ces jours passés, et que vous ne montrerez pas à l'ambassadeur de Portugal[1]. Le rabbin Akib me paraît être un bon diable. Vous penserez sans doute comme lui, au judaïsme près. Personne n'a moins l'air d'un juif que vous.

Nous vous adorons à Ferney et aux Délices, du culte de Julie et de la plus tendre Julie.

***

Entièrement inédite, et de la main du secrétaire Wagnères, est la lettre suivante, adressée au même Fyot père, avec cette suscription : A monsieur, monsieur de la Marche, ancien premier président du parlement de Bourgogne, à Paris :

26 janvier 1762, aux Délices.

Fréron ne sera pas fâché : j'ai la fièvre.

C'est ce qui fait, mon digne magistrat, mon respectable ami, que je ne peux avoir l'honneur et la consolation de vous remercier de ma main. Je vous assure que je ne m'attendais pas à une si belle pancarte; elle est trop belle, trop honorable; vos bontés vont trop loin, et j'en suis confus. Mais Clément disait à François Ier :

Car depuis que j'ai bâti à Clement
Et à Marot, qui est un peu plus loin[2].

1. Il s'agit du pamphlet anonyme de Voltaire, intitulé : *Sermon du rabbin Akib, prononcé à Smyrne, le* 20 novembre 1761, *traduit de l'hébreu.*

2. Clément Marot, *Epître au roi.* — Le texte exact est :

Car, puis ung peu, j'ay basti à Clement,
Là où j'ay faict ung grand desboisement,
Et à Marot, qui est ung peu plus loing.

Je dirai donc, grâces à vos bontés : *Car depuis que j'ai bâti à Voltaire.*

Tout le mal est que Voltaire ne soit pas dans votre censive. J'aimerais mieux vous avoir pour seigneur Caramant qu'un autre La Marche, quoiqu'il descende d'Hugues Capet.

Je vous engage à lire le *Manuel des Inquisiteurs*[1], si vous ne l'avez pas lu, et si vous l'avez lu, je ne vous exhorte à rien. Vous sentez sans doute combien les Anglais, les Écossais, les Suédois, les Danois, les Russes, les Grecs, la moitié de l'Allemagne, la Hollande et la Suisse ont raison d'avoir en horreur une secte qui a produit des inquisiteurs, des Châtel, des Ravaillac et des abbés de Caveyrac.

Votre cochon d'abbé de Citeaux, qui a l'insolence d'entreprendre un bâtiment de dix-sept cent mille livres, ferait bien mieux de donner au roi deux vaisseaux, à condition que ses moines y servissent de mousses, afin qu'il fût dit que, depuis la fondation de la monarchie, les moines ont été bons à quelque chose. Ils diront peut-être que je suis dans mon accès. Cela est vrai, mais je n'ai point de transport, et, si j'en ressens un, c'est celui du plus tendre et du plus respectueux attachement que vous m'avez inspiré.

(*Sans signature*).

***

La lettre suivante, de la main du secrétaire Wagnères, sauf la dernière phrase, me semble également inédite :

Aux Délices 19 mai 1762.

J'ai été sur le point, monsieur, d'aller voir le Pierre que je commente[2]. Car, pour le Pierre aux filets et aux deux clefs, il n'y a pas d'apparence que je lui fasse jamais ma cour.

1. Il s'agit de l'ouvrage de l'abbé Morellet : *Les manuels des inquisiteurs à l'usage des inquisiteurs d'Espagne et de Portugal...* Lisbonne (Paris), 1762, in-12. Voltaire parle longuement de ce livre dans une lettre à d'Alembert dû lendemain, 27 janvier 1762.

2. Il 'agit de Pierre Corneille. Voltaire veut dire qu'il a failli mourir au moment où il composait son Commentaire sur ce poète et où il préparait une édition de ses œuvres.

J'aime bien mieux celui qui a si bien peint les Romains que celui au nom duquel un prêtre est le maître de Rome.

Je suis encore très faible. M. Tronchin prétend qu'il me tirera d'affaire. Je le veux croire; car je serais très embarrassé, si je mourais avant d'avoir fini mon ouvrage.

J'ai reçu vos nouvelles bontés, je n'ai que des remerciements à vous faire à vous, monsieur, et à vos artistes[1]. Les Cramer[2] ajoutent à mes remerciements une petite prière : c'est que votre dessinateur et votre graveur aient la bonté de se conformer aux dimensions qu'on a dû leur faire parvenir par la voie d'un libraire de Dijon. Je trouve les dessins fort beaux, et surtout celui de *Sophonisbe* m'a beaucoup plu, mais, encore une fois, ne vous privez pas de vos plaisirs pour les miens, je me contenterai bien d'être homme de six estampes, que je devrai à votre complaisance et à votre bonté.

Je doute fort que Dieu se mêle des Jésuites, attendu qu'ils ne se sont jamais mêlés de lui. S'il se mêlait de pareilles affaires, il nous délivrerait de tous les moines. D'ailleurs la Providence particulière est, entre nous, une chimère absurde. La chaîne des événements est immense, éternelle. Les acceptions de personnes, les faveurs et les disgrâces particulières ne sont pas faites pour une cause infinie; et, dans la quantité prodigieuse de globes qui roulent les uns autour des autres par des lois générales, il serait ridicule que l'éternel architecte changeât et rechangeât continuellement les petits événements de notre petite globule. Il ne s'occupe ni de nos souris, ni de nos chats, ni de nos jésuites, ni de nos flottes, ni même des tracasseries de votre Parlement. Vous me ferez grand plaisir de me mander si vous espérez qu'elles finiront.

Je me flatte que M. Tronchin aura fini de rapetasser ma détestable machine quand il faudra venir vous faire ma cour au mois de juillet. Mais si les lois éternelles de ce monde dérangent toujours ma poitrine et mes entrailles, si je ne peux me transplanter, vous ne feriez pas mal de passer par Ferney en allant à Lyon. J'ai un des plus jolis théâtres,

1. De Vosge père et Monnier, qui étaient alors au château de La Marche.
2. Éditeurs génevois.

d'assez bons acteurs et une mauvaise pièce nouvelle[1], qui forme, toute mauvaise qu'elle est, le spectacle le plus pittoresque et le plus beau que vous ayez jamais vu. Bouchez-vous les oreilles, si vous voulez, mais ouvrez les yeux, et vous aurez beaucoup de plaisir. Il y a même, par-ci par-là, des morceaux qui ne vous déplairont pas. J'espère encore venir à la Marche et, de là, vous conduire à Ferney. Laissez-moi me bercer de mes chimères. Qu'avons-nous autre chose de bon dans cette vie?

Mon cher et illustre magistrat, je vous respecte et je vous aime bien tendrement[2].

***

Une lettre au même Fyot père, datée des Délices, le 25 Auguste 1762, se trouve dans l'édition Moland; mais après ces mots : « Nous attendons M. le maréchal de Richelieu et M. le duc de Villars, à qui nous donnerons la comédie », le manuscrit autographe donne cette partie inédite :

Je trouverai à la Marche des plaisirs plus solides. Je préfère votre conversation à tous les dialogues en vers. C'est à la Marche que je compte *inter sylvas Academi quaerere verum.* Si ce vrai tant cherché est fait pour l'homme, il doit se trouver chez vous.

Je suis toujours affligé et inquiet des tristes discussions que vous êtes forcé d'avoir avec monsieur votre fils. Les choses sont-elles toujours au même état? Et les affaires de votre parlement avec la cour ne finiront-elles point? J'ai peur que le temps n'envenime le mal au lieu de l'adoucir.

Vous êtes donc plus content de Châlons que de Dijon. Mais quelle ville ne doit pas être enchantée de vous et de votre caractère?

1. La tragédie d'*Olympie*.
2. Cette dernière phrase est de la main de Voltaire.

Entièrement inédite et entièrement autographe est la lettre qu'on va lire.

A Ferney, 3 janvier 1763.

Mon illustre magistrat, mon respectable ami,

J'ai le cœur serré de la lecture de votre second mémoire. Que je vous plains! Que les derniers pas de votre belle carrière sont pénibles! Mais enfin vous êtes sage. Tâchez de finir cette affaire à quelque prix que ce soit, et ménagez-vous des heures heureuses sur la fin de ce jour d'orages qu'on appelle la vie. Je voudrais voir le mémoire de votre adverse partie; et, quand je songe que cette adverse partie est un fils, un premier président qui vous doit ce qu'il a et ce qu'il est, je suis bien affligé.

Je vous promets de venir vous voir l'année prochaine, si je suis en vie. Vous savez que jusqu'ici je n'ai pas eu un moment dont je puisse disposer.

Je me flatte que votre procès contre monsieur votre fils vaut mieux que celui que vous entreprenez pour votre dessinateur[1]. Vous en appelez à M. de Caylus. C'est précisément, à ce qu'on me mande, M. de Caylus qui l'a condamné; pour moi, je ne le condamne point, il m'est très indifférent que ses figures soient grandes ou petites, et même qu'elles soient bien ou mal faites. On n'examine point les estampes des tragédies qu'on ne peut lire, et les souscripteurs n'ont que trop d'estampes et de papier pour leur argent.

Beaucoup même de souscripteurs n'ont rien donné, selon la louable coutume des Français, qui sont riches en paroles et généreux en promesses, tandis que les Anglais sont ordinairement l'un et l'autre en effet.

Venons maintenant à notre petite affaire. Le billet que vous m'avez fait à Lyon entre les mains de MM. Tronchin et Camp[2] ne vaut rien en justice réglée et déréglée, parce que c'est une quittance plutôt qu'un billet, et que certainement monsieur votre fils ne le paierait pas, et que mesdames vos filles seraient en droit de ne le pas payer à mademoiselle Cor-

1. Il s'agit encore de l'illustration pour la nouvelle édition de Corneille.

2. Voltaire avait prêté à Fyot père vingt mille livres, qui devaient former la dot de cette descendante de Corneille que Voltaire avait comme adoptée.

neille ou à mes autres hoirs, après que votre corps serait rendu aux quatre éléments.

La procuration que vous avez eu la bonté de m'envoyer ne peut suffire, parce qu'elle ne spécifie point le temps où je vous ai prêté la somme de vingt mille livres, et qu'elle ne dit même pas que cet argent vous a été prêté.

De plus, vous marquez, par un petit billet séparé, que la date du prêt est omise pour éviter le contrôle. Mais vous savez que les fermiers du domaine exigent toujours des droits de contrôle en province, soit que le contrat soit en règle, soit qu'il paraisse défectueux, et l'acte est nul quand il n'a pas été contrôlé.

Observons encore que, la date du prêt étant omise, l'intérêt de la somme hypothéquée ne pourrait courir que du jour du contrat, et que, s'il arrivait ce qu'on appelle un malheur (par courtoisie) à vous et à moi, ce qui peut très bien arriver, quinze ou seize mois d'arrérages seraient infailliblement perdus pour mademoiselle Corneille ou pour mes héritiers, lesquels ne seront pas riches, attendu que je n'ai presque que du viager et ma terre de Ferney, qui est plus agréable qu'utile.

Je soumets toutes ces raisons à votre prudence et à votre amitié, et je vous supplie de vouloir bien faire un acte légal à Paris, où l'on ne paie pas de droits de contrôle. Je vous envoie le modèle de cet acte, qui peut être dressé entre vous et le notaire sans qu'il soit absolument besoin de ma procuration, et, si on en voulait absolument une, je l'enverrais sur-le-champ, à la réception de vos ordres.

Il faut que je vous dise tout, pardonnez-le moi, mon respectable ami. Il me revient de plusieurs endroits que votre terre de la Marche ne suffit pas pour remplir les droits prétendus ou à prétendre de monsieur votre fils, et de mesdames vos filles. On affecte de répandre que vous vous êtes fait un peu d'illusion dans vos espérances, et qu'on peut abuser de votre facilité. Je ne peux croire qu'ayant si longtemps et si bien décidé des affaires des autres, vous n'ayez pas mis dans les vôtres propres toute la clarté et toute la sûreté qui doivent y être. Je m'en rapporte, mon digne magistrat, à votre sagesse, à la connaissance parfaite que vous devez avoir de

vos affaires, à votre intégrité et à votre compassion pour l'héritière de Corneille, qui n'a de fortune que ces vingt mille livres et l'espérance vague du produit d'une souscription. Pardonnez-moi, je vous en conjure, la liberté que je prends de vous donner avis des bruits publics, et n'imputez cette liberté qu'à mon tendre attachement.

Je ne peux vous exprimer ma surprise et ma douleur de la conduite de monsieur votre fils envers vous. N'y a-t-il nul accommodement à faire? Le malheureux billet que vous lui avez donné, portant approbation et quittance de toute sa gestion, ne vous condamnerait-il pas dans la rigueur de la justice, qui n'examine pas si vous avez été surpris ou non, si vous avez signé ou non votre ruine, si vous avez fait cette reconnaissance à la hâte ou avec mûre délibération? Quel recours pourrait avoir un homme de votre âge et de votre rang? Je n'en vois aucun. *Legem tibi dixisti.* Vous mettez en évidence les procédés cruels qu'on a eus avec vous, mais irez-vous plaider contre votre signature?

Encore une fois, il ne m'appartient pas de m'ingérer dans vos affaires et d'oser vous donner un conseil, je me borne à des souhaits, au vif intérêt que je prends à tout ce qui vous touche et au tendre et respectueux dévouement que je conserverai pour vous toute ma vie.

Je vous proteste que je ne crois aucun des bruits qu'on sème malignement à Dijon; mais, encore une fois, j'ai cru qu'il était du devoir de ma respectueuse et tendre amitié de vous en donner avis, on dit que vous avez mis la Marche en vente, et que ces fausses rumeurs ont été répandues exprès pour empêcher l'acquisition. Votre ville de Dijon ne vaut pas grand'chose, à ce que les bonnes gens assurent. Mais vous n'en êtes que plus respectable pour moi, qui vous adore.

V.

Le diable est dans le parlement d'Aix et de Dijon, mais où n'est-il pas?

***

Voltaire revint sur cette affaire du billet, qui lui tenait tant à cœur, à cause des intérêts de mademoiselle Corneille, dans cette lettre, qui est inédite et autographe :

A Ferney, 21 janvier 1763.

Mon cher et respectable magistrat,

J'ai été instruit en détail du jugement de vos arbitres. Bien des gens pensent qu'ils ont passé leur pouvoir en stipulant l'emploi que vous devez faire de l'argent qu'ils ont décidé vous appartenir. Aussi je ne regarde point cette sentence arbitrale comme un jugement, je la regarde seulement comme une médication amicale. On vous adjuge quinze mille livres, et, en même temps, les arbitres vous prient de rendre ces quinze mille livres réversibles sur monsieur votre fils. C'est un mince objet, et c'est à vous à voir si vous voulez vous assujettir vous-même à cette condition. Si vous permettez à ma tendre et respectueuse amitié de vous dire mon avis, je vous conjurerai de ne faire aucune difficulté de signer, parce que d'un trait de plume vous mettez fin à l'affaire la plus désagréable, parce que vous montrez par là une magnanimité supérieure au mauvais procédé qu'on a eu avec vous, parce que vous ne laissez voir aucune envie de vous ressentir de ce procédé, parce que vous restez le maître absolu de disposer de votre bien, et qu'enfin onze cent louis sont peu de chose. J'ajouterai que c'est le sentiment de toutes les personnes qui vous sont attachées. Vous aurez, en différant un peu, fait voir aux arbitres qu'ils ont passé leurs pouvoirs, et, en signant, vous signerez votre repos. Si vous avez déjà terminé, je vous en félicite. Sinon, j'ose vous en prier, et je vous prie surtout de me pardonner ma liberté.

Quant à la bagatelle dont il s'agit entre nous, permettez-moi de vous dire que M. Tronchin dicta votre billet comme un mémorandum. C'est l'usage des négociants; souvent même, ils se contentent de porter les sommes sur leurs registres. Cela n'a rien de commun avec les formes judiciaires. C'est ensuite aux parties qui ont déposé l'argent chez eux, ou qui l'ont reçu, à faire entre eux les arrangements dont

ils conviennent. Votre billet, dont un double est entre mes mains, et dont l'autre est probablement resté à Lyon entre celles de M. Camp, associé de M. Tronchin, porte : « J'ai reçu par les mains et des deniers de M. Tronchin vingt mille livres de M. de Voltaire, dont je lui rendrai compte. Fait en double, ne servant que d'un seul et même acquit. 13 septembre 1761 ».

Ce billet est proprement une quittance. Ce mot d'acquit le dit expressément. Les « deniers de M. Tronchin » le confirment encore. Et il est sûr que vos héritiers pourraient contester le paiement aux miens. Je vous ai déjà mandé que la procuration pour Gex n'obviait point au paiement du contrôle, que d'ailleurs la date de l'emprunt était omise. Ainsi vous avez trouvé bon que je vous proposasse un acte à Paris, attendu que le contrôle n'y est pas en usage. J'aurai l'honneur de vous renvoyer la procuration de Gex, non remplie, et le double de votre billet, avec annulation motivée au bas, et je redemanderai l'autre double à M. Camp, que je vous adresserai à l'instant que je l'aurai reçu. Vous pouvez, en attendant, pour plus grande sûreté, rappeler le billet et l'annuler dans le contrat.

Je suis toujours émerveillé du long loisir de votre Parlement. J'avais en mains la cause de six frères auxquels on a ravi leur bien par une antichrèse odieuse. J'avais obtenu pour eux une sentence dans la caverne de Gex, nommée bailliage. L'oisiveté du Parlement ôte ainsi le pain à six orphelins. Il y a peut-être cent familles dans le même cas. Vous m'avouerez que cela n'est pas juste, et que ce n'est pas la peine d'avoir fait serment de rendre la justice pour ne pas la rendre. Ce délai m'afflige extrêmement. La plupart des choses que je vois n'ont point d'exemple. Il est vrai que ce sont des épines, des tracasseries plus ridicules que dangereuses, mais elles sont désagréables, et nous avilissent aux yeux des étrangers.

J'ai lu le réquisitoire du procureur général de Provence contre les Jésuites. Je trouve qu'on est beaucoup plus éloquent en province qu'à Paris. La capitale ne se signale que par l'Opéra-comique.

Adieu, mon illustre magistrat, mon respectable ami, continuez-moi des bontés qui me sont si chères.

Je serais enchanté que M. de Caylus voulût approuver notre dessinateur, et qu'il nous donnât une attestation que je puisse montrer à Cramer.

Pour moi, je suis très content, quoique les figures ne soient pas toujours correctement dessinées, et je trouve que *Pertharite, Don Sanche, Théodore, Attila, Pulchérie, Othon, Suréna, Bérénice, Sophonisbe, la Toison d'Or, Andromède* ne méritent pas les dessins de votre protégé. Quel fatras! Que de pauvretés! Et que de préjugés!

***

Enfin, voici la dernière en date de ces lettres inédites. Elle est de la main du secrétaire Wagnères.

14 mars 1764, à Ferney.

Mon respectable et digne magistrat, mon vrai philosophe, je ne serais pas dans ma chaumière, et je serais à présent dans votre palais de la Marche, si j'avais de la santé et des yeux.

De quel neveu me parlez-vous, s'il vous plaît? Car il me semble que vous en avez plusieurs. Tout ce que je souhaite à vos neveux, à vos fils, à vos petits-fils, c'est qu'ils vous ressemblent tous.

Monsieur le premier président actuel du parlement de Bourgogne paraît imiter vos bontés pour moi : il daigne prendre le parti de mon petit pays de Gex, celui de madame Denis et le mien, contre la rapacité des gens d'Eglise. Il se prête aux vues de M. le duc de Praslin, qui veut bien soutenir nos droits. Ainsi je suis fait pour avoir obligation à tout ce qui porte votre nom.

Que je vous loue, mon respectable magistrat, de passer vos jours à la Marche! Est-ce dans votre belle maison que se fera le mariage? Vous faites de si jolis vers pour le roi de Pologne que sûrement vous ferez l'épithalame. Vous n'aurez chez vous que des occupations agréables, tandis que, dans Paris, tout est en rumeur à l'occasion des Jésuites. On emprisonne, on exile. C'est le revers de ce qui se passait du temps de Frère Le Tellier confesseur de Louis XIV. Ce maraud prodiguait les lettres de cachet contre les ennemis des Jésuites, et aujourd'hui on les prodigue contre leurs partisans.

Je crois vous avoir dit plus d'une fois qu'on finirait par lapider ces bons Pères avec les décombres de Port-Royal. Le cas est arrivé. Il faut dans ce monde que chacun ait son tour. On dit que M. le duc de la Vauguyon est exilé. La cour n'a que des orages; la paix et le bonheur sont chez vous.

Vous avez la bonté de me parler de cette petite rente. Je l'ai payée à madame Dupuits[1], et, puisque vous voulez me rembourser, je vous supplie de faire tenir, à votre loisir, cette somme à M. Propiac, receveur général du domaine à Dijon, pour la faire parvenir à M. Camp, banquier à Lyon, associé de M. Tronchin. Je reconnais la bonté de votre cœur à cette attention. Vous avez pitié d'un pauvre homme qui bâtit dans un pays barbare, et qui s'est chargé d'une famille assez considérable : car j'ai chez moi monsieur et madame Dupuits et leur sœur, outre un cousin de vingt-trois ans, paralytique pour le reste de sa vie. J'ai de plus un aumônier jésuite ou ex-jésuite, que vous connaissez peut-être; il a longtemps professé à Dijon. Ce n'est pas un Père Porée, mais aussi il n'en a pas le fanatisme; car ce pauvre Père Porée, tout homme d'esprit qu'il était, croyait à toutes les bêtises de la théologie, et, qui pis est, il avait le malheur de s'en piquer. Vous, mon vrai philosophe, vous avez la vertu sans superstition : c'est auprès de vous que je voudrais vivre et mourir.

Pardonnez si je vous assure de mon tendre respect par une autre main que la mienne : je ne suis pas encore en état d'écrire.

V.

Si cette lettre est la dernière de celles que nous avons copiées sur manuscrits inédits, ce n'est pas la dernière dans la Correspondance publiée. Il y a encore cinq lettres à Fyot père dans l'édition Moland, jusqu'à la date du 3 mars 1766 inclus, et trois lettres au fils, dont la dernière, 26 auguste 1768, est pour lui demander encore une fois d'arbitrer son différend avec le président de Brosses.

1. Voltaire avait marié mademoiselle Corneille à un cornette de dragons, nommé Dupuits.

***

L'intérêt de ces quelques lettres inédites est si évident qu'il n'est pas besoin d'y insister. On y voit le Voltaire processif, qui s'amusait à ces chicanes contre le président de Brosses, et si expert qu'il s'occupe avec compétence des procès d'autrui, jusqu'à donner des leçons de droit et de procédure à un premier président du parlement de Bourgogne qui plaide contre son propre fils. On le voit aussi tendre ami, avec des mots d'affection exquis, quand il écrit à son vieux condisciple du lycée Louis-le-Grand, sans lui jamais faire sentir sa gloire de roi de l'intelligence et toujours avec une modestie enjouée. On le voit s'occupant de cette dot de mademoiselle Corneille, placée entre les mains de l'ami Fyot. On le voit travaillant à son édition de Corneille. On le voit philosophe ardent. Surtout on retrouve là, comme dans toute la correspondance, ce style merveilleux de simplicité et de force, dont la pureté, la grâce ont toujours la même fraîcheur de jeunesse.

A. AULARD

LA SOCIÉTÉ

SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE

Hier il n'y avait pas dans notre histoire d'époque plus décriée que le règne de Louis-Philippe. Hommes politiques, artistes, militaires, gens du monde, s'entendaient à merveille sur ce chapitre. A peine quelques économistes osaient-ils une timide défense, et parlaient-ils d'une restauration financière ou de l'essor donné au commerce et à l'industrie. Nous en étions encore aux plaisanteries du *Charivari*, à « la poire » dessinée par Philippon, au « parapluie sentimental » d'Henry Monnier, aux bonnets grecs et aux pantoufles de tapisserie stylisées par Daumier. Laideur et médiocrité, voilà en quoi se résumait le sentiment général en ce qui concerne la vie sous la monarchie de Juillet.

Le recul du temps nous porte tout naturellement aujourd'hui à reviser ce jugement.

L'époque de Louis-Philippe est en train de se réhabiliter dans la mémoire des hommes. Si les antiquaires nous semblent encore bien imprudents d'exposer dans leurs vitrines certaines verreries agressives, certains bibelots présomptueux, nous ne pouvons cependant nous empêcher de penser qu'une époque qui correspond à l'apogée de la carrière d'un Chateaubriand, à l'épanouissement d'un Lamartine, d'un Victor Hugo, d'un Vigny, d'un Musset, d'un Balzac, d'une George Sand, d'un Lamennais, d'un Lacordaire, d'un Montalembert, d'un Proudhon, d'un Michelet, d'un Auguste Comte, d'un Théophile

Gautier, qu'une époque où les peintres s'appellent Ingres, Eugène Delacroix, Corot, les sculpteurs Rude et David d'Angers, les musiciens Chopin et Berlioz, mérite d'être comptée parmi les grands moments de notre histoire.

Dès que nous interrogeons les documents, les mémoires, que nous lisons les journaux, nous n'avons pas de peine à nous convaincre que la période qui va de 1830 à 1848 représente un des temps où la vie de société a atteint chez nous son développement le plus parfait. C'est la grande époque de la conversation. Les plaisirs de l'esprit n'ont jamais été mieux goûtés, même au siècle de Voltaire et de Diderot, mieux appréciés et plus généralement répandus. L'intelligence tient le sceptre et exerce un prestige incontesté, non seulement sur une élite, mais sur le peuple entier. La science déploie universellement sa magie. La vapeur commence à transformer le monde. Les premiers chemins de fer sont en exploitation. De leur inauguration date une ère nouvelle pour l'humanité.

La Restauration, après le bouleversement révolutionnaire, après les guerres de l'Empire, après tant de drames, correspond à l'immense aspiration des Français vers le calme, l'équilibre, l'ordre. La société en désarroi recherche son aplomb. Les espèces sociales, selon la juste expression de Balzac, confondues par la tourmente, s'efforcent de se différencier et de se reclasser. Chacun essaie de retrouver sa place. Entre les pierres écroulées des monuments, des germes oubliés reverdissent et poussent de nouveaux jets. Le jardin refleurit, pareil sur plus d'un point à l'ancien, privé de quelques nuances parmi les plus délicates, paré aussi de couleurs inédites, si brutales et si neuves encore qu'elles brûlent les yeux!

C'est la suite habituelle des révolutions. De nombreuses expériences historiques en témoignent. Après une période de misère universelle, d'égarement général, pour la plupart du temps il n'en sort rien. L'accès de fièvre passé, l'organisme reprend sa vie où il l'avait laissée, et il continue son inévitable évolution. Seulement il y a du mal à réparer, et le mal ne se répare jamais! On peut l'oublier, lui n'oublie pas ceux qu'il a une fois touchés. La société française en fait alors l'expérience. 1830 et 1848 en témoignent!

Balzac, qui est le Cuvier des espèces sociales et qui nous

a laissé le tableau de cette société, moulé, comme il se plaisait à dire, sur le vif, a écrit dans *La duchesse de Langeais* :

Dans toutes les créations la tête a sa place marquée, si par hasard une nation fait tomber son chef à ses pieds, elle s'aperçoit tôt ou tard qu'elle s'est suicidée. Comme les nations ne veulent pas mourir, elles travaillent alors à se refaire une tête.

C'est ce qui se passa chez nous en 1814. M. de la Gorce, dans l'admirable *Histoire de Louis XVIII* qu'il a publiée l'an dernier, a montré que le trône ne fut rétabli alors ni par les étrangers, ni par les royalistes, mais par des hommes politiques, les Talleyrand, les Foucher, conscients ou non de l'espèce de nécessité où la nature sociale plaçait le pays.

Et, vraiment, — écrit M. de la Gorce, — il fallait que le rappel des Bourbons fût bien la solution unique, la solution nécessaire, pour que leur retour fût l'œuvre de ceux qui s'étaient trainés à travers la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire, et ayant tout accepté, tout ratifié, tout juré, tout adulé, n'avaient gardé jusque-là qu'une seule obstination, celle de leur répugnance contre la monarchie...

Balzac constate que « jamais nation ne fut plus complaisante. Elle était alors, dit-il, comme une femme fatiguée qui devient facile... »

La restauration du trône avait entraîné nécessairement la restauration de la noblesse dans un certain nombre de ses privilèges et dans son antique prestige. « Pas de royauté sans noblesse », dit un vieil adage. Ces deux institutions reposent en effet sur le même principe : une sélection créant artificiellement, pour le bien de la société, une sorte de race à part à qui incombent un devoir et un désintéressement plus stricts, ces deux vertus essentiellement aristocratiques. L'âme d'une société organisée ne se conserve pas sans un collège officiellement chargé de la garder. Ce collège, la société renaissante le trouva réuni, au retour de l'émigration, dans le faubourg Saint-Germain. L'air d'autrefois, la politesse, les manières, les façons de vivre, de sentir, de parler, de l'ancienne France s'étaient conservées ou retrouvées là avec les traditions de famille. Le faubourg Saint-Germain fut à Paris, durant la Restauration, ce qu'était l'hôtel de Saint-Paul au XIVe siècle, le Louvre au XVe, le Palais au XVIe, l'hôtel de Ram-

bouillet, la place Royale, puis Versailles au XVIIe et au XVIIIe.

Mais selon la juste remarque de Balzac, ni la Cour, ni le faubourg Saint-Germain ne comprirent que « les institutions ont leurs années climatériques, où les mêmes mots n'ont plus les mêmes significations, où les idées prennent d'autres vêtements, et où les conditions de la vie politique changent totalement de forme, sans que le fond soit essentiellement altéré... »

Le faubourg Saint-Germain crut pouvoir mener le peuple sans s'assurer des puissances intellectuelles et morales qui font le commandement...

Que serait le bâton des maréchaux, — dit encore Balzac, — sans la force intrinsèque du capitaine qui le tient à la main? Le faubourg Saint-Germain a joué avec les bâtons en croyant qu'ils étaient tout le pouvoir. Au lieu de jeter les insignes qui choquaient le peuple et de garder secrètement la force, il a laissé saisir la force à la bourgeoisie et s'est cramponné fatalement aux insignes.

Si la société aristocratique comptait alors beaucoup de grands seigneurs plus instruits et plus cultivés, plus épris d'art et de savoir, qu'on ne l'avait jamais été, si certains salons du faubourg faisaient au génie naissant de Lamartine l'accueil que l'on sait, si le duc d'Angoulême, lui-même, aimait à se déclarer le protecteur de l'École Polytechnique, le grand monde montrait en général, comme le lui reproche l'auteur de *La duchesse de Langeais*, une défiance obstinée pour toutes les idées qui ne venaient pas de lui, et risquaient de briser les cadres étroits où il enfermait la pensée.

Pour se réintégrer, — observe encore Balzac, — pour fonder un grand gouvernement oligarchique, la noblesse du faubourg devait se fouiller avec bonne foi, afin de trouver en elle-même la monnaie de Napoléon, s'éventrer pour demander au creux de ses entrailles un Richelieu constitutionnel, si ce génie n'était pas en elle, aller le chercher jusque dans le froid grenier où il pouvait être en train de mourir et se l'assimiler, comme la chambre des lords anglais s'assimile constamment les aristocrates de hasard, puis ordonner à cet homme de recéper l'arbre aristocratique....

Hélas! il manqua au trône un de ces conseillers aussi grands que les circonstances, et l'aristocratie manqua surtout de la connaissance de ses intérêts généraux qui aurait pu suppléer à tout.

... Le faubourg pouvait rendre des services véritables au pays en se faisant puissance territoriale agissante; mais il vendait ses

terres pour jouer à la Bourse. Il pouvait priver la bourgeoisie de ses hommes d'action et de talent dont l'ambition minait le pouvoir, en leur ouvrant ses rangs; il a préféré les combattre, et sans armes; car il n'avait plus qu'en tradition ce qu'il possédait jadis en réalité....

La jeunesse, exclue des affaires, dansait chez Madame, au lieu de continuer à Paris, par l'influence de talents jeunes, consciencieux, innocents de l'Empire et de la République, l'œuvre que les chefs de chaque famille auraient commencée dans les départements, en y conquérant la reconnaissance de leurs titres par de continuels plaidoyers en faveur des intérêts locaux, en s'y conformant à l'esprit du siècle, en refondant la caste au goût du temps. Concentrée dans son faubourg Saint-Germain, où vivait l'esprit des anciennes oppositions féodales, mêlé à celui de l'ancienne cour, l'aristocratie, mal unie au château des Tuileries, fut plus facile à vaincre, n'existant que sur un point, et surtout aussi mal constituée qu'elle l'était dans la Chambre des Pairs. Tissue dans le pays, elle devenait indestructible; acculée dans son faubourg, adossée au Château, étendue dans le budget, il suffisait d'un coup de hache pour trancher sa vie agonisante...

Ce coup de hache, quand le peuple ameuté par les avocats, et guidé par les polytechniciens l'eut asséné, la bourgeoisie triomphante fut effrayée de ce qu'elle venait d'accomplir. Les souvenirs de la Terreur étaient encore trop vivants pour qu'on ne redoutât point que la république ne fût par son nom seul une excitation à un développement démocratique malsain, et les meneurs de la Révolution s'employèrent aussitôt à en atténuer les effets, à en combattre les conséquences.

C'est une révolution bien particulière que celle de 1830 et l'histoire des mœurs ne peut pas ne pas être frappée de la part qu'y prit la vanité! Le délire de vanité dont la classe bourgeoise était alors saisie dépasse les limites dans lesquelles il a l'habitude de s'exercer. « Pour s'ouvrir une porte dans le faubourg Saint-Germain, dit un bon observateur de son temps, la femme d'un banquier était capable de tous les sacrifices... » Et ailleurs : « La fureur dont étaient saisies les femmes de la Chaussée-d'Antin pour entrer dans le cercle supérieur où brillaient les constellations de leur sexe, n'avait d'égale que le goût de leur mari pour les honneurs... » Jamais le type du Bourgeois Gentilhomme ne plus fut répandu à Paris. Une telle psychologie ne suppose pas le nivellement général promis au peuple! Pour forcer les portes d'une maison, il faut qu'elle reste debout.

Aussi s'empressa-t-on de relever le trône. L'œuvre que va tenter Louis-Philippe, c'est de sauver les traditions de l'ancienne France au profit de la bourgeoisie; c'est de fondre la société de l'ancien régime, et la société issue de la Révolution. La Restauration a été un conflit permanent entre ces deux mondes, et les idées qui les animent. Cette lutte en fait une époque originale et puissante. La monarchie de Juillet, au contraire, est une tentative de réconciliation; d'où le charme, l'agrément indéniable de la vie sous le règne conciliateur de Louis-Philippe. Seulement le peuple trouble l'idylle. Il accuse les bourgeois d'avoir escamoté la Révolution, et les ambitieux, les agitateurs, ne cesseront d'exploiter sa déception, de provoquer des conflits, d'armer les régicides!

Cependant, au lendemain des trois glorieuses, exactement le dimanche 2 août, Paris ne ressemble en rien à une cité agitée par une émeute. Il a l'aspect d'un jour de fête, où la circulation des voitures est interdite. Beaucoup de mouvement dans les rues. On rencontre, il est vrai, un grand nombre de patrouilles armées, des ordonnances à cheval, portant des ordres en hâte; mais tout cela est entremêlé d'enfants, de femmes bien vêtues, circulant librement et, leurs livres de prières à la main, se rendant aux églises où les offices se célèbrent paisiblement. Tout ce monde a l'air affairé, curieux, pressé, mais pourtant calme et rassuré.

Au faubourg Saint-Germain, le premier moment de surprise passé, l'opposition s'organise. Les gens qui le composent, vivant exclusivement entre eux, crurent, dit spirituellement madame de Boigne, être tout le monde.

Leur première espérance, — dit cette dame très attachée à la nouvelle dynastie, — fut celle de ruiner Paris. On réforma une partie de ses gens, de ses chevaux, on diminua son ordinaire, on décommanda à grand bruit les meubles, les voitures, les bijoux, tous les objets de luxe que les marchands devaient fournir.

Les dames partirent pour la campagne sans acheter de chapeaux d'été, et reprirent leurs robes de l'an dernier à leurs femmes de chambre. Elles croyaient bonnement retrouver l'herbe croissant dans les rues de la cité criminelle.

Le commerce souffrit en effet, pendant la première année de la Révolution d'une si violente commotion, mais il ne tarda guère à se relever. Le luxe se développa rapidement, et même avec une certaine exagération d'assez mauvais goût.

Les habitants des châteaux, à leur grand étonnement, trouvèrent au retour plus d'équipages élégants, plus de diamants, plus de magnificences extérieures dans la ville qu'ils n'en avaient jamais vu, et Paris déjà plus brillant que pendant la Restauration.

Il est charmant, le Paris d'alors, resserré dans l'étroite enceinte des fermiers généraux qui laisse entre elle et les fortifications un immense espace de campagne, de jardins, de champs cultivés, de parcs et même de bois. En 1831, Paris ne compte que 785 862 habitants. Il n'atteindra le million qu'en 1846.

La rue y garde encore sa physionomie du moyen âge. Il suffit pour s'en convaincre de jeter les yeux sur les gravures du temps. Voici une eau-forte de Martial, datée de 1841, et qui représente la rue Saint-Antoine, à l'endroit où elle coupe la rue des Ballets. Le ruisseau d'égout creuse le milieu de cette dernière rue; les maisons à pignons et à pans de bois, les vieilles boutiques, comme celle du marchand de draps Vernier, ou comme la boulangère contiguë, bordent la voie grossièrement pavée. La pluie, dès qu'elle tombe en abondance, oblige les passants à traverser les rues, transformées en torrent, sur de petits ponts hâtivement disposés par des gens du peuple qui perçoivent à leur profit une sorte de péage.

La chaussée est encombrée de marchands de toutes choses : le marchand de cartons, le marchand de parapluies, le dégraisseur, qui, en plein boulevard, enlève prestement les taches sur les habits de ceux qu'attire son boniment, le marchand de tisane et son pittoresque attirail, les petites marchandes de gâteaux de Nanterre. Les porteurs d'eau embarrassent la chaussée de leur va-et-vient. Des Turcs en blouse bleue vous empoisonnent de leurs parfums, sous prétexte de brûler de prétendues pastilles du sérail. La bouquetière lie ses fleurs, à l'ombre du parasol fixé à l'un des paniers qui l'entourent. « Les fleurs, dit un auteur, sont à Paris, avec les grisettes, la joie des yeux. » Elles éclairent les fenêtres des mansardes, dans les maisons qui se haussent un peu plus chaque jour. La rue est pleine de bonhomie, d'imprévu, simple, paisible, familière, toute égayée de la gouaillerie populaire. Elle a conservé des coins de verdure, des puits et des fontaines autour desquelles jasent les commères, des carrefours pitto-

resques où les chanteurs de romances, les harpistes ambulants, les danseurs de corde arrêtent les passants. Les cuisines en plein vent, les guinguettes, les bals champêtres lui donnent un air de fête perpétuel.

Les omnibus ont fait leur apparition en 1828. Ce sont de lourds véhicules, en forme de caisse allongée, et divisée en deux ou trois calèches, que traînent deux robustes chevaux. Les *Dames Blanches* conduisent les voyageurs de la porte Saint-Martin à la Madeleine. D'autres compagnies ont d'autres itinéraires. Elles font florès. Les omnibus apportent un surcroît aux encombrements de Paris où déjà les voitures ordinaires, les diligences gagnant la cour des Messageries Laffitte et Caillard, ou la poste aux chevaux de la rue de l'Abbaye-Saint-Germain, les charrettes, les fiacres, les élégants cabriolets, le tilbury du dandy, menant à toutes brides, s'ajoutent aux cavaliers, aux ânes récalcitrants, chargés de leurs bâts, pour rendre la circulation si difficile, que la police engage les piétons, au lieu de tenir le milieu de la rue, à marcher sur le trottoir ou à défaut de celui-ci, le long des maisons.

L'éclairage au gaz commence à se généraliser, mais n'a pas encore chassé de partout le quinquet fumeux. C'est derrière les vitres des cafés que brille la lumière à la mode. Comme tous les quartiers ne sont pas encore pourvus des canalisations nécessaires, on porte chaque jour, à domicile, dans un récipient en tôle, l'approvisionnement en gaz pour une soirée.

Dans cet étroit Paris, l'animation mondaine se concentre sur les boulevards. Autour de la Madeleine surgit, sous la Restauration, tout un quartier neuf et élégant. Ce n'est cependant que passé le boulevard des Capucines, que le mouvement commence et que la circulation s'anime. La chaussée d'Antin déverse son flot d'élégances sur le boulevard de Gand. « Rien, nous dit-on, n'est digne de considération, aux yeux du gandin, comme la partie du boulevard comprise entre les rues Taitbout et Le Peletier, et particulièrement le débouché de la première de ces rues. » Ici, la mondanité a élu son siège. Les cafés y bénéficient d'une clientèle de choix : Tortoni en particulier, le glacier par excellence, séparé par la rue Taitbout du brillant Café de Paris.

De nombreuses gravures nous livrent le pittoresque aspect de cette partie du boulevard. Sous l'épais feuillage des grands arbres, les contre-allées, que bordent des maisons pourvues de persiennes au seul rez-de-chaussée, semblent être quelque promenoir ombreux, à la limite des champs et de la ville. Des cordes de réverbères traversent la large voie.

Si le lieu — écrit M. Marcel Poëte, l'historien accompli de Paris, — est diversement animé suivant les heures du jour et l'époque de l'année, c'est le soir, durant la belle saison, qu'il brille du plus vif éclat. Sous les arbres, quatre rangs de chaises de paille qu'on se dispute, laissent en leur milieu un étroit passage où circulent dandys et femmes à la mode. La chaussée regorge de voitures qui rendent la rue Taitbout impénétrable, et d'où descendent les élégantes compagnies pour entrer chez Tortoni. Certains se font servir des glaces, des sorbets ou du punch dans leur voiture.

La mode est alors aux passages couverts. Les plus belles boutiques y ont leur entrée. L'un d'eux mène à l'Opéra. Le passage Choiseul conduit aux Italiens. Mais le plus élégant, c'est le passage des Panoramas. Là se trouve le papetier en vogue : Susse. Le confiseur Marquis y a ouvert un magasin de thé, à l'enseigne de la duchesse de Courlande. Frère y exhibe les partitions à succès de l'Opéra, des Italiens et de l'Opéra-Comique, les romances de Loïsa Puget. La grande notabilité de l'endroit, c'est le pâtissier Félix. « Allez chez Félix, dit un chroniqueur c'est du meilleur ton; nos élégants, avant de courir au Bois, vont y prendre un verre de madère. Anglais et Anglaises envahissent aussi son petit salon. » Il y a même, dans le passage, un théâtre pour les enfants : le théâtre de M. Comte.

Les boutiques de la rue Vivienne rivalisent avec celles des Panoramas. Une foule d'acheteurs les assiège. Les boursiers et les financiers y font station en sortant de la Bourse. Et les passants, pressés, poussés, unis deux à deux le long des trottoirs, semblent danser une sarabande, un pas de caractère, où toutes les nations figurent une sorte de ballet universel.

L'hôtel des Princes, à l'extrémité de la rue Richelieu, abrite tous les riches étrangers de passage à Paris. Ils sont nombreux. Les Anglais surtout. On vit à meilleur frais à

Paris qu'à Londres. L'étiquette mondaine y est moins étroite et moins fastueuse. Les survivants plus ou moins ruinés de ce monde de soupeurs, de buveurs, de boxeurs, qui au commencement du XIXe siècle emplirent toute l'Angleterre du fracas de leurs débauches, ex-favoris du prince de Galles, ou compagnons d'enfance du duc d'York, viennent chercher chez nous un refuge où achever décemment leur vie. D'autre part, les nouveaux riches, les parvenus, tenus à l'écart par la société londonienne, accourent à Paris dans l'espoir d'y être mieux accueillis et de s'y lier avec des personnages de marque dont ils poursuivent la connaissance. Ceux-là travaillent avec ardeur à conquérir le boulevard par leurs libéralités.

La rue Montmartre forme la limite extrême de la vie mondaine. Sur le boulevard Poissonnière se tient un marché champêtre. Il y a bien, plus loin, le boulevard du Temple, singulièrement animé, mais c'est une sorte de faubourg populaire. C'est le boulevard de Gand du peuple. Il y a ses distractions privilégiées, et surtout le théâtre. La partie septentrionale de cette artère est composée d'une suite variée de salles de spectacles qui attirent la foule, à laquelle les gens du monde viennent se mêler pour applaudir un Frederick Lemaître, ou quelque drame célèbre.

Au-delà, vers Belleville, c'est la descente de la Courtille par laquelle le Paris joyeux de ce temps-là enterre le carnaval.

Agglomérée sur un espace aussi mesuré, la population parisienne possède encore une sorte d'unité. Les Parisiens se connaissent, se retrouvent, communient dans des sentiments partagés d'admiration ou de répulsion. Les personnes d'une même société ont la même vie, se rencontrent aux mêmes heures dans le même endroit. La camaraderie n'y est pas un vain mot. D'une sphère sociale aux autres il s'établit toutes sortes de communications. Les noms des personnages notoires volent de bouche en bouche. On échange des saluts marqués de nuances. La politesse, l'affabilité, l'aménité, de l'ancien régime ont repris le pas sur la fraternité révolutionnaire. Les plaisirs s'allient fort bien aux affaires.

Les ennuyeux, tout puissants sous le règne précédent, — écrit madame de Girardin, — perdent beaucoup de leur crédit.

Et elle ajoute :

Les Françaises se remettent à être jolies, comme les Français se remettent à être rieurs et aimables. Sous l'Empire les femmes étaient toutes belles, puis il y a eu une interruption. Sous la Restauration les minois, les traits douteux ont pris le haut du pavé. Excepté une ou deux étoiles lumineuses, les femmes de cette époque étaient plutôt agréables que belles; et par instinct, par esprit, elles avançaient leurs jolis pieds quand on regardait trop longtemps leur visage. Alors ce n'était pas la mode d'être belle; aujourd'hui, cette mode est revenue et l'on peut citer beaucoup de femmes qui la suivent exactement.

Aux premiers beaux jours, dès que les rayons du soleil ont fait sortir les fraîches étoffes, le Parisien s'empresse d'aller aux Chinois sur le boulevard des Italiens saluer les mousselines roses et lilas, qui sentent le printemps, comme on va respirer le doux parfum des violettes dans les bois de Romainville ou de Montmorency. Le boulevard est en fleurs, les jaconas blancs, les foulards bleus, les taffetas mauves, réjouissent les yeux. Les souliers noirs sont remplacés par de petits souliers de peau anglaise ou de maroquin.

Les parures d'autrefois étaient un peu pédantes, les modes de la Restauration avaient dans leur richesse même une roideur insupportable. La fantaisie s'est emparée de la toilette des femmes, elle les a parfumées de coquetterie, ses grâces toutes nonchalantes donnent de la gentillesse aux beautés les plus sévères. La loi nouvelle n'admet aucune ligne droite, ne permet aucune roideur; les coiffures sont très basses, les fleurs sont très penchées, les plumes sont pendantes, les boucles sont tombantes, les manches sont flottantes, l'empois et l'apprêt sont alors des mots inconnus.

Le matin, chez elles, les femmes sont étendues dans d'énormes fauteuils ou sur de longs canapés; quand elles sortent, elles se couchent dans leur calèche. La langueur est à l'ordre du jour. Quand elles vont à pied, leur démarche est volontairement nonchalante. Elles flânent, elles musent.

L'homme élégant promène son spleen avec la même indolence au milieu de ces grâces. Le dandy, que l'on appelle aussi le fashionable, ou le merveilleux, porte une coiffure à la Henri III, une barbe à la Pluton, des moustaches à la Cromwell et une cravate à la Colin. Il fume des cigares énormes. Il se

promène dans un nuage de fumée, entouré d'une gloire de tabac, et se fait suivre d'un groom microscopique.

Le lion, titre venu d'Angleterre, est quelque chose de plus. Écoutons le vicomte de Launay :

Le lion d'un raout, — nous dit-il, — n'est pas le jeune élégant dont la tournure est plus extravagante, dont les manières sont plus prétentieuses. C'est quelquefois un homme très simple qui n'a pas le moindre ridicule à faire valoir, mais que tout le monde veut connaître, parce qu'une grande célébrité le recommande à l'attention générale, parce qu'il a fait un voyage des plus périlleux, parce qu'il a enlevé plusieurs mères de famille en Angleterre, parce qu'il a prononcé la veille un éloquent discours, parce qu'il a couru sur un cheval de pur sang avec une casaque de jockey, parce qu'il descend de ballon à l'instant même, quelquefois c'est tout bonnement parce qu'il vient de publier un livre plein de génie, qui a obtenu un immense succès. Mais on n'est lion qu'un moment dans sa vie; la charge de lion n'est pas inamovible!

Nos lions, — dit encore le vicomte de Launay — ont un antre bien clos, bien chauffé, où ils peuvent à toute heure du jour aller rugir avec confiance et liberté.

C'est le cercle. La vie de club s'implante à Paris. L'engouement pour les modes britanniques, pour les sports, lui assure une vogue sans précédent. Le premier en date et le plus célèbre fut l'Union, que patronnèrent le duc de Guiche et l'élégant d'Orsay. Vinrent ensuite le cercle du boulevard Montmartre et le cercle des Amis des Arts. Celui-là n'est pas seulement un club, où l'on vient jouer au whist et dîner à une grande table, c'est de plus une salle de concert où les voix les plus célèbres se font entendre, un musée où les meilleurs peintures sont exposées. Son caractère grave et pondéré n'était point de nature à satisfaire pleinement la jeunesse sportive de l'époque. Aussi le cercle par excellence devait-il être le Jockey fondé par lord Seymour en 1833.

Son but avoué, — écrit un de ses historiographes, M. Roger Boutet de Monvel, — son programme était l'encouragement à l'élevage et le perfectionnement des races de chevaux, mais le succès qu'il obtint résulta bien davantage encore de l'impatience extrême que manifestèrent les « gants jaunes » à figurer dans un club exactement copié sur le modèle d'un club londonien, où, suivant l'exemple des vrais insulaires, on discutait à perdre haleine steeple-chase et courses plates, où l'on pariait sans répit, où, du haut en bas des murs, on n'aper-

cevait que profils d'étalons, portraits de sportsmen, scènes équestres, vues d'Ascott, d'Epsom et de Newmarket.

Le Jockey était installé avec un luxe éblouissant au coin de la rue Drouot. Les ducs d'Orléans et de Nemours ont accepté d'en être membres honoraires. L'entrée en fut tout de suite assez difficile. Le Petit Cercle était moins fermé. Il tenait ses assises au Café de Paris. Il se composait de boulevardiers notoires, d'épicuriens éminents, appartenant à tous les mondes et à tous les partis.

Les femmes médirent fort des cercles. Madame de Girardin les défend : « Les clubs, dont on médit tant, dit-elle, sont une institution excellente. Ils absorbent les ennuyeux, enchaînent les ennuyés et affranchissent les gens aimables ». La vie de club ne fait pas tort à la vie de salon. L'accroissement des visites, le nombre des visiteurs à accueillir, contraignent les femmes à prendre un jour.

Le goût qu'elles ont de recevoir s'accompagne, dit la chronique, d'un accroissement de luxe dans les appartements. Luxe de plus ou moins bon goût. Autour de la Madeleine, dans la chaussée d'Antin poussent comme des champignons ces maisons légères, à colonnes minces, à portiques mesquins, qui, selon Balzac, constituent le joli à Paris : véritables maisons de banquiers, pleines de recherches coûteuses. Des stucs, des paliers d'escaliers en mosaïque de marbre. A l'intérieur, dit le vicomte de Launay,

> les cheminées ont des housses de velours avec des franges d'or, les fauteuils ont des manchettes de dentelles, les lambris sont cachés sous des étoffes merveilleuses, brodées, brochées, lamées, et si épaisses, si fermes, qu'elles tiendraient debout d'elles-mêmes, et pourraient au besoin soutenir les murs qu'elles recouvrent s'ils venaient à fléchir. Les rideaux sont fabuleusement beaux; on les met doubles, triples, et l'on en met partout... Les meubles sont tout dorés, les murs aussi sont dorés, on parle d'un des hôtels les plus élégants de Paris, qui ne compte rien moins que sept salons dorés, tous ornés et meublés de même. L'usage le veut ainsi. Dans les salons de conversation, l'air artiste est au contraire du meilleur goût. Là, rien ne doit être assorti; là, règnent le caprice, la fantaisie et quelquefois le cœur aussi, car c'est l'asile des souvenirs; là, sont des meubles de toute espèce, de tous les siècles.

C'est en effet une surprise pour nous qui connaissons et définissons un style Louis-Philippe que de lire par exemple, dans les *Confessions d'un enfant du siècle*, la description « d'un

de ces appartements comme on en voit aujourd'hui, dit le poète, où se trouvent rassemblés et confondus les meubles de tous les temps et de tous les pays. »

En 1830, la mode est au gothique. « En entrant dans votre maison, dit à Jérôme Paturot son architecte, je veux que vous respiriez le moyen âge ». Puis le style cathédrale fit place au démarquage du style Louis XIV et Louis XV. L'acajou ne fut consacré qu'à la fin du règne. La commode, le ciel de lit, « pareil au rocher de Sisyphe », le bonheur du jour, la cave à liqueurs en acajou, l'armoire à glace, ne furent si chers aux bourgeois parisiens qu'à la veille de la tourmente qui devait les emporter avec les pendules d'albâtre et les porcelaines aux couleurs hostiles.

Balzac est d'accord avec madame de Girardin et Musset pour déclarer que tous les styles sont confusément employés dans la décoration d'une maison luxueuse. De sorte que ce qui incarne pour nos yeux la vie au temps de Louis-Philippe, est en réalité ce qu'il y a de moins Louis-Philippe au monde.

Voilà la ville, le cadre, voyons maintenant la société.

Et d'abord le Château : la Cour.

Ce n'avait pas été chose aisée, — dit un contemporain, — que de faire respecter au début de son établissement une royauté assise sur les pavés des barricades. Plusieurs jours se passèrent durant lesquels le Palais-Royal resta à peu près ouvert à tout venant; point de livrée dans les antichambres, de peur d'offenser les susceptibilités de la démocratie aux bras nus; point de gardes aux portes, sinon des hommes contre lesquels, en d'autres temps, il eût paru prudent de se garder. Il ne manquait pas de gens qui, pour avoir reçu dans la rue des poignées de main du Prince, le jour de sa visite à l'Hôtel-de-Ville, se croyaient des droits au même accueil dans ses salons; ce n'était pas pour rien qu'on l'avait salué du titre de roi-citoyen; il lui fallait payer les frais de sa popularité, et il n'était pas toujours libre de s'y refuser. Puis, durant plusieurs mois, se succédèrent sans interruption au Palais-Royal les députations envoyées par les villes et les bourgs de tout le royaume, pour apporter l'adhésion de leurs concitoyens au changement qui s'était opéré dans la dynastie et dans les institutions. Le Roi recevait ces députations entouré de sa famille. Il écoutait avec une politesse attentive leurs discours et y répondait avec un merveilleux à-propos et un rare bonheur d'expression. La Reine ne manquait jamais de leur adresser quelques paroles auxquelles la douce majesté de son visage prêtait beaucoup de charme.

En septembre 31, la famille royale se transporta aux Tuileries. Elle y vécut le plus simplement du monde. Louis-Philippe, dit lord Holland qui l'a beaucoup approché, était un frère, un époux et un père irréprochable. « Doux, d'une humeur facile et gaie, d'un naturel affectueux et presque exempt de toute passion maligne », le roi se plaisait aux longs entretiens avec sa sœur et avec la Reine. Le cabinet de Marie-Amélie était dès quatre heures un véritable salon de conversation où l'on parlait en famille des affaires publiques et des bruits de la ville. Dans la soirée, le Roi recevait le plus simplement du monde. Hugo, qui, après le mariage du duc d'Orléans, fréquenta beaucoup les Tuileries, écrit :

Le Roi, chez lui, le soir, ne porte aucune décoration. Il est vêtu d'un habit marron, d'un pantalon noir, et d'un gilet de satin noir ou de piqué blanc. Il a une cravate blanche, des bas de soie à jours, et des souliers vernis. Il porte un toupet gris, peu dissimulé, et coiffé à la mode de la Restauration. Point de gants. Il est gai, bon, affable et causeur. Il aime tant la conversation qu'il en perd la notion de l'heure.

Un soir qu'il conversait ainsi avec Hugo, on les a oubliés, tous deux, sur un canapé. Le personnel croyant le roi retiré a disparu. Tout est éteint dans le Palais, tout le monde dort. Le Roi allume une lanterne et va lui-même reconduire le poète jusqu'à la porte.

La presse républicaine a bafoué Louis-Philippe; la vérité c'est que, comme l'écrit encore lord Holland, « pour la variété des connaissances, l'éloquence et la rapidité de la conception, peu d'hommes en Europe lui sont supérieurs ».

Les journaux satiriques se moquent spirituellement des fêtes aux Tuileries; et il y a en effet des réceptions de cour ennuyeuses, froides, dépourvues de cette fine élégance qui s'est réfugiée au Faubourg. Mais la Reine donne à ces réunions autant de grâce qu'elles en peuvent comporter.

La réception des femmes aux Tuileries, — écrit en 1837 madame de Girardin mi-plaisante, mi-sérieuse, — a été cette année la plus belle que l'on ait jamais vue. La Reine a passé en revue trois rangs de femmes magnifiquement parées. Les émeraudes et les rubis dardaient de toutes parts des rayons à éblouir les yeux. Enfin ces trois rangs de femmes immobiles et couronnées de pierreries faisaient l'effet d'une illumination de verres de couleurs et la Reine, comme un général

qui sait le nom de chacun de ses soldats, la Reine connaissait par leur nom toutes ces femmes et savait trouver un mot aimable à dire à chacune d'elles, sur leur plus cher intérêt; pas une erreur, pas un oubli, c'est merveilleux! On n'a cette mémoire qu'avec de l'âme.

Mais ce n'est pas toujours fête! Et les réunions les plus caractéristiques de cette Cour familiale, ce sont celles où le roi retient quelques-uns de ses ministres, attire quelques hommes parmi les plus distingués du royaume, a pour nos gloires littéraires des attentions qui font dire à madame de Girardin : « Les Princes aujourd'hui flattent les poètes mieux que les poètes ne flattaient les Princes autrefois. » La Reine et les princesses travaillent autour d'une table ronde. Madame Adélaïde est assise sur un fauteuil au dossier duquel le roi vient s'appuyer. Le duc d'Orléans, ses frères tiennent le rôle de princes charmants...

Les grandes festivités seront comme dans les familles les plus bourgeoises les mariages des enfants. La Cour fait des déplacements à Fontainebleau, au château d'Eu. On y est gai, spirituel, courtois.

Le faubourg Saint-Germain boude le château. La plupart des personnes de l'ancienne Cour s'abstiennent de paraître aux Tuileries. La destruction de l'hérédité de la pairie leur a servi de prétexte, ou peut-être même de motif réel pour s'éloigner. Leur place au reste est très vite prise par une classe riche et arrogante, qui marchait depuis longtemps sur les talons de la noblesse et ne se montre nullement disposée à lui rendre, ni même à partager la situation, que ses ressentiments lui font abandonner dans l'État.

Émigrés à l'intérieur, les gens du faubourg Saint-Germain reçoivent de l'éloignement où ils se tiennent un nouveau prestige. Ils donnent le ton. En fait de mode et d'élégance, « la chaussée d'Antin propose, le faubourg Saint-Honoré adopte, le faubourg Saint-Germain consacre, le Marais exécute et enterre... »

Cette phrase d'une gazette montre à propos de frivolités combien les espèces sociales restent alors tranchées et définies. Retirée dans ses somptueux hôtels, où tout est pour le faste de la vie d'ancien régime, l'aristocratie continue à exercer un de ses magistères qui est de créer de la politesse, du goût

et de l'élégance. L'espèce de clôture à laquelle se vouent les légitimistes a d'ailleurs ses tempéraments. On ferme les grands appartements, mais les boudoirs restent ouverts. A l'éclat des lustres on substitue la lueur des lampes. On proscrit les bals, mais on conserve les raouts. On troque sa première loge aux Italiens contre une baignoire de rez-de-chaussée.

Les femmes de ce monde fermé font d'une réception dans leur intimité un honneur suprême qui distingue prodigieusement la personne favorite. Elles se mettent à lire, elles qui avaient généralement manifesté l'horreur des grimoires. « La littérature et la politique, disait Balzac, sont aujourd'hui ce qu'était autrefois la dévotion pour les femmes du faubourg Saint-Germain, le dernier asile de leurs prétentions ».

On ourdit parmi les fidèles de Madame des intrigues dignes des plus beaux jours de la Fronde. Une guerre de salons précéda l'expédition de Vendée. Durant la captivité de la duchesse de Berry à Blaye, on prit le deuil. La mode fut à la conversation. Les artistes, les écrivains en vogue furent conviés à en faire les frais. La vicomtesse de Noailles, qui habitait l'hôtel Beauveau, devenu le ministère de l'Intérieur, la duchesse de Rozan, fille de la duchesse de Duras, la comtesse de Chastellux, sa belle-sœur, la marquise de la Bourdonnais, la duchesse de Maillé, qui avait donné une renommée européenne au château de l'Ormoy, se disputaient l'assiduité des hommes de lettres. Eugène Sue, Balzac et Sainte-Beuve devinrent les lions de l'hiver de 1833.

M. de Balzac était très lourd, très empêtré, raconte M. de Falloux, et sauf un regard intelligent, rien n'annonçait, ni ne rappelait, dans sa conversation, son talent la plume à la main. Un soir, la vicomtesse de Noailles crut le faire valoir en lui demandant d'improviser un récit, tout le monde accourut pour faire cercle et silence autour de lui; il se récusa, on ne crut point à sa modestie et l'on insista. Enfin il ouvrit la bouche et commença par décrire une île déserte, dans laquelle il fit du même coup apparaître une foule d'habitants. On échangea des sourires; il s'en aperçut, se mit à rire de bonne grâce, tourna court, et l'épreuve ne fut pas recommencée.

Sainte-Beuve, — toujours selon M. de Falloux, — montrait peu de goût pour les raouts, préférant les visites de l'après-midi, où il pouvait mieux choisir ses interlocuteurs, et rester le maître de la conversation.

L'intérêt, l'estime et l'amitié, témoignés dans les salons les plus difficiles d'accès à des hommes de cette qualité intellectuelle, est un signe des temps et montre l'évolution qui s'accomplit jusque dans le noble faubourg. C'est ici que se pratique vraiment l'adjonction des capacités...

Sur les frontières de ce monde se rencontrent des salons, comme celui de madame Récamier à l'Abbaye-au-Bois, qui semblent offrir le prototype de la vie affinée de cette époque. En 1830 la beauté de cette femme célèbre, faisant retraite avec les années et se voilant insensiblement, a laissé à découvert l'esprit le plus solide et le plus fin. L'encens n'a pas cessé de brûler aux pieds de la gracieuse idole. Ses adorateurs, Chateaubriand, Mathieu de Montmorency, Ballanche, le duc de Laval, font, auprès d'elle, preuve d'une persévérance et d'une fidélité exemplaires.

Chaque salon, chaque monde, — dit Sainte-Beuve, — a comme son diapason d'entretien; celui du monde de madame Récamier était avant tout modéré. Il y avait plus de nuances que d'éclat; l'esprit y était fin et doux, — couleur gris de perle, si l'on voulait à toute force lui trouver une couleur. Ce n'était pas du tout, comme on le croirait d'après le renom extérieur, un salon du bel esprit. Rien de précieux, rien de guindé, on y était naturel et à l'aise. Un art et une grâce de madame Récamier, c'était de faire valoir la personne avec qui elle causait; elle s'y appliquait, en s'effaçant volontiers; elle n'était occupée que de donner des occasions à l'esprit des autres, et on lui savait gré, même de ses demi-mots, de ses silences intelligents. L'esprit de ses amis courait et jouait devant elle, mais sans affectation et sans effort; si elle intervenait, c'était discrètement, pour glisser une remarque fine, pour placer une anecdote choisie et dont le trait d'ordinaire amenait un sourire...

Si j'osais, — ajoute Sainte-Beuve, — me permettre une espèce de jugement sur une société à jamais regrettable, dont j'ai été, je dirais qu'en admettant qu'il y eut péril et inconvénient par quelque endroit dans ce monde gracieux, ce n'était pas du côté du goût; il s'y maintenait pur dans sa simplicité et sa finesse; il s'y nourrissait de la fleur des choses; s'il y avait un danger à craindre, c'était le trop de complaisance et de charité; la vérité en souffrait. On ne s'y gâtait pas le goût, on le perfectionnait plutôt; on l'aiguisait, ainsi que le tact : on s'amollissait un peu le caractère. L'amour-propre, le sien et celui des autres, y était trop caressé. L'esprit et l'agrément y trouvaient leur compte : l'originalité, et l'indépendance y couraient des risques. Le charme à la longue pouvait être énervant.

Peut-on plus subtilement indiquer à la fois l'agrément de

cette compagnie et par quel excès de délicatesse péchait ce petit monde si orné, si délicieux, et qui vivait ses derniers jours fidèle au passé, fidèle aux principes qui lui avaient permis de naître et de se développer...?

Toute l'aristocratie ne boudait pas le nouveau régime. Tous les salons n'étaient pas en guerre contre les Tuileries. Il en était de très nobles et de très charmants ouverts au libéralisme et fort dévoués au gouvernement de juillet. M. Paul Bourget dit que le libéralisme est le luxe de l'ordre. Louis-Philippe ayant rétabli l'ordre, il semblait à beaucoup de gens, que leur penchant entraînait à cette tournure d'esprit, qu'ils pouvaient s'y livrer sans inconvénient. Les Broglie, les d'Haussonville donnaient l'exemple. Les libéraux trônaient dans le salon de la comtesse de Boigne, chez madame de Castellane, chez madame de Flahaut, chez la princesse de Liéven dont madame de Girardin écrivait :

La société de madame de Liéven semble le type de la politique dans une époque de haute civilisation; politique élégante, simple, froide; causerie de salon et non plus bavardage de club; terrain neutre où toutes les idées sont également représentées; où le passé se fond dans l'avenir, où les systèmes vieillis sont encore respectés, où les pensées nouvelles sont déjà comprises; refuge pour ceux dont on ne veut plus; asile pour ceux que l'on redoute. Madame de Liéven a choisi le seul rôle politique qui convienne à une femme : elle n'agit pas, elle inspire ceux qui agissent; elle ne fait pas de la politique; elle permet que la politique se fasse par elle, et puisqu'il faut que tout le monde ait dit ce mot-là, une fois dans sa vie, nous dirons que dans son salon, elle règne et ne gouverne pas...

Le grand homme de cette maison, c'est M. Guizot. Dans les *Choses Vues*, Victor Hugo rapporte :

M. Guizot sort tous les jours après son déjeuner à midi et va passer une heure chez madame la Princesse de Liéven, rue Saint-Florentin. Le soir il y retourne, et, excepté les jours officiels, il y passe toutes ses soirées.

Madame de Liéven était étrangère. Entre le faubourg Saint-Germain et la chaussée d'Antin il y avait beaucoup d'étrangers fixés à Paris, tenant grand état de maison, et chez lesquels, comme chez les ambassadeurs, tous les mondes se rencontraient. Les Parisiens reprochaient à la Cour d'aimer trop les étrangers, et disaient que l'accent anglais, surtout,

était un merveilleux talisman qui vous ouvrait les portes de la royale demeure. Mais les Parisiens eux-mêmes étaient tous plus ou moins anglomanes alors et montraient un goût décidé pour les étrangers, témoin leur empressement pour le salon de la princesse Belgiojoso et pour celui de madame Swetschine.

A la chaussée d'Antin règnent les banquiers, les gens de finances, les grands entrepreneurs de travaux publics, ceux qui vont construire les premières lignes de chemin de fer, les hommes politiques teintés de républicanisme : Nucingen et du Tillet.

Le Faubourg, — écrit madame de Girardin, — se moque de la puissance de la chaussée d'Antin et l'envie. Le second se moque des grands airs du premier et les imite. Tous les deux se méprisent également et cela à cause de leurs bonnes qualités. Le premier dit du second qu'il est nouveau, — le second dit du premier qu'il est vieux! — comme si cela n'était pas un mérite que d'avoir des années et des racines; comme si cela n'était pas un avantage que d'avoir la sève et l'avenir.

Dans le premier, on a de l'esprit, mais on ne s'en sert que pour son plaisir; c'est pourquoi on y aime, on y flatte, on y attire les gens d'esprit.

Dans le second, on fait de l'esprit et on s'en sert pour parvenir, c'est pourquoi on déteste les gens d'esprit.

L'un est un atelier où se forgent toutes les machines nouvelles, où tous les principes renaissent, où toutes les réformes s'élaborent. L'autre est un sanctuaire où toutes les religions de la société sont scrupuleusement conservées...

Le salon de madame Dosne, la belle-mère de M. Thiers, qui fut le rendez-vous des artistes célèbres et des hommes du parti libéral, avant d'être l'asile ou l'arsenal des hommes politiques mécontents et désenchantés, représente bien un salon politique de cette deuxième zone, si l'on peut dire, de la société. Mais c'est l'hôtel de la baronne James de Rothschild, rue Laffite, qui rassemble toutes les élégances de la chaussée d'Antin. Il a été construit par Duponchel. Il passe pour une merveille de goût. C'est « une demeure poétique qui a plutôt l'air du palais d'un artiste enrichi, que de l'hôtel d'un millionnaire ». Duponchel en a également dessiné les meubles. Ils sont ornés de figures et de cariatides en bronze doré, couverts d'une soie jaune paille, qui garnit également les luxueux salons du rez-de-chaussée.

Il s'y donna de fort belles fêtes. On dansa beaucoup sous la monarchie de Juillet. Le faubourg Saint-Germain, avons-nous dit, s'abstenait de grands galas. On en vint cependant assez vite à donner des réceptions restreintes. On n'y danse pas, mais on y valse. Comment résister à l'attrait, à l'espèce d'ensorcellement de cette danse nouvelle? On ne fait pas d'invitation, les mères sont toutes en deuil, seulement les jeunes personnes vêtues de robes blanches font quelques tours de valse pendant que M. X... ou M. Z... sont au piano. Mais dans les ambassades et à la chaussée d'Antin on danse éperdument. En janvier 1838 madame de Girardin écrit :

Paris ne s'est peut-être jamais plus promptement animé que cet hiver. C'est un entraînement de fêtes à en perdre la raison. La fureur est générale. Mais la plus belle, c'est le bal de madame la baronne de Rothschild. Strauss lui-même conduit l'orchestre. Et quel palais! quel luxe, quelle fraîcheur, quelle élégance. Que toutes ces glaces, sont joyeuses de refléter tant de merveilles, tant de fleurs épanouies...

Le Carnaval met les hôtels de la chaussée d'Antin en liesse. C'est d'ailleurs, dans tout le Paris d'alors, l'époque des réjouissances! On danse à la lueur de tous les flambeaux, candélabres d'or et chandeliers de cuivre, lustres en cristal et quinquets à réflecteur de fer-blanc. Quand les Parisiens ne dansent pas dans le monde, au bal de la liste civile, ou dans les fêtes de charité, ils dansent chez Musard ou chez Valentino.

Le bal Musard, — dit le vicomte de Launay, — est déjà une vieille folie consacrée par le temps et adoptée par l'usage. Les gens de la meilleure compagnie y vont dépenser l'ardente activité que l'émigration intérieure leur laisse tout entière, ils dansent, ils galopent, ils valsent avec enthousiasme... Ils ne vont pas aux fêtes de la Cour, fi donc! Ils y trouveraient leur notaire ou leur banquier; mais ils vont chez Musard, où ils trouvent leur valet de chambre et leur palefrenier...

Les bals de l'Opéra sont un peu délaissés. On les trouve tristes comme une assemblée de famille. Mais ceux de Musard ont un immense succès. Le galop de Musard entraîne les Parisiens, comme le simoun du désert. C'est l'enfer qui se déchaîne, ce sont les démons en congé, c'est Mazeppa lancé sur son cheval sauvage. La grande attraction du lieu c'est le « quadrille des Huguenots ». Les lumières de la salle pâlissent et font place

à une clarté rougeâtre qui veut imiter un incendie, et c'est alors un étrange spectacle que ces figures joyeuses, que ces déguisements de toutes couleurs, de toutes gaietés, se dessinant dans ces lueurs funèbres. Tous ces fantômes bruyants, démons de joie et de folie, s'ébranlent par colonne, s'élancent par torrents et tout cela tourne, roule, s'avance, se presse, se pousse, se heurte, se choque, recule, revient, passe, repasse, toujours, et jamais ne s'arrête, et le tocsin sonne, le tam-tam retentit, et l'orchestre est implacable : il hâte la mesure, il ne laisse pas le temps de respirer, et la fusillade est parfaitement imitée, et l'on entend des cris, des plaintes, des rires; c'est la guerre civile, c'est un massacre, enfin l'illusion est complète. Nos jazz-band ne font pas mieux!

Cette frénésie de plaisir et de luxe n'a pas uniquement son siège à la chaussée d'Antin. César Birotteau lui aussi veut donner des bals! Et avec cette folie, sa mesure et son bon sens s'obnubilent. La parfumerie ne l'enrichit pas assez vite à son gré : « Étendons notre commerce, dit-il, et en même temps poussons-nous dans les hautes sociétés ». Il spécule sur les terrains. Il effraie sa sage épouse par ses ambitions. Ne lui reproche-t-elle pas « de jeter la maison par les fenêtres pour se bâtir un Louvre? » Officier dans la garde nationale, juge au Tribunal de commerce, adjoint au maire de son arrondissement, les grandeurs lui tournent la tête.

Cette bourgeoisie — dit Balzac, — qui habille ses enfants en lancier ou en garde nationale, qui achète *Victoires et Conquêtes* et le *Soldat laboureur*, admire le convoi du pauvre, se réjouit le jour de garde, va le dimanche dans une maison de campagne à soi, s'inquiète d'avoir l'air distingué, rêve aux honneurs municipaux; cette bourgeoisie jalouse de tout, et néanmoins bonne, serviable, dévouée, sensible, compatissante, dupe de ses vertus et bafouée pour ses défauts par une société qui ne la vaut pas, car elle a du cœur précisément parce qu'elle ignore les convenances; cette vertueuse bourgeoisie qui élève des filles candides, rompues au travail, pleines de qualités que le contact des classes supérieures diminue aussitôt qu'elle les y lance, ces filles sans esprit parmi lesquelles le bonhomme Chrysale aurait pris sa femme...

suit à la lettre le conseil que lui a donné M. Guizot : Enrichissez-vous!

De cette époque datent les premières manifestations de

concentration économique, caractéristique de l'ère nouvelle. Les grands magasins font leur apparition. La *Ville de Paris* étale au n° 174 de la rue Montmartre ses enseignes peintes, ses banderoles flottantes, ses montres pleines de châles en balançoire, de cravates arrangées comme des châteaux de cartes, et mille autres séductions commerciales. Le Bazar Bonne-Nouvelle, renferme, en plus de ses galeries de vente, une salle d'exposition et un diorama. Les propriétaires ou les directeurs de ces grandes maisons ne veulent plus être considérés comme des marchands. On assiste d'une façon endémique, si l'on peut dire, à ce phénomène social que Stendhal a si bien décrit dans *Le Rouge et le Noir*, du plébéien en transfert de classe. Les filles du père Goriot le vermicellier épousent le comte de Restaud et le baron de Nucingen. On brûle les étapes!

Dans son ardeur à s'élever vite et haut, le bourgeois se donne des ridicules qui font la joie d'observateurs cruels : les romanciers et les caricaturistes. L'admirable Daumier en fait sa pâture quotidienne. Artistes et hommes de lettres déversent leur mépris sur leur époque qui nous paraît à nous l'âge d'or de la littérature. Les romantiques jugent leur siècle par trop grisâtre. Les « Jeunes France » sont en réaction violente non seulement contre la bourgeoisie, mais contre cette société en demi-teinte, et dont la politesse leur semble une infirmité de vieillard.

Pour nous, — écrit Théophile Gautier, — le monde se divisait alors en flamboyants et en grisâtres, les uns objets de notre amour, les autres de notre aversion. Nous voulions la vie, la lumière, le mouvement, l'audace de pensée et d'exécution, le retour aux belles époques de la Renaissance, et à la vraie antiquité, et nous rejetions les coloris effacés, le dessin maigre et sec...

Le romantisme avait eu ses *trois glorieuses* avant la politique. La première d'*Hernani* date du 25 février 1830. Mais les jeunes bandes, qui combattirent ce jour-là pour ce qu'elles appelaient l'idéal et la liberté de l'art, n'avaient pas désarmé.

Les générations actuelles, — écrit encore Théophile Gautier, — doivent se figurer difficilement l'effervescence des esprits à cette époque. Une sève de vie nouvelle circulait impétueusement. Tout

germait, tout bourdonnait, tout éclatait à la fois. Des parfums vertigineux se dégageaient des fleurs, l'air grisait, on était fou de lyrisme et d'art.

Cette jeunesse enthousiaste tenait bien Chateaubriand pour l'aïeul, ou plutôt pour le *sachem* du romantisme. On lui savait gré d'avoir restauré la cathédrale gothique dans *le Génie du Christianisme*, et d'avoir inventé la mélancolie et la passion moderne dans *René*, mais on lui reprochait de manquer d'ailes. Hugo, au contraire, montait, planait sur l'aile des vers. « La tête nous en tournait, dit encore Gautier, il semblait qu'on entrait avec lui dans des mondes inconnus. » Les réserves que des admirateurs moins fanatiques apportaient dans l'appréciation de cette poésie, exaspéraient l'enthousiasme des Gérard de Nerval, des Petrus Borel, des Gautier, des Bouchardy, des Nanteuil, des poètes chevelus et des rapins enivrés. Ils venaient en si grand nombre, en si curieux équipage, et si bruyant, acclamer leur poète que son propriétaire lui avait donné congé et Victor Hugo avait dû quitter la paisible retraite qu'il habitait au fond d'un jardin plein d'arbres, rue Notre-Dame des Champs. Il était venu se loger dans une rue à peine tracée du quartier Marbeuf, la rue Jean-Goujon. Elle se composait alors d'une maison unique, celle de l'auteur d'*Hernani*. Autour s'étendaient les Champs-Élysées, ombreux et déserts.

Ce qui frappait d'abord dans Victor Hugo, — écrit Théophile Gautier, qui fit alors sa connaissance, — c'était le front vraiment monumental, qui couronnait comme un fronton de marbre blanc son visage d'une placidité sérieuse. Il était vraiment d'une beauté et d'une ampleur surhumaines; les plus vastes pensées pouvaient s'y écrire, les couronnes d'or et de laurier s'y poser comme sur un front de dieu ou de César. Le signe de la puissance y était. Des cheveux châtain clair l'encadraient et retombaient un peu longs. Du reste ni barbe, ni moustaches, ni favoris, ni royale, une face soigneusement rasée et d'une pâleur particulière, trouée et illuminée de deux yeux fauves pareils à des prunelles d'aigle, et une bouche à lèvres sinueuses, à coins surbaissés, d'un dessin ferme et volontaire qui en s'entr'ouvrant pour sourire découvrait des dents d'une blancheur étincelante. Pour costume une redingote noire, un pantalon gris, un petit col de chemise rabattu, — la tenue la plus exacte et la plus correcte.

Théophile Gautier ajoute à ce portrait qu'Hugo répandait

autour de lui, dans ce logis où il recevait les bandes échevelées et barbues de ses admirateurs, terreur des bourgeois à menton glabre, une phosphorescence de gloire...

Mais le vrai cénacle des romantiques se tenait à l'Arsenal, chez Nodier, dans le bel hôtel construit par Boffrand au XVIIIe siècle et donné à la Nation par Charles X avec l'admirable bibliothèque qu'il enfermait. Nodier vivait là au milieu des livres, des plus beaux manuscrits du monde, et de ses rêves, non moins éblouissants. Sa charmante fille, la belle Marie, à laquelle Arvers dédia son fameux sonnet et Musset tant de poèmes, y présidait des réunions enjouées et lyriques.

Il existe une gravure de Tony Johannot représentant le salon de Nodier. On y reconnaît Jules Janin, le menton enfoncé dans une ample cravate, avançant coquettement un brodequin découvert sur une chaussette blanche; plus loin se penche la grosse tête de Paul Foucher, auprès de la muse du jour madame de Girardin, et derrière elle se tient, mélancolique dans la foule, son adorateur, Vigny. Mais c'est surtout par les vers de Musset que les réunions de l'Arsenal sont passées à la postérité.

Alors, dans la grande boutique
Romantique,
Chacun avait, maître ou garçon,
Sa chanson!...

Hugo portait déjà dans l'âme
Notre-Dame,
Et commençait à s'occuper
D'y grimper.

De Vigny chantait sur sa lyre,
Ce beau sire,
Qui mourut sans mettre à l'envers
Ses bas verts.

Antony battait avec Dante
Une andante;
Émile ébauchait vite et tôt
Un presto.

Sainte-Beuve faisait dans l'ombre
Douce et sombre,
Pour un œil noir, un blanc bonnet,
Un sonnet.

Et moi, de cet honneur insigne
Trop indigne,
Enfant par hasard adopté,
Et gâté,

Je brochais des ballades, l'une
A la lune,
L'autre à deux yeux noirs et jaloux
Andalous!

« Tout ce monde-là, dit Henri Blaze dans ses *Souvenirs*, écrivait, chantait, philosophait et dissertait à l'aventure, quelques-uns pour la gloire, le plus grand nombre pour le plaisir. » Un extraordinaire Savoyard, travailleur entêté, précédemment chimiste et correcteur d'imprimerie, François Buloz, leur offrit l'hospitalité de la *Revue des Deux-Mondes*, qu'il venait de fonder avec son ami Auffray. Elle avait alors le caractère d'un magazine et portait en sous-titre *Journal des Voyages*. Mais la collaboration d'Hugo, de Vigny, de Musset, de George Sand, de Balzac, d'Alexandre Dumas, de Cousin, de Quinet, d'Augustin Thierry et surtout la volonté intelligente de Buloz lui donnèrent bientôt une tout autre allure.

D'autre part, Emile de Girardin inventait la formule du journal bon marché.

L'œuvre écrite trouvait une diffusion, s'assurait d'une influence qu'elle n'avait pas encore connues...

Les théâtres sont plus nombreux et plus achalandés que jamais.

L'hiver, le Théâtre Italien a l'air d'un congrès. Il n'est pas un spectateur qui ne soit un peu ambassadeur ou homme d'État. Chacun d'eux a été ministre quelque temps et quelque part. La salle est resplendissante d'illustrations et de beautés.

L'Opéra est moins élégant qu'aux beaux jours de la Restauration, quand le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld, directeur général des Beaux-Arts, faisait avec sa grâce habituelle les honneurs de la maison. Les chroniqueurs nous apprennent que le temps est passé où les femmes y venaient richement parées, où les diamants servaient d'auxiliaires aux lustres, où les entractes étaient ce qu'il y avait de plus intéressant dans toute la pièce. « Aujourd'hui, dit l'un d'eux, l'Opéra est l'asile des souvenirs. Là, les hommes qui ont été

beaux passent leurs soirées à lorgner les femmes qui ont été belles. L'aspect de cette salle un peu grave n'est pas cependant sans charme et sans dignité. C'est la grandeur de Rome, d'Athènes, de Palmyre, de Balbec, c'est la majesté du passé. »

L'Opéra a deux publics, le public flottant, au parterre et à l'orchestre, dont les spectateurs se renouvellent chaque jour, et le public permanent, c'est-à-dire la presque totalité des loges louées à l'année, dont les spectateurs ne varient jamais. Ce public-là se montre difficile sur le choix des plaisirs que lui offrent la musique, la danse et les décors. Il siffle *les Mohicans* et il soutient *les Huguenots*. Il applaudit Duprez avec transport et la Taglioni avec fureur.

La Comédie-Française est depuis *Hernani* un champ de bataille. Classiques et romantiques s'y affrontent. Deux armées y échangent, comme les héros d'Homère, des invectives et des défis. « Le parterre devant lequel déclamait Chatterton était plein de pâles adolescents aux longs cheveux, croyant fermement qu'il n'y avait d'autre occupation acceptable sur ce globe que de faire des vers ou de la peinture, — de l'art, comme on disait, — et regardant les bourgeois avec un mépris dont rien ne peut donner une idée. »

Les bourgeois, c'était à peu près tout le monde : le roi citoyen, les banquiers, les agents de change, les notaires, les négociants, qui occupaient les fauteuils ou les loges, d'où ils applaudissaient la *Lucrèce* de Ponsard.

Mademoiselle Mars, toujours jeune, toujours élégante, la taille gracieuse, les gestes nobles, la voix fraîche, continue à enchanter ce public grave et posé. Mais, le 12 juin 1838, dans le rôle de Camille d'*Horace* débute Rachel. La salle ne contenait guère en cette saison que quelques abonnés, quelques amis du théâtre. Le succès de la jeune actrice fut éclatant. A la fin des imprécations elle fut couverte d'applaudissements tels qu'on put croire à la présence de deux mille spectateurs. « Sa diction à la fois naturelle et grandiose, dit son maître Samson, étonna et charma ces connaisseurs. » Mais le succès ne dépassa point le petit cercle des habitués de la Comédie. A la rentrée deux feuilletons de Jules Janin dans le *Journal des Débats* annoncèrent au public un miracle, « la plus étonnante petite fille que la génération présente

eût vu monter sur le théâtre. » En ce temps un article de journal pouvait lancer un artiste. Dès ce moment, selon le mot de Vedel, « le nom de Rachel fut une lettre de change de 6000 francs tirée sur le public ». Chaque fois que Rachel était affichée, on se battait aux portes de la Comédie, qu'il fallait défendre par un service d'ordre. Le Roi, qui n'était pas venu au théâtre depuis trois ans, parut dans sa loge un soir où l'on jouait *Cinna*, avec la Reine, le roi et la reine des Belges, madame Adélaïde, la princesse Clémentine, le duc de Nemours et les jeunes princes. Rachel devint l'idole de Paris. Elle ressuscitait la tragédie, par la sincérité, par la justesse des mouvements, par la sobriété des gestes et de l'action.

Cependant, les petites maîtresses du grand monde préfèrent à ces graves représentations le style du Palais-Royal. C'est là que chaque soir elles courent avec empressement, c'est là qu'elles minaudent un flacon de sels anglais à la main, coiffées d'un fond de bonnet orné d'une rose sans feuille et sans tige, plaquée de chaque côté de la tête et figurant deux oreilles. Au Palais-Royal, les acteurs sont excellents et les pièces fort amusantes.

Aux Variétés, on trouve une réunion de femmes vraiment jolies, aux manières distinguées, à la taille svelte et gracieuse. Sous de charmantes capotes de crêpe blanc, sous de légers chapeaux de paille, se cachent les regards les plus doux, les traits les plus fins. Ce sont de ravissantes beautés de Keepsake, des physionomies de roman, des chevelures ossianiques, des pâleurs byroniennes, « un mélange délicieux de fragilité et de fraîcheur, de mélancolie et de jeunesse, à troubler la plus robuste raison ». Mais ne demandez pas leur nom. On ne les connaît pas toujours. Elles les choisissent elles-mêmes et en changent souvent! La plus connue d'entre elles s'appelle Marguerite Gautier, la dame aux Camélias!

La Porte Saint-Martin, dirigée par Crosnier, a abandonné le mélodrame et Frédérick Lemaitre à l'Ambigu. Elle fait concurrence à la Comédie-Française. Madame Dorval est la rivale de mademoiselle Mars. Alexandre Dumas a retiré son drame d'*Antony* aux Comédiens Français pour le donner à la Porte Saint-Martin. La première, le 3 mai 1891, fut une nouvelle bataille d'*Hernani*.

C'était, ce soir-là, sur le boulevard, dit Gautier, une agitation, un tumulte, une effervescence dont on se ferait difficilement aujourd'hui une idée. Il y avait là des mines étranges et farouches, des moustaches en croc, des royales pointues, des cheveux mérovingiens ou taillés en brosse, des pourpoints extravagants, des habits à revers de velours rejetés sur les épaules, comme on en voit encore dans les lithographies de Devéria, des chapeaux de toutes les formes, excepté bien entendu de forme usuelle. Les femmes un peu effarées descendaient de voiture, parées à la mode du temps avec leurs coiffures à la girafe, leur haut peigne d'écaille, leurs manches à gigot et leurs jupes courtes laissant voir les souliers à cothurne. Parfois la foule s'ouvrait et donnait passage à quelque jeune maître déjà célèbre, poète, romancier ou peintre, vers qui les mains amies se tendaient.

« Ce que fut la soirée, aucune exagération ne saurait en donner une idée. La salle était en délire. On applaudissait en sanglotant, on pleurait, on criait. La passion brûlante de la pièce avait incendié tous les cœurs. Les jeunes femmes adoraient Antony. Les jeunes gens se seraient brûlé la cervelle pour Adèle. L'amour romantique se trouvait admirablement figuré par ce groupe auquel madame Dorval et Bocage donnaient une intensité de vie extraordinaire. »

Alexandre Dumas avait revêtu un splendide habit vert. Il fut déchiré sur son dos par des admirateurs trop ardents qui voulaient garder un souvenir, une relique de lui...

Trois mois après *Antony*, le 11 août 1831, madame Dorval, créait sur la même scène *Marion de Lorme*; et Victor Hugo, ravi de ses interprètes, écrit que la troupe de la Porte Saint-Martin est décidément une des meilleures, une des plus intelligentes, une des plus lettrées de Paris.

La censure du roi Charles X n'avait pas autorisé la représentation de *Marion de Lorme*. Le public, sous la monarchie de Juillet, accueille avec enthousiasme cette réhabilitation de la courtisane! Alexandre Dumas, dans *Antony*, revendiquait les droits du cœur féminin. Le public bourgeois s'attendrit avec une touchante conviction sur la femme que la morale du monde rive au malheur d'un foyer sans amour. Hugo, avec *Marion de Lorme* et *le Roi s'amuse*, va plus loin. Il assure à

« l'ange déchu » la sympathie des spectateurs. La créature avilie resplendit de la plus pure beauté. C'est une date dans l'histoire des mœurs. Le gueux généreux, Robert Macaire, incarné par Frederick Lemaître, avec toute sa rhétorique de haine, de revendication, d'exaltation du misérable aux dépens de l'honnête homme, devient le héros du jour!

Curieuse époque, où le drame passionnel trouve une audience si favorable auprès d'une société pacifique, de mœurs si patriarcales, où le régicide et l'émeute s'imbriquent en quelque sorte dans la vie la plus régulière, dans le tran-tran d'une existence consacrée au travail. Cette rue de Paris que nous avons essayé de montrer si plaisante par un beau jour de printemps, combien de fois en dix-huit ans a-t-elle été ensanglantée par les émeutes, par les attentats dirigés contre Louis-Philippe?

Un gouvernement ne naît pas impunément de la sédition. La monarchie de Juillet, disait Vigny, ne s'appuyait ni sur l'appel au peuple, ni sur le droit de la légitimité. « Elle restait en l'air, sans assises profondes dans la nation, à la merci d'un coup de force. » Ce coup de force, les mécontents le tentèrent vingt fois. Lors des funérailles du général Lamarck, au cloître Saint-Merry, 800 victimes, morts ou blessés, restèrent sur le pavé. Le 19 novembre 1832, un inconnu tire sur le Roi qui traversait à cheval le pont Royal. En 1834, révolte à Lyon; à Paris, l'affaire de la rue Transnonain. L'année suivante, la machine infernale de Fieschi étend, pêle-mêle, sur le boulevard du Temple, à côté du maréchal Mortier et d'autres officiers, des gardes nationaux, un vieillard de soixante-dix ans et une jeune fille de quatorze. Le 25 juin 1836, Alibaud tire à bout portant sur le Roi et le manque. L'agitation parlementaire accompagne le désordre dans la rue. Les victoires algériennes ne suffisent pas à assurer le prestige de la monarchie. Le duc d'Aumale en rentrant à Paris manque de tomber sous la balle du communiste Quénisset. Le 16 avril 1846, le Roi, au retour d'une promenade dans la forêt de Fontainebleau, échappe au coup de fusil de Lecomte. Le 29 juillet suivant, jour anniversaire de la Révolution, le Roi salue la foule du balcon des Tuileries, deux coups de pistolet partent dans sa direction. « Il n'y a que contre moi que la chasse est toujours ouverte », dit Louis-Philippe.

On rapporte qu'un seul sujet faisait perdre au Roi sa sereine philosophie : l'accusation d'usurpation. Sainte-Aulaire, l'ambassadeur, raconte qu'il était au château d'Eu en 1842. Il causait avec le Roi et la Reine dans un salon voisin de la galerie des Guise, où se tenaient les officiers de service, toutes portes ouvertes. Tout à coup le Roi se lève et, haussant le ton, dit à la Reine qui travaillait à l'extrémité de la pièce : « Il y a des gens qui croient que je suis un usurpateur, vous savez bien, vous, que je ne suis pas un usurpateur! »

La Reine, les yeux pleins de larmes, passe alors silencieusement derrière le Roi et va fermer la porte sur la galerie. Le silence de la Reine, cette émotion, cette précaution si simple excitent la colère du Roi. Lui, toujours si tendre et respectueux pour sa femme, rouvre avec effort les deux battants de la porte et crie à pleine poitrine : « Et pourquoi ne voulez-vous pas que je dise devant X... que je ne suis pas un usurpateur? Je veux le dire, moi, et que tout le monde l'entende. Non je ne suis pas un usurpateur. » La Reine, dit Sainte-Aulaire, éclata en sanglots...

Voilà pourtant ce qui ronge, en même temps que le cœur de cette Reine sensible, cette monarchie éphémère! N'ayant pour lui ni droit divin, ni droit historique, le jour où il cessa d'avoir l'assentiment populaire, Louis-Philippe tomba!

La Révolution de 1848 est-elle autre chose que la suite retardée des Trois Glorieuses? La société qui est sortie de cette folle insurrection est minée par deux passions mauvaises qui la divisent contre elle-même et consomment intérieurement sa ruine : la première est ce besoin d'égalité, qui, selon un observateur avisé, « divise tous les orgueils et dont la susceptibilité ridicule dégénère peu à peu en manie ». La seconde est l'envie, associée étroitement au besoin de luxe qui commence à bouleverser toutes les classes.

Émile de Girardin sera un des bénéficiaires du nouveau régime et cependant sa femme écrit à la veille des journées de février :

Nos républicains composent leurs plans de république, suppriment la royauté, anéantissent les familles et abolissent la propriété, devant une élégante table à pieds de biche couverte de porcelaines de Saxe, et de magots de la Chine. On les calomnie quand on les accuse de

vouloir détruire! Votre magnifique hôtel, monsieur le Duc, ils ne veulent point le brûler, ils veulent seulement l'habiter. Votre excellent cuisinier, monsieur l'Ambassadeur, ils ne veulent pas en faire un homme libre, ils veulent seulement vous le prendre et goûter aussi de ses plats. Vos terres si bien cultivées, monsieur le Marquis, ils veulent qu'on les divise, mais c'est sans intentions mauvaises, c'est pour avoir ce qui leur manque...

Voilà les hommes qui armèrent le peuple en février 1848 et le lancèrent à l'assaut des Tuileries. La Révolution fut une surprise pour tous les dirigeants. Sur la table du Conseil des ministres, M. de Salvandy écrivait, le 22 février, à madame de Boigne :

Je voulais aller vous rassurer moi-même, Madame, il est déjà tard et je suis encore retenu au Conseil. Soyez tranquille, tout est prévu, tout est prévenu, il n'y a pas l'ombre de souci à prendre...

Le Roi, en recevant Horace Vernet le lendemain matin, alors que le flot de la populace se portait déjà vers les Champs-Élysées, lui disait : « Soyez donc tranquille, mon cher Horace, c'est un feu de paille, il s'éteindra de lui-même, en n'y apportant pas d'obstacles. Il ne sera pas même nécessaire, j'espère, de souffler dessus ». Le soir même, cette confiance était dissipée. Le lendemain, les Tuileries étaient envahies, pillées, le Roi avait abdiqué, madame la duchesse d'Orléans était expulsée de la Chambre des députés.

Madame de Boigne, attirée à sa fenêtre par un affreux vacarme, voit passer « une foule de bandits atroces, de mégères échevelées, et moitié nues, échappées de Saint-Lazare, et escortant, avec des vociférations infâmes, une troupe de cavaliers sans armes, la plupart tête nue, tandis que des gamins déguenillés portent leurs carabines et leurs coiffures ». Cela s'appelait alors pactiser avec le peuple. « C'est, dit-elle, un des plus hideux spectacles auxquels des gens paisibles peuvent être condamnés à assister... »

Renan, à l'autre pôle de la société, écrit : « Nous entrions pour la plupart dans la vie publique, quand survint le néfaste incident du 24 février. Avec un instinct parfaitement juste, nous sentîmes que ce qui se passa ce jour-là était un grand malheur ». L'écrivain raconte que, dans les années qui suivirent, il faisait avec M. Cousin de longues promenades dans les rues

du vieux Paris, et que souvent ce profond connaisseur de toutes les gloires françaises interrompait les renseignements qu'il lui donnait sur l'histoire de chaque maison et de ses propriétaires, depuis le XVIIe siècle, pour lui dire : « Mon ami, on ne comprend pas encore quel crime a été la Révolution de février... »

Ceux-là même qui ne partagent aucune des idées de Renan ou de Cousin sur la monarchie orléaniste conviennent actuellement que, malgré ses erreurs, elle reste séduisante par l'effort de conciliation qu'elle représente. Ces années de notre histoire méritent d'être appelées « le bon vieux temps ». Le ton délicat mêlé de finesse et de bonhomie, qui en est la marque, répand aujourd'hui un délicieux parfum de vétusté.

LUCIEN CORPECHOT

LE CHATEAU DE LA FOLIE

I

M. de Querval était venu, branlant la tête, entre ses deux filles, se promener sur les bords de la Profonde. Une colline l'y avait séduit. Il alla trouver un architecte inconnu et lui demanda d'y élever un palais où il passerait la fin de ses jours. Il disposait d'une somme gentille. L'architecte fit un plan et un devis, auxquels M. de Querval parut s'intéresser médiocrement. Quand son homme d'affaires opérait une soustraction ou exécutait quelque dessin, M. de Querval glissait sur les chiffres et, distrait, paraissait lire entre les lignes. Il n'avait jamais contredit personne. Il loua l'architecte en sa présence de tout ce qu'il n'avait pas compris et, pour lui témoigner qu'il avait pleine confiance en lui, promit qu'il ne reviendrait qu'un an plus tard prendre possession de la maison achevée. M. de Querval habitait une ville du Nord. Il lui aurait fallu, pour surveiller les travaux, entreprendre un voyage surérogatoire qui l'eût fatigué, et consentir une dépense de déplacement minime, mais « inutile », qui se serait ajoutée à ses frais énormes, « nécessaires », d'installation. Il n'avait pas voulu seulement prendre la liberté d'acheter le terrain lui-même. L'architecte se chargerait de tout. L'essentiel pour M. de Querval était qu'il n'eût pas de surprise, quand on lui livrerait sa dernière demeure, qu'il n'eût pas à verser un sou de plus que les cent cinquante mille francs promis, dont cent mille d'arrhes. Peu lui importait que l'architecte lui bâtit

une maison qui n'en valût pas vingt-cinq mille. M. de Querval avait voulu dépenser cent cinquante mille francs pour une maison; quelle qu'elle fût, il s'en contenterait. Quand M. de Querval avait attribué une certaine somme à une acquisition, il considérait cette somme comme aliénée; elle ne lui appartenait plus et il ne songeait désormais qu'à faire des économies sur tout le reste pour combler cet abîme. M. de Querval n'avait jamais trompé son prochain; il était si bon qu'il eût plaint l'architecte plutôt, si celui-ci eût eu le cœur de le voler. Un second point était d'importance : que sa maison fût habitable un an plus tard, le 1er juillet exactement, date à laquelle il serait mis à la retraite par le gouvernement de la République. En fonctionnaire habitué à faire attendre tout le monde, il estimait plus que tout au monde qu'on ne le fît pas attendre.

II

Le 1er juillet 188., on vit arriver, par le train de Paris, M. de Querval, ses deux filles, sa femme, deux lévriers, trois chats et un perroquet. Ils prirent tous l'omnibus municipal. M. de Querval dut monter sur le siège pour permettre aux dames et aux bêtes d'occuper l'intérieur de la machine. Le cocher demanda où il devait conduire M. de Querval : « Assez loin, dit celui-ci, route de La Courtine, au pied d'une colline où l'on vient de construire une maison neuve. — Au château de la Folie, précisa l'homme. — Ce doit être cela, convint M. de Querval. Cette maison est à moi, mais je suis sans doute seul à ne pas savoir encore comme on la nomme. Il est vrai que vous me l'apprenez. Pourquoi de la Folie? — Ah! Monsieur, il faut être fou pour aller habiter si loin de tout, une pareille hauteur. L'été, le samedi, madame de Querval arrosera la route de ses sueurs pour revenir du marché avec ses bonnes, et de la messe avec ses filles le lendemain. Quant à l'hiver, il sera inutile de chercher à descendre de ce pic. »

Bientôt M. de Querval arrivait au pied de la colline. Il cherchait du regard la maison. Il ne la voyait pas. Cependant une maison bâtie au sommet d'une aiguille de pierre, ça se voit. Il apercevait bien des toits de hangar et deux volets rouges fermés, ce devait être le chenil ou le poulailler. Les

volets s'ouvrirent. « Où est la maison ? hasarda timidement M. de Querval. — Mais vous la voyez, monsieur, dit l'homme. — C'est cela « mon » château, « votre » château de la Folie? — Mais oui, monsieur, c'est bien habitable. Toute la ville est venue en procession le visiter pour rire. » A la fin, M. de Querval était vexé : « Était-ce là ce château qu'il avait rêvé si élégant et si sobre avec ses tourelles, un mirador, huit volets bien verts et non pas rouges, sa galerie de bois découpé et les colonnes romanes de la terrasse? » L'architecte en veston blanc attendait son châtelain. Mesdames de Querval descendirent sans regarder seulement où elles arrivaient, tout occupées qu'elles étaient, qui des chiens, celle-là des chats, la troisième du perroquet. Elles entrèrent dans la maison, qui eût pu être n'importe laquelle autre sans les étonner, et commencèrent à délivrer leurs bêtes impatientes, avant de se mettre en quête des libations qu'elles leur offriraient : « Y a-t-il seulement une niche prévue pour Elégante et Dandy? demanda madame de Querval, encadrée de ses deux bêtes. — Oui, madame. — C'est parfait. » M. de Querval ne pouvait revenir de son ébahissement. Ses deux bras tombés le long des hanches, il comparait à la réalité son rêve. Il désirait mourir. De songer à son décès quand il venait de faire une sottise avait toujours été pour lui une grande consolation. L'architecte essayait de lui expliquer que l'apport des matériaux sur ce rocher avait coûté plus cher que les matériaux eux-mêmes, et que la main-d'œuvre employée ensuite à la construction du bâtiment. Quant aux volets, par une malchance peu ordinaire, le 30 juin, dernier délai, avait-on voulu les peindre, il ne restait pas une goutte de peinture verte à Chaminadour; on avait dû tâter du rouge.

M. de Querval se résignait à être heureux sur cette colline, dans cette bicoque, derrière ses volets rouges. Au fond qu'avait-il surtout aimé? l'emplacement, le lieu, d'être loin des autres, la hauteur, l'air, le soleil, le silence, « la Folie ». Ne l'avait-il pas atteinte? N'avait-il pas tout cela? Peu importaient la forme du toit, la couleur du porche et des persiennes, le mirador, qui n'étaient que des accessoires, « de la garniture », comme le disait de ses dix doigts le blessé qui les avait perdus tous les dix.

III

M. de Querval, toujours en bleu, portait sur deux épaules rondes et étroites, telle une colonne brisée, une énorme tête de faune en retraite, rouge, parsemée de poils gris, branlante, comme détachée de tout. Ses yeux proéminents se regardaient l'un l'autre dans les coins d'or de son binocle, tandis que ses bras courts à désespérer les singes avaient une tendance naturelle à rapprocher deux petites mains postiches, toutes petites, potelées et blanches, précieuses à la manière de deux fétiches d'ivoire liés par un collier sur sa poitrine. Elles étaient immobiles habituellement comme tout l'homme; cependant, dès que M. de Querval commençait à parler, ses deux mains, comme deux mains de muet, se mettaient à dessiner dans l'espace d'une auréole assez restreinte autour de sa face des figures géométriques que mesdames de Querval, assises toutes les trois sur le même canapé, le perroquet, les deux chiens et les trois chats considéraient, comme ils eussent fait des signes suprêmes de la Kabale.

IV

Dès qu'elles furent installées à Chaminadour, mesdemoiselles de Querval s'enquirent d'une Congrégation d'Enfants de Marie. Tout le temps que leur père avait été proviseur au lycée d'Amiens, en effet, elles n'avaient pas eu le droit de prendre part à l'activité de leur paroisse. Leur père leur disait toujours : « Attendez ma retraite et vous ferez tout ce que vous voudrez. Moi aussi. » Germaine qui était bègue chantait bien; Ludovica avait appris le piano sous la direction de sa mère, qui était la fille du professeur Pingre, du Conservatoire de Toulouse, et l'harmonium sous la direction de M. de Querval, son père, qui avait fait un noviciat chez les Trappistes de Sept-Fons à vingt ans. Elles étaient toujours vêtues de léger, de simple et de clair, un peu aériennes, autour de la masse granitique de leur père. Madame de Querval était aussi mince et aussi légère que ses filles, mais ses dentelles étaient noires et son étoffe de taffetas un peu cassant. Elles semblaient avoir délégué toutes les trois leur animalité aux bêtes qu'elles

entretenaient à côté d'elles et ne se souvenir que de leur âme. Madame de Querval brodait, faisait de la musique, lisait, priait dans le salon où elle se tenait devant M. de Querval. Sa vie était réglée, sans avoir besoin de règle. Le cadre de la pièce, le buisson du jardin et la ligne droite de la route, jusqu'à une certaine cabane de cantonnier d'une part et de l'autre jusqu'à l'église, l'enfermaient toute.

V

Madame de Querval ne présentait qu'un inconvénient, qui était une passion, et la seule cause de l'inquiétude éternelle de M. de Querval : madame de Querval adorait son frère, Justinien Pingre, auteur parfaitement inconnu d'une mauvaise épopée lamartinienne. Cette épopée l'avait transportée toute jeune au neuvième ciel où elle était demeurée. Quoi qu'eussent pu faire, depuis, M. de Querval pour la ramener sur la terre, et pour la détacher de lui le poète lui-même, elle restait nimbée de son universelle illusion. Justinien, qui n'écrivait plus, venait à des époques fixes troubler l'auguste famille, avant de s'éloigner sans laisser d'adresse. Alors, c'était pour lui, absent toujours présent, que madame de Querval priait sans doute avec tant de ferveur, quand elle priait avec le plus de ferveur le soir devant M. de Querval. Celui-ci ne parlait jamais de Justinien Pingre : c'était la seule cruauté qu'on lui connût et, s'il était venu se cacher si loin derrière le Massif Central et, sur une montagne si ardue, n'était-ce pas un peu, surtout, dans l'espoir secret de dépister un beau-frère? Il respirait sur son rocher, se croyant bien cette fois délivré à tout jamais du parasite qui lui avait fait tant d'emprunts, de honte, de vilenies, de soucis, et qui éternellement le privait d'une si large part et la plus ardente du cœur de sa femme. Au fond de tous les reproches que M. de Querval adressait à Pingre se dissimulait une pointe venimeuse insoupçonnée de jalousie. Mesdemoiselles de Querval même n'avaient-elles pas hérité « contre leur père » pour leur oncle de l'amour de leur mère?

VI

La Confrérie des Enfants de Marie se composait de douze filles de service, de trois institutrices libres, de vingt héritières d'épiciers, boulangers ou charcutiers. Les plus distinguées d'entre elles étaient les cinq sœurs Bertrand, dont deux étaient modistes, deux autres couturières; l'aînée prévenait pour les enterrements. Sans doute répugnait-il à mesdemoiselles de Querval d'avoir à fréquenter de si « petites mains ». Une religieuse du Couvent de la Croix dirigeait la Confrérie que présidait une vieille demoiselle, leur doyenne, d'une surprenante intelligence, par aventure marchande de rubans, de rouennerie et d'articles de toilette, très forte, le nez fort, goguenarde, pétrie de bon sens pour tout ce qui regardait les autres avec un grain d'aliénation mentale pour tout ce qui touchait à elle-même, Maria Fleury.

Sœur Saint-Alphonse, la directrice, quand elle apprit que mesdemoiselles de Querval ne dédaigneraient pas d'entrer dans la congrégation des Enfants de Marie, fut étonnée que les filles d'un ex-proviseur du lycée d'Amiens voulussent faire cet honneur à la Vierge; elle eût bien congédié, devant ce triomphe, les filles de service, si leur présence avouée avait dû pousser mesdemoiselles de Querval à se rétracter; elle se contenta de les faire appeler toutes les douze après le salut, pour leur recommander de ne pas être familières avec les deux nouvelles adhérentes, de ne pas s'autoriser surtout de ce qu'elles les rencontreraient à la congrégation pour paraître les reconnaître et les saluer dans la rue, et de ne pas leur tendre la main aux réunions des premiers dimanches du mois. Mademoiselle Maria Fleury se rendit d'autre part chez mesdemoiselles de Saint-Esquèche, pour — au son prestigieux du nom de Querval — les décider à prendre, malgré toutes les promiscuités jadis invoquées, le harnais de la Vierge Marie.

VII

Le rire tonitruant de mademoiselle Maria décontenançait bien parfois mesdemoiselles de Querval, quand elles venaient la voir comme leur présidente dans son magasin de rouennerie

obscur qui se trouvait en contre-bas et où il fallait descendre par un petit escalier de six marches. Elles s'y trouvaient dans le rayonnement d'une lampe qui brûlait près d'une Madone entre madame et mademoiselle Geroigne, la sœur et la nièce de mademoiselle Maria et en présence de madame Fleury, la grand'mère. Assise au fond d'un grand fauteuil de paille, unique au monde par ses dimensions et sa forme qui le faisaient tenir à la fois d'une niche et d'un lit, la vieille femme redevenue toute petite et en enfance bavait et pleurait continuellement d'un seul œil que madame Geroigne, accroupie à cet effet sur un escabeau, essuyait d'heure en heure, en même temps que la bouche, avec un petit mouchoir de toile écrue. Sur le bois du dossier la tête apparaissait plus émouvante à cause du poil fol étranger qui avait envahi tout le visage après l'abandon de l'esprit. Mesdemoiselles de Querval apprirent plus tard que madame Fleury avait été la plus active et la plus perspicace peut-être des femmes de sa génération, qu'elle avait gouverné tout un département à elle seule par l'intermédiaire de son frère puîné, assez nul, devenu conseiller d'Empire et mort préfet. Cependant l'éloquence de ses lèvres et le feu de ses yeux s'étaient changés en des sources d'humeurs dont madame Geroigne avec patience tarissait le cours. Aussi bien, mademoiselle Maria Fleury aurait-elle pu prétendre à régenter mieux qu'une congrégation de simples. On n'exerce pas toujours le métier dont on est digne. Mesdemoiselles de Querval ne s'étaient jamais repenties d'avoir toujours pris en ce monde tout le monde au sérieux. Le dessein de mademoiselle Maria fut de rapprocher étroitement mesdemoiselles de Querval et mesdemoiselles de Saint-Esquèche. Elle leur fit comprendre à part quels étaient leur rôle à elles sept et « leur différence » dans la société, qu'elles n'avaient pas à se commettre avec les clans, l'un archifermé, celui des servantes, l'autre à peine ouvert, celui des « filles » des marchands, que leur seule présence dans la congrégation était un apostolat, puisqu'elles témoignaient par là en acte et en vérité que « les demoiselles » des fonctionnaires, des rentiers ou des officiers pouvaient n'être pas déplacées sous la bannière de la Mère de Dieu, si elles savaient y tenir la première place, comme il convenait.

VIII

Mesdemoiselles de Saint-Esquèche, cinq sœurs, habitaient sur une route basse au pied d'un mamelon pelé. Les idées anarchistes de leur unique frère cadet, si elles déteignaient un peu sur elles, ne les empêchaient pas de garder une tenue et une piété exemplaires. On peut avoir les idées les plus fausses du monde et rester le plus plat des honnêtes gens. Ce ne sont pas davantage les idées les plus droites qui empêchent personne de se corrompre. Il arrive aussi bien que les contradictions les plus terribles s'élèvent entre nos idées sans que nous cessions d'en conduire parallèlement les deux séries comme deux troupeaux de bêtes qui ne se mêlent pas. Il s'agit seulement de disposer d'un génie un peu subtil ou d'un certain goût pour la sophistique, de ne pas le céder en intuition sur tout ce qui touche les convenances à Gorgias qui était la mesure de toutes choses, ce que les femmes s'entendent mieux que « l'homme » à être parfaitement, qui savent si bien entretenir le départ, distinguer entre l'ordre de leur esprit et celui de leur cœur.

Les eaux qui roulaient si joliment dans la vallée au pied de la maison de mesdemoiselles de Saint-Esquèche étaient fétides. Tout le monde mourait sur leur vieille route au pied du mamelon pelé. Elles seules étaient d'une fraîcheur déconcertante. D'une assez sobre élégance, elles vivaient chichement. Leur distinction était innée, profonde, indépendante de leur robe. Ce qui charmait en dehors d'elles-mêmes, c'était encore la variété de leurs silhouettes. Deux seulement se ressemblaient, grandes, fortes et blondes, Ilda et Bénigne, les cheveux flous, tel un feuillage pleureur de bouleaux d'argent bien plantés. Anne, plus âgée qu'elles, petite, brune, ses bandeaux tirés loin des tempes éclairées comme deux roses auprès des plus grands yeux du monde, évoquait un étrange espalier noir, à la tige ascétique, presque desséchée, qui eût réservé toute sa sève pour l'éclat de cette fleur qu'est le visage. La plus jeune avait encore l'insignifiance de la jeunesse; elle paraissait sotte, parce qu'elle n'avait pas souffert.

IX

L'aînée des Saint-Esquèche avait trouvé mari dans la personne de M. Bourguet, professeur au collège, éminent mathématicien qu'on venait consulter de loin au bord de la Profonde, rivière qu'il affectionnait, pour assez éloignée qu'elle se tenait des hommes et de sa propre maison attenant à celle de ses belles-sœurs. Petit, trapu, les jambes encore plus courtes que lui-même, toujours coiffé du même chapeau noir de carnaval aux bords plutôt arrondis en ombelle démesurée que déployés en ailes, sa pèlerine à capuchon de laine traînant depuis un lustre, usée à franges, dans l'herbe ou sur le sable, autour de lui, M. Bourguet promenait à travers le monde, par tous les temps, telle une arabesque sur le ciel, une dignité bonasse imperturbable qu'il reprochait parfois à ses élèves de dix ans de ne pas savoir avoir. Parfois, malgré son geste de ramener toujours les pans de son manteau sur sa poitrine, les poches de son veston apparaissaient, démesurées, défoncées par les engins de sa perpétuelle pêche. Alors il entrait dans la confusion, dès qu'il s'en apercevait, fût-ce devant le plus petit garçon qu'on pût rencontrer, et bien qu'il eût dit un jour à qui ne pouvait pas le comprendre qu'il devait à la pêche l'innocence de sa vie. D'aucuns, qui l'approchèrent, prétendent qu'il était coquet extrêmement à sa manière et maniéré. Sans doute sa coquetterie s'était-elle tout entière par raffinement ramassée dans la couleur de ses yeux du bleu le plus rare, dans la délicatesse de sa voix qu'on eût prise, sans le voir, pour celle d'une petite fille de dix ans, et dans son âme. La façon que cet homme si habile, si savant, avait de vous regarder et de regarder le monde autour de lui, vous édifiait, telle une méditation à l'usage des autres, une sainteté en dehors de vous dont vous profitiez. De savoir qu'un être pareil était possible, qu'il était, qu'on pouvait toujours le voir, faisait du bien, à cause de la distraction et de l'exemple qu'il donnait. On savait qu'aux trônes de style qu'on lui avait offert il avait préféré son rocher près de la Profonde.

Madame Bourguet, Blanche de Saint-Esquèche, était beaucoup plus grande que son mari et la plus puissante des femmes de Chaminadour. Si elle n'eût été la fille d'un officier supérieur

et l'épouse d'un savant, ses parents sans doute l'eussent exhibée dans une baraque de foire, comme un phénomène. Les enfants mal élevés de la ville savaient bien qu'elle aurait dû figurer parmi les amusements de leurs jours de fête entre deux marchandes de confetti, puisqu'ils faisaient la haie sur son passage pour surprendre ses « pieds d'éléphant » quand ils dépassaient par hasard le bord de sa robe d'étamine à fleurs violettes. Elle avait mis cependant tant de patience à peindre la bonté sur son visage et tant de douceur dans l'inclinaison de sa tête à l'église, où elle l'exposait de longues heures, qu'il se mêlait toujours un certain respect dans la curiosité des élèves du catéchisme, qui ne se moquaient pas d'elle s'ils étaient étonnés de la voir si grosse devant Dieu et toujours contents de la revoir.

Jamais il n'y avait eu un mot de désaccord entre madame et monsieur Bourguet. Le sublime et le grotesque leur avaient été mesurés, pour qu'ils s'entendissent merveilleusement et recréassent une sorte de pureté originelle sur la terre au pied de l'ormeau de leur jardin, à l'ombre duquel ils s'asseyaient les soirs d'été comme dans l'Éden.

X

Mesdemoiselles de Querval furent heureuses de rencontrer mesdemoiselles de Saint-Esquèche à la confrérie. Bientôt, à l'instigation de mademoiselle Maria Fleury, elles se fréquentèrent. Madame de Querval vint faire visite à madame de Saint-Esquèche. Douairière au noble maintien, la mère de madame Bourguet attachait la même importance à l'arrangement des dentelles de son bonnet qu'à la belle ordonnance autour d'elle de sa pépinière de filles qui n'était qu'une parure de plus un peu plus lointaine. Un peu plus voltairienne que dévote, elle avait quand même assez de dévotion et assez de frivolité pour créer un milieu de sympathie entre le mysticisme de ses filles et les idées avancées de son fils. Elle les dominait tous par son ironie qui n'attachait pas beaucoup plus d'importance à leurs idées d'aujourd'hui qu'à leurs jeux d'hier ou à ses propres manies éternellement élégantes de vieille femme. Elle souriait toujours au milieu d'eux avec un pli de tristesse,

qu'une guerre déjà ancienne avait creusé au coin de sa bouche toujours un peu béante de veuve cardiaque.

Madame de Querval se trouva tout de suite à l'aise avec la distinction de madame de Saint-Esquèche. Elle fut heureuse surtout de rencontrer auprès d'elle monsieur et madame Bourguet qui lui rappelaient — tout le pittoresque de leurs silhouettes en plus — le monde universitaire d'Amiens qu'elle venait de quitter. Pourquoi devant M. Bourguet pensa-t-elle tout de suite aussi à son frère Justinien? Ils étaient sans doute faits du même bois, bien que des dimensions les plus différentes.

XI

Le matin même, madame de Querval avait reçu une lettre de Paris. M. de Querval était aux cent coups. Justinien Pingre encore une fois se trouvait sur le pavé de la capitale sans ressources. Quelle angoisse pour le cœur de sœur de madame de Querval! Justinien lui écrivait : *Je sais bien que je ne vous causerai que de l'ennui encore, mais tout le temps que je lasserai la patience du Principal de Chaminadour, je ne tomberai pas d'inanition et peut-être vous serai-je pris par une mort plus heureuse avant la fin de sa patience*? On ne résiste pas à une pareille façon d'être détestable. La visite de madame de Querval à madame Saint-Esquèche avait été intéressée. La rencontre de M. Bourguet fut providentielle : « Monsieur Bourguet ne pourrait-il pas présenter monsieur de Querval au principal du collège de Chaminadour? Peut-être serait-il utile au principal de Chaminadour d'être en relation avec l'ex-proviseur du lycée d'Amiens? »

M. de Querval qui ne se souciait plus que de ne plus faire la connaissance d'âme qui vive, fut bien étonné trois jours plus tard de voir entrer sous son hangar, où il cassait du bois, un grand monsieur pâle en jaquette et à bouc blanc jauni, suivi d'une « arabesque » noire à grande ombelle sur manteau ballant : « Monsieur le Principal de Chaminadour », dit l'arabesque énorme avec une voix de petite fille. Et de poursuivre : « Je suis monsieur Bourguet, beau-frère de mesdemoiselles de Saint-Esquèche, les amies de mesdemoiselles

de Querval ». M. de Querval, embarrassé, laissa tomber ses mains qu'il dut ramasser presque aussitôt le long de son corps, pour les tendre, bien malgré lui, au-devant de lui, à n'importe quel importun : « Justinien Pingre en voulait encore une fois à sa paix. Mais quel était ce complot? » Installé un peu plus tard dans le salon en face de madame de Querval qui parlait avec une grâce et une volubilité qu'il ne lui avait jamais vues, M. de Querval ne dit pas une parole, tenant seulement de toutes ses forces plus près de son cœur que d'habitude ses petites mains blanches, comme deux amulettes d'ivoire minuscules destinées à le préserver de quelque malheur certain et imminent.

XII

Le Principal, qui ne pouvait pas trouver de répétiteur pour son « trou » de Chaminadour et qui se souvint par hasard d'avoir lu dans sa jeunesse le petit volume de vers lamartiniens de Pingre supplia, dès la deuxième visite qu'il ne tarda pas à lui faire, madame de Querval de presser « Monsieur son frère » d'accepter une suppléance à la chaire de philosophie en même temps qu'un poste de surveillant de dortoir : « Ce sera d'un bon renom pour notre école, ajouta-t-il, de compter un poète parmi ses professeurs. » Le nom de « professeur » caché derrière celui de « poète » et tous les deux appliqués par un principal à son frère Justinien mourant de faim illuminèrent la face de madame de Querval. Huit jours plus tard, M. de Querval, qui n'avait pas été prévenu autrement de son arrivée que par l'irruption des deux silhouettes préliminaires dans son bûcher, vit entrer chez lui le frère de sa femme. Il l'aperçut dans la cour par un soupirail, du fond de la cave où il triait des pommes de terre. Ce lui fut une grande joie de penser qu'il était enseveli à l'heure même de l'avènement de celui qu'il ne se nommait pas même à lui-même. Du fond de la terre il crut entendre les cris de joie de ses filles parmi les battements de cœur de madame de Querval. Un grand frisson le secoua, suivi d'une paix inhumaine. Il n'était plus sensible à rien qu'à lui. Un jour très blanc tombait sur ses mains qu'il regarda. N'était-il pas heureux dans son petit abîme, assis près de cette lumière? Il n'était pas besoin qu'il se montrât de la matinée.

Personne ne savait où il était perdu. Madame de Querval ni ses filles ne s'étaient jamais donné la peine de visiter les catacombes pas plus que les combles de « leur château ». Si on l'appelait, il ne répondrait pas. Et chaque fois qu'il voudrait ne plus voir personne, il descendrait s'asseoir sur ce billot seul avec la lumière qui était comme une statue de marbre couchée entre ses mains sur ses genoux. On l'appelait. Il se raidit. Quelle joie de disposer de soi, d'être impassible, inaccessible! Son cœur se resserrait, se durcissait comme une goutte d'or liquide, brûlante, qu'on jette dans le bronze glacial, volontaire, où elle prend forme, en se refroidissant peu à peu. Justinien Pingre marchait au-dessus de lui; il lui était égal. Justinien Pingre ne marcherait jamais sur le même plan que lui; leurs yeux et leurs mains étaient préservés de se rencontrer. M. de Querval avait son repaire. Mais au moment précis où cette pensée le poignait de joie, M. de Querval à deux pas de lui entendit retentir confusément la voix de Justinien Pingre, à qui sa fille Germaine disait : « Papa trie des pommes de terre dans la cave. A vous l'honneur, oncle Justinien. » La porte s'ouvrit. Justinien Pingre entrait. M. de Querval se leva. Les yeux des deux hommes se rencontrèrent. et puis leurs mains. M. de Querval entonna le premier l'hymne des politesses. Justinien savait bien que son beau-frère s'était caché. Il savait bien aussi que son beau-frère n'était fort contre lui que tout le temps qu'il se cachait. Justinien Pingre se plaisait à penser qu'il n'avait pas de plus déclaré ennemi que M. de Querval dans la solitude, mais qu'il suffisait qu'il le vît pour le réduire à la commune politesse de l'homme du monde qu'il ne pouvait pas se dispenser d'être en face d'un autre homme, fût-il son beau-frère. M. de Querval ne manqua pas de lire sur la face ironique de Pingre tout ce que celui-ci avait deviné. Mais, tout le temps du déjeuner, il fut sensible surtout à cette impossibilité pour lui d'être seul dans sa cave où seulement il avait le loisir de paraître haïr quelqu'un.

XIII

Justinien Pingre, plus grand qu'il n'était permis à sa gracilité, des lorgnons d'or, une redingote jaune très longue

un peu passée où son corps dansait comme dans ses écailles un serpent qui mue, barbiche pointue, des souliers d'usage, le pantalon beurre en toile trop molle, une tête fine un peu aplatie en V, ses cheveux cyniquement grattés à la tondeuse, parlait beaucoup. M. de Querval, après les paroles nécessaires, se tut hermétiquement, puisque le silence était la seule cave où l'on voulût bien lui permettre de se croire encore seul. Cependant la manière dont il hocha la tête, en sortant de table, enhardi par le café, assombrit Justinien, malgré la douceur de l'atmosphère que sa sœur essayait de créer autour de lui et malgré le charme des vieilles chansons que chantèrent ses nièces, tout le temps qu'il lut dans le salon, en face d'un paysage nouveau pour lui, le dernier livre paru. Or, madame de Querval redoutait plus que l'ébranlement de la terre et du ciel certain pli imperceptible, précurseur de décisions terribles qu'elle voyait toute seule se creuser lentement sur le front triangulaire de son frère Justinien. Le repos de l'univers de madame de Querval s'appuyait sans doute à l'extrême pointe de ce triangle mystique dont le pli qu'elle remarquait menaçait l'équilibre. Les plaisirs dangereux de Paris manquaient tout à coup au poète, comme l'air. La sécurité où il se trouvait étendu sur le canapé de vieille soie gris bleu de sa sœur, après les hasards de la misère, l'oppressait, l'étouffait, comme une prison de verre invisible, mais pesante. Il épuisait dans cette seule première journée l'entière monotonie de tous les jours de sa vie prochaine et peut-être de son éternité. Son âme lui apparaissait en uniforme de pensionnaire. Déjà le premier soir de son séjour auprès de M. de Querval, vers six heures, le désir de consommer quelque scandale pour rompre une habitude qu'il n'avait pas encore prise de vivre tranquillement, lui démangeait. Avait-il oublié qu'il ne pouvait se rompre à aucune discipline, pour avoir accepté de venir se ranger sous les lois de cette étroite province et d'une maison d'éducation de province? Quand le Principal surtout le lendemain lui parla de la surveillance du dortoir que madame de Querval lui avait tue, Justinien crut mourir de dégoût.

XIV

Justinien une fois par semaine était libre la nuit. Il partait en promenade lointaine dès la veille et ne rentrait que pour son cours du lendemain. La campagne muette et superbe s'ouvrait à lui comme un secret. Il marchait des heures et des heures sans rencontrer personne. Les arbres, les paysages le troublaient tour à tour et le rassuraient. Il distinguait parfois comme dans un mirage, que les ombres des branches et les rayons de la lune créaient des figures qu'il eût désiré d'approcher pour les connaître, mais qui se dissolvaient, dès qu'il était moins loin d'elles. Un matin, cependant, à l'aube il entendit venir à sa rencontre des chants merveilleux. C'étaient sans doute que lui parlaient les figures aperçues la nuit à travers l'eau des étangs et dans les buissons. Il s'assit sur le bord de la route. Devenait-il fou? Une multitude de femmes de la vallée montaient vers lui avec l'aurore et bientôt, parmi les peupliers un homme vêtu de rouge appuyé sur une canne d'or, la hallebarde à l'épaule, parut. Elles venaient, toujours chantant, escortées par les arbres de la route, leur visage qu'on devinait caché sous un voile de dentelle blanche. Quand le suisse de l'église de Chaminadour ne se trouva plus qu'à deux pas de lui, Justinien se leva, comme s'il allait se passer un grand mystère, comme si cet habituel prédécesseur de Dieu allait introduire dans son existence une ère nouvelle. Au passage, de tout près, indiscrètement, il n'eût su le dire, ou avec une puissance fatale de discrimination, Justinien dévisageait toutes les figures aperçues la nuit dans les taillis et les algues, ornées d'églantines celles-ci, les autres de nénufars; il en reconnut quelques-unes parmi lesquelles Germaine et Ludovica, ses nièces, mesdemoiselles de Querval. Cependant, quand celle qui portait la bannière de subtile soie ivoire, où était brodé un cœur de sang et de feu, s'avança, Justinien qui ne l'avait jamais aperçue avant ce jour trembla. L'ennui qu'il ressentait depuis trois semaines et le besoin qu'il avait de consommer quelque scandale pour se distraire s'évanouirent aussi vite que la cire sur un brasier. Anne de Saint-Esquèche se produisait dans l'âme de Justinien comme une conflagration intérieure. Mademoiselle Maria Fleury avec son grand cordon

en moire blanche de Présidente et Sœur Saint-Alphonse, la directrice des Enfants de Marie, eurent beau la suivre de plus près et jeter sur Justinien, qui ne s'agenouillait pas devant les reliques de la vraie Croix que portait monsieur le Curé, un regard de colère; il ne les vit pas; il ne vit plus non plus le paysage de toute la terre, les peupliers de la route ni le ciel; il n'entendit plus les chants des vierges; tous ses sens s'abolissaient, le monde entier s'effaçait sous les pas d'une seule Enfant de Marie. Seulement, son chapeau à la main, Justinien se mit à suivre la procession des Rogations.

Plus tard, perdu au milieu des dalmatiques des prêtres plus rouges et dorées que le buisson ardent de Moïse, avec quelle joie sainte ne reconnut-il pas auprès de lui une arabesque familière de son collège, la silhouette de M. Bourguet dont le manteau soulevait majestueusement des nuages. Les processionnaires pénétraient dans un champ où des vaches et un âne paissaient, au pied d'une croix de granit rose couchée toute nue sur le ciel avec un petit linge en écharpe, comme une femme sur un sopha de damas bleu. Monsieur le Curé s'agenouille parmi les bêtes : « *Te rogamus, audi nos* ». Il donne la bénédiction et chaque jeune fille, Anne de Saint-Esquèche, M. Bourguet, Justinien lui-même défilent pour baiser la relique à la queue-leu-leu et à la grande stupéfaction de l'âne, des bœufs, un instant distraits de leur pâture. L'expédition se poursuivit plus loin parmi les haies d'aubépine. Justinien regardait fixement le cœur en soie rouge de la bannière. On arrivait dans un village bâti de chaume. Les paysans sceptiques s'étaient rassemblés quand même pour voir Justinien Pingre et Anne de Saint-Esquèche de chaque côté d'une croix de bois, sculptée dans une branche de chêne encore vive. Une pauvre vieille toute chenue avait composé autour de l'arbre une sorte de reposoir naïf avec les rideaux à ramages de son alcôve et la descente de son lit. Des pots de lait, une marmite à vaisselle remplie de genêts, de lis et de branches de lilas jetaient une note de joie sur le bois à demi séché qui évoquait un grand squelette d'homme moisi et racorni, debout, les bras étendus, en plein soleil. A l'entrée de la ville, Justinien se demanda s'il devait aller plus loin. Un respect humain bien compréhensible tâcha de le retenir, mais les deux roses invi-

sibles qui fleurissaient auprès des tempes d'Anne de Saint-Esquèche l'entraînèrent. Aussi, quelle ne fut pas la surprise de M. de Querval qui venait entendre la première messe, quand il vit son beau-frère, qui n'y venait jamais, entrer en procession dans l'église le dernier, tout de suite derrière la bannière des Enfants de Marie.

XV

Justinien désormais se promena souvent au pied du mamelon pelé sur la vieille route où habitaient les Saint-Esquèche, mais leur maison ne présentait à l'extérieur qu'un rez-de-chaussée où donnaient le salon et une bibliothèque; habituellement fermées, ces deux pièces ne soulevaient pas même leurs jalousies sur ce passant passionné. Mesdemoiselles de Saint-Esquèche se tenaient le jour et la nuit dans les appartements qui s'ouvraient de plain-pied sur le jardin.

Madame de Querval cependant, à sa grande joie, recevait de plus fréquentes visites de son frère. Un soir, comme il entrait dans le salon, il surprit un concert de voix nouvelles. Mesdemoiselles de Saint-Esquèche étaient là. Moqueuse, Anne, en l'apercevant, dit à sa sœur Ilda : « Voici le serpent à sonnettes, » assez bas pour ne pas être entendu de qui ne l'eût pas aimée. Justinien crut l'entendre, quand il devinait. Anne qui se tenait plus près de son frère, avait des idées plus avancées que celles de ses sœurs; elle ne pouvait pardonner à Justinien surtout d'avoir suivi la Procession des Rogations. Elle estimait que cela ne convenait pas à un homme et il lui avait paru si gauche parmi les enfants de chœur. Anne, qui avait de l'énergie, des muscles déliés et un esprit subtil avait tant de peine à être dévote. La conversation tomba sur la littérature. Sans savoir que Justinien avait écrit, Anne déclara tout net : « J'aime beaucoup la poésie, mais j'ai horreur des poètes; ils n'ont jamais l'air de ce qu'ils écrivent. » Justinien regardait ce petit corps, si frêle et si âpre, si solide, un peu replié sur lui-même, dont la peau très brune, épaisse et duvetée, lui donnait, sans qu'il la regardât, la sensation de douceur un peu irritante qu'on éprouve, les lèvres sur une pièce de peluche, tandis qu'en marge de deux yeux à balda-

quin, les tempes si claires, si éclatantes d'Anne l'illuminaient. Il croyait découvrir que toute la lumière de sa vie intérieure lui était toujours venue de si loin, de ce visage. Anne partit comme s'envole un oiseau de Paradis, très légère, un peu voûtée volontairement; on eût dit que le poids des deux roses invisibles qui se répondaient de chaque côté de son front avait incliné ses épaules vers la terre. Justinien demeura près de sa sœur. Le soir tombait. Mesdemoiselles de Querval chantaient *l'Anneau d'argent*. Madame de Querval fut heureuse de sentir Justinien se rapprocher d'elle dans le crépuscule, parmi cette musique d'amoureuse mélancolie sur laquelle elle s'obstinait à n'entendre qu'un vers inédit de son frère. Mais quand il prononça le nom d'Anne de Saint-Esquèche, elle tressaillit. Jalousie? Peut-être. Elle avait toujours pensé que son frère ne se marierait pas. Elle s'était habituée depuis si longtemps à cette idée; il lui était difficile d'y renoncer, de la remplacer par une succession d'événements possibles, devenus tout à coup probables. Madame de Querval se fit des objections : « l'âge, la situation, le physique » et à son frère elle représentait que ses appointements n'étaient ni fixes, ni suffisants, qu'il n'était plus jeune. « Ta beauté s'en est allée. Pour moi, je te vois toujours comme je t'ai vu. A travers toi je te retrouve. Mais elle? » Quand madame de Saint-Esquèche parla à sa fille de ce projet singulier, Anne éclata de rire : « Le serpent à sonnettes? » Comme Justinien savait qu'on n'ignorait plus ses intentions, il erra le soir au pied du mamelon pelé. C'était un dimanche. Le groupe des Saint-Esquèche revenait de vêpres. Justinien le rencontra sur la route et considéra avec toute la tendresse humaine Anne, mais celle-ci eut à sa vue un mouvement si spontané, si expressif, d'ironie, de sarcasme que deux larmes, tout de suite, envahirent les yeux de Pingre qui n'avaient pas pleuré depuis un quart de siècle. Le soir, il recevait un mot de sa sœur : « N'y compte pas. Courage. »

XVI

Le vieux garçon prit une canne ferrée pour s'y appuyer et partit dans la campagne. Il voulait suivre encore une fois le

chemin des « Rogations ». Il s'assit à la fin du jour sur la pierre blanche où il avait été surpris par des voix de femmes dès l'aurore et d'où automatiquement il s'était levé à l'arrivée du suisse paroissial. A l'extrémité de la route, dans le sentier que la procession avait pris, le soleil disparaissait à ce moment, comme un homme en rouge qui porte l'or d'une hallebarde sur l'épaule. Toutes les étoiles de l'Orient le suivaient avec un bruit de crotales, d'orgue et de psaumes, faisant escorte à la lune un peu rosée près des tempes et chargée d'un long voile de mousseline où Justinien crut reconnaître, fraîchement peinte, l'image de son cœur sanglant, couronné d'éclats de rire. Il se leva pour suivre les astres dans leur circumincession sacrée. Il entra précédé du soleil déjà disparu dans le pré où paissaient l'âne et le bœuf au pied d'une croix de pierre, pareille à une femme nue couchée dans un lit de damas bleu. L'âne et les bœufs, comme déjà, le regardaient, mais avec une stupéfaction plus grande à cause de l'heure et avec une sorte de terreur qui s'emparait de Justinien lui-même. Il vint sur la place du village où tous les fantômes des paysans s'assemblèrent une fois encore autour du spectre vermoulu et hagard de Jésus-Christ. Il les compta et avec une telle netteté chacun se présentait que Justinien crut être devenu fou; seulement il n'y avait plus d'alcôve, ni de pots de genêts, ni d'aubépine autour de la croix. Quand Justinien arriva devant l'église, tout l'hémisphère dormait. Il gagna le porche où Anne passerait le lendemain pour se rendre à la première messe et encore tous les jours longtemps. Il s'agenouilla si bas, se blottit si près de la terre contre cette porte et puis tout le long de la dalle se fit si petit, si insensible un instant, si semblable à une pierre sculptée, qu'il était presque heureux et calmé, comme s'il eût senti qu'elle s'avançait enfin sur son corps, qu'elle marchait sur lui. Les deux roses rouges des tempes de quelqu'un tremblèrent un moment dans la nuit, au-dessus de lui, hallucinantes, comme deux lampes sacramentelles ou une constellation. Justinien se leva; il traversait la ville; il s'engagea lentement, puis vivement, à travers des champs encerclés de murailles et de buissons, à travers des ruisseaux inopportuns, jusqu'au jardin intérieur de la maison des Saint-Esquèche; dans le jardin mystérieux d'Anne il

entrait : « Pourquoi a-t-elle ri? » Justinien voyait toujours ce rire entre les deux lampes rouges du Saint-Sacrement. Ce rire lui piquait le cœur couronné d'épines, à en mourir. Le mur du jardin de sa bien-aimée était maintenant derrière lui; il le toucha, il se toucha. La lune était montée haut dans le ciel où elle venait d'éclater de rire aussi, en étalant sa mousseline. Justinien cherchait dans sa poche une corde, avant d'atteindre déjà le dernier degré d'une échelle abandonnée. Assis sur la plus haute branche d'un marronnier qui déployait la gloire de son feuillage comme un éventail devant une persienne close, il pensa à l'âne et au bœuf qui poursuivraient toute la nuit leur rêve dans l'ombre du Reposoir où il ne reviendrait jamais plus. De l'autre côté de la jalousie de bois découpé, à deux pas de lui, Anne cherchait le sommeil. L'âne et le bœuf se souviendraient-ils de lui au fond de leur cœur obscurément? Justinien dans l'auréole de la corde qu'il passait autour de son cou aperçut sa sœur, et lui fut présente tout d'un trait cette monotomie du premier jour de Chaminadour sur le canapé de soie grise. Il distinguait les moindres détails du paysage qu'on voyait des fenêtres des Querval et entendait encore une fois ses nièces chanter la plus démodée de leurs romances, quand une pensée le mordit tel un aspic : s'il se tuait, ce n'était pas pour Anne de Saint-Esquèche. C'était pour se tuer, par ennui, par faiblesse, de dégoût. Anne n'était qu'un prétexte de poète. Il avait imaginé cet amour pour avoir l'air de finir en beauté. Mensonge, mensonge. Il ne l'aimait pas. Dieu savait bien qu'il était un lâche et venait le lui dire nez à nez, avant la fin. Entre les deux lampes roses des tempes d'Anne un rire suprême fusa. La corde venait de s'enrouler autour d'une branche maladroitement. Il fallait que Justinien la développât pour se jeter dans le vide, mais il ne voulait plus mourir. Assis à l'extrémité de son rêve et du rameau qu'il avait élu, il se disait qu'il n'avait jamais voulu se tuer par lâcheté, qu'il aurait tant voulu se tuer par amour, mais qu'il lui était impossible maintenant de ne pas se tuer. Son corps glissait malgré lui. Il était trop tard pour revenir en arrière : la corde, l'arbre, l'échelle, un mur, des ruisseaux et une multitude de buissons le retenaient dans sa résolution prisonnier. Une force acquise, comme une main fatale, semblait le pousser. Il était

trop tard pour se retenir. N'eût-ce pas été une autre lâcheté encore plus grave maintenant que de ne pas vouloir mourir de lâcheté? Il était déjà dans le vide où la corde qui s'accrochait une seconde fois au rejet maladroit d'une branche voisine le fit rebondir inutilement. Son corps heurta contre le bois et puis un coup de massue à la nuque. Plus rien.

XVII

Le lendemain, quand Anne de Saint-Esquèche souleva sa jalousie, elle vit devant elle le corps de Justinien Pingre, si gracile, qui dansait dans sa redingote jaune au bout d'un fil, comme dans sa robe de métal un serpent à sonnettes. Elle fut tentée de rire de « ses imaginations » mais déjà elle poussait un petit cri aigu, elle se frottait les yeux. Appellerait-elle? Elle n'appellerait pas. Elle s'agenouillait. Elle pleurait. Elle avait compris. Son cœur se resserrait, se resserrait en boule comme en une boule de pierre, douloureusement. Elle descendit dans le jardin, somnambule. Personne encore n'était levé. Elle fit le tour de l'arbre timidement. Elle approcha l'échelle du jardinier, comme elle put, en se déchirant aux houx qu'il avait taillés la veille. Lentement, elle coupait la corde avec son petit canif. Le cadavre, en s'abattant, provoqua un déplacement d'air si rapide qu'il l'entraîna dans sa chute. Un peu blessée à la paume de la main, elle n'y prit pas garde. Déjà elle étendait sur le gazon le corps d'un homme, du premier homme qu'elle eût approché; elle défit le nœud coulant qui avait pénétré dans la chair bleuie; elle mouilla son voile dans le bassin de la fontaine pour faire la dernière toilette du mort au-dessus duquel un moment se balancèrent les deux roses de ses tempes.

Les sœurs d'Anne, dès leur réveil, l'aperçurent dans le jardin, penchée sur Justinien Pingre. Quelle énigme! Anne dit : « C'est moi qui l'ai tué ». Puis plus tard : « N'éveillez pas mère. Ilda, prends ton chapeau, va prévenir madame de Querval et toi, Benigne, tu iras chercher une voiture à l'Hôtel de la Paix pour emmener le corps à la Folie. Moi, je ne peux plus le quitter maintenant, jusqu'à ce qu'on me l'ait pris. » Bénigne lui dit : « Tu l'aimais donc? toi qui te moquais toujours de lui. »

Anne répondit : « Pour l'aimer, est-ce que je savais qu'il se tuerait, qu'il en était capable? Maintenant je sais que les poètes ont quelquefois l'air de ce qu'ils écrivent. Oh! vois comme il a souffert à cause de moi, comme il m'aimait, comme il est beau à cause de moi! » Elle touchait de sa petite main brune le front pâle, et quand ses sœurs furent parties, comme elle était bien seule, elle approcha de la bouche du mort son visage; les lèvres de Justinien effleurèrent un moment les roses qui avaient éclairé sa vie intérieure et qu'il avait désespéré d'approcher. Elle le baisait simplement et puis tout près de l'oreille elle lui dit une seule fois : « Tu m'entends? Justinien. Je suis à toi pour toujours. » Les oiseaux s'éveillaient peu à peu. La lumière envahit le jardin et puis la police, les voituriers, les Querval. Anne gagna sa chambre d'où elle ne sortit plus.

XVIII

Dès qu'Ilda lui avait appris la mort de son frère, il n'avait pas échappé à madame de Querval que sa vie sentimentale venait de s'arrêter, comme on trouve son propre achèvement dans la mort d'un autre. N'avait-elle pas passé toutes ses nuits et la plupart de ses journées à trembler devant ce frère trop fragile, trop sensible, trop délicat pour l'humanité où il était né? Elle savait qu'on pourrait lui faire tant de mal et qu'il pouvait se faire tant de mal à lui-même. Elle avait soupçonné en lui de terribles puissances de souffrir. Si les êtres n'existent que dans la mesure de leur émotivité, de leur passion, de leur joie et de leur douleur, qui avait vécu que lui-même autour de Justinien Pingre pour madame de Querval? Tous les autres n'étaient que des figurants de la tragédie que son frère lui jouait depuis toujours, tantôt sur la scène même et tantôt dans les coulisses de ce monde où elle le sentait palpiter avec plus d'angoisse encore que si elle l'eût vu, quand il s'y cachait. Ce fut elle qui le prit des bras d'Anne de Saint-Esquèche et qui, aérienne, l'emporta léger comme une ombre sur ses genoux, dans l'omnibus de l'Hôtel de la Paix jusqu'au château de la Folie. M. de Querval était assis dans la voiture en face du cadavre voilé. Depuis que Justinien était mort,

M. de Querval avait cessé de lui en vouloir, bien qu'il estimât que fut déplacée cette façon d'aller se pendre chez une Enfant de Marie de leurs amis. Cette dernière inconvenance était sans doute ce qu'il avait le plus redouté de la part de Justinien. Le fait accompli le délivrait de l'appréhension de le voir s'accomplir qui avait tramé tout le tissu de sa vie conjugale. Si cependant M. de Querval n'avait plus rien de mal à attendre de personne, il y avait « le bien » que lui devait madame de Querval, qu'elle ne lui donnerait jamais, à cause de Justinien, et voilà que son seul rival, son seul ennemi, était étendu devant lui, comme chez lui, sur les genoux de sa femme, dans un omnibus que personne ne réglerait encore une fois que lui. Quand M. de Querval se souvint que c'était la dernière dette de son beau-frère qu'il paierait, il commença presque à éprouver pour lui de la compassion. En rentrant dans la cour du château, suivi de madame de Querval qui avait voulu porter elle-même avec l'aide de M. Bourguet et du Principal du collège le cadavre, M. de Querval, qui avait évité de toucher Justinien par une répugnance de grand seigneur, dès qu'il aperçut le soupirail de la cave où personne jamais plus ne viendrait le déranger, s'il lui plaisait d'y rester seul à trier des pommes de terre une éternité, éprouva presque un sentiment d'amitié pour son beau-frère. Les étrangers s'éloignèrent : « Ce pauvre Justinien! » dit M. de Querval, en se tournant vers madame de Querval qui arrangeait le mort sur le canapé de soie grise du salon : un beau coussin de dentelle soutenait la tête, un autre les mains : « Justinien, Monsieur, n'a jamais eu moins besoin de votre pitié », répondit madame de Querval. C'était la première parole dure que celle-ci eût jamais fait entendre à M. de Querval. Madame de Querval éprouvait en effet avec une joie infinie qu'elle était devenue libre à l'égard de tout le monde, mais surtout à l'égard de cet homme, son mari, depuis la mort de son frère. Elle n'avait plus personne à ménager pour quelqu'un, puisqu'elle n'avait plus personne à protéger, à sauver, à aimer. Justinien était mort. La vie conjugale de madame de Querval était terminée. Le secret de sa douceur s'était délivré devant l'indiscrétion d'une autre douceur. Sa patience d'épouse s'était brisée dans l'impatience que le caractère de son mari lui avait toujours causée et qu'elle

avait dissimulée tout le temps qu'elle avait eu besoin, pour l'amour de son frère, de ne pas la produire.

XIX

Anne vivait dans sa cellule devant l'Arbre. Justinien y était toujours pour elle suspendu comme une fleur monumentale. Sa mère et ses sœurs lui firent la guerre. Son frère vint exprès se moquer de Pingre tout un soir à son chevet, mais elle avait désormais « la clé » de la Procession. Oh! cette Procession, le cœur transparent qu'elle portait si haut, les reliques douteuses baisées par Justinien, comme un talisman d'amour, exposé parmi les bêtes. Anne ne voyait plus avec plaisir que madame de Querval : La tête aplatie en V de Justinien, sa redingote jaune, son pantalon blanc idéalisés transposaient pour elles deux seules la terre et le ciel. Cependant, de maigre qu'elle était, on vit Anne maigrir encore, la substance de son corps semblait tirée irrésistiblement par une force sourde vers le ventre qui enflait. Toute la face d'Anne était vide. Les os seuls perçaient les joues creuses résorbées comme deux yeux invisibles sous deux yeux d'aveugle. Seul luisait le sang des tempes au sommet de ce squelette ventripotent. Un médecin, conduit par le frère d'Anne, la visita. Il dit qu'une opération s'imposait. Le médecin souriait, sceptique. Il trouvait seulement chez une jeune fille cette maladie si étrange.

Mais quand on ouvrit les entrailles de la vierge, déjà morte, on ne trouva rien au fond d'elle-même, où elle eût pu porter un fils de Justinien, qu'une morne pierre chevelue. Le bruit en courut et une grande superstition s'en suivit. A dix lieues à la ronde, toutes les filles de Chaminadour et de la contrée épousèrent le premier homme qui les demanda en mariage quel qu'il fût, de peur qu'il ne se pendît de désespoir devant la fenêtre de leur chambre, et qu'elles n'accouchassent après sa mort, comme Anne de Saint-Esquèche, d'une pierre chevelue.

MARCEL JOUHANDEAU

L'EXPÉRIENCE CAILLAUX

« Aux exemples que je tire céans de ce que j'ai lu, oui, fait ou dit je me suis défendu d'oser altérer jusqu'aux plus légères et inutiles circonstances; ma conscience ne falsifie pas un iota; mon inscience, je ne sais... »

MONTAIGNE (Chapitre XX).

A deux années de distance, est-ce déjà de l'histoire? Trop près de nous ou pas assez, les événements font partie d'une chaîne qui nous lie, quoi qu'il arrive : ceux dont on va lire le récit, déjà voués à l'oubli par la frivolité des temps, ont l'avantage de pénétrer l'actualité, de la justifier, et, pour l'avenir, de faire la preuve. Ceci explique cela. Supposons que M. Painlevé n'eût jamais eu l'idée de dépêcher à Mamers l'ingénieux messager qui négocia le retour non du condamné de la Haute Cour, non de l'homme du Rubicon, mais du technicien dont la France attendait le miracle : M. Caillaux, sans doute, n'aurait pas encore subi l'épreuve du pouvoir, et M. Poincaré attendrait dans l'ombre que son destin le ramenât à l'accomplissement des plus hauts devoirs.

Nous n'avons pas douté que le rappel de M. Caillaux signifiait à M. Poincaré que son heure était passée; nous ne doutâmes pas davantage que l'expérience Caillaux avait mieux servi M. Poincaré que la plus éclatante des renommées.

C'est le récit d'une époque où les surprises et les étonnements du passé se répètent implacablement que nous avons entrepris de retracer ici. On y verra les hommes et les idées fustigés par le sort, avec une ironie qui ressemble fort à de l'équité.

***

On se souvient des conditions dans lesquelles M. Painlevé, appelé par M. Doumergue, en avril 1925, fut chargé de constituer un Cabinet.

M. Herriot renversé au Sénat, M. Briand, marqué par les socialistes du signe de l'impureté, la quasi unanimité des groupes de gauche désignait M. Painlevé pour prendre le pouvoir.

M. Painlevé doit sans doute à sa formation scientifique cette audace ingénue qui le sert dans les moments difficiles; il a l'air étonné de tout, de se trouver là plutôt qu'ailleurs; il n'est, en réalité, surpris par rien. Avec cette impartialité transcendantale qui fait la sérénité du savant, il chercha une formule : la conciliation des contraires lui apparut, en des temps aussi troubles, comme un système de gouvernement; il fallait un financier; la rumeur publique, même hostile, désignait M. Caillaux; il fallait un diplomate pour la paix; le nom de M. Briand était dans tous les esprits; ces deux hommes qui jusqu'à ce jour s'étaient voulu mal de mort, devenaient, sans le savoir, les deux termes d'une paradoxale équation : ici Briand, négligent, désenchanté, flexible; là Caillaux, élégant, nerveux, piaffant. L'un qui regarde, l'autre qui se regarde; l'un qui écoute, l'autre qui s'écoute.

M. Caillaux revint de Mamers dans une automobile que, sur sa demande, M. Painlevé lui avait envoyée; dès son arrivée à Paris, il se rendit chez le Président du Conseil qui, fidèle à son plan, lui offrit le portefeuille des Finances; M. Caillaux accepta; tout jusque-là se déroulait selon le plan arrêté par M. Painlevé.

Mais, dès le soir, les difficultés commencèrent; à l'heure du dîner, MM. Briand et Maurice Sarraut se firent annoncer chez M. Painlevé; aussitôt introduits, ils apprirent du Président du Conseil la sensationnelle visite qu'il avait provoquée et accueillie dans l'après-midi.

— J'ai, — leur dit-il, — offert à M. Caillaux le portefeuille des Finances; il accepte...

L'émotion que ressentit M. Briand fut grande; il faillit y laisser sa belle et légendaire sérénité.

— Vous n'avez pas fait cela, — dit-il au Président; — songez aux remous d'opinion que vous allez provoquer, aux haines que vous allez susciter!

L'attitude de Maurice Sarraut indiquait qu'il était bien de cet avis; et, de fait, il avait fallu à M. Painlevé un beau cran, un goût juvénile du risque, pour négliger délibérément l'impopularité dont le rappel de M. Caillaux ne manquerait pas d'éclabousser son nom et ses activités; pourtant, il s'obstina; son geste en l'occurrence peut aujourd'hui paraître d'autant plus téméraire, que nous semblèrent plus imprudentes, à l'épreuve, les espérances qu'il avait fondées sur M. Caillaux.

M. Painlevé persuada MM. Briand et Sarraut de réfléchir encore, puis les trois hommes se séparèrent, après avoir convenu d'un rendez-vous pour le lendemain.

Ce jour-là, M. Briand, s'en allant au Sénat, put constater que les sentiments que l'on y exprimait correspondaient à ceux qu'il avait traduits la veille; la Haute Assemblée était littéralement déchaînée et cependant elle ne savait qu'une partie de la vérité; elle connaissait le retour de Mamers, la visite de M. Caillaux à M. Painlevé, mais elle ignorait encore qu'une offre précise de collaboration ministérielle eût été faite au condamné de la Haute Cour; deux personnages donnaient le la : MM. Poincaré et de Selves.

Du Sénat, M. Briand se rendit à la Chambre, où les esprits plus divisés, n'étaient pas moins agités qu'au Luxembourg.

Très entouré, dès son arrivée dans les couloirs, il laissa échapper ces mots :

« Quand on a vu la tempête qui déferle au Sénat depuis que l'on sait que M. Caillaux est à Paris, on a le droit de se demander s'il ferait bon d'être pris dans une de ces lames de fond. »

De son côté, M. Maurice Sarraut s'efforçait de mettre debout une autre combinaison, ou, dans tous les cas, de modifier les données de celle qui était envisagée par M. Painlevé; au cours d'une réunion de sénateurs, à laquelle assistait M. Briand, M. Sarraut insista pour que M. de Monzie restât aux Finances.

M. de Monzie dit « non » et il ajouta :

— Il faut un réactif puissant; moi, j'ai fait du net; à un autre de faire du neuf.

Quelqu'un suggéra alors une collaboration Caillaux-de Monzie aux Finances, étant entendu que le premier serait là comme technicien; à quoi M. de Monzie s'opposa encore en disant :

— Je ne veux pas être un ministre pupille avec Caillaux pour tuteur.

Comment M. Painlevé triompha-t-il de tant d'obstacles, de tant de méfiances, de tant d'hostilités? Sans doute en refusant obstinément d'abandonner quoi que ce soit qui pût, à son regard, compromettre l'équilibre de sa politique future; Briand pour la paix, Caillaux pour le redressement financier, l'un justifiant l'autre, les deux se complétant.

La première rencontre que M. Painlevé imposa aux deux hommes eut lieu dans un salon de la Présidence de la Chambre; étaient présents MM. Briand, de Monzie, Caillaux, Sarraut, Steeg, Schrameck, Chaumet et Painlevé. M. Briand n'avait pas reconquis son calme ni cette bonhomie profonde qui frappe et qui charme. De sourdes réprobations grondaient en lui et sa lèvre légèrement déviée tremblait un peu, sous les moustaches inégales.

Caillaux, au contraire, portait beau; très calme, très décidé, il contenait son amertume, n'en laissait passer qu'une teinte légère qui donnait à son attitude une sorte de détachement supérieur.

M. Briand adjura M. Caillaux de renoncer à faire partie du futur Cabinet.

— Quelle folie! — lui dit-il; — vous allez faire renaître toute cette campagne d'outrages d'où vous sortez avec tant de peine; et vous compromettez en outre le seul homme qui soit capable de constituer un Cabinet.

Puis il lui suggéra le moyen de rentrer dignement dans la retraite :

— Vous allez adresser au Président du Conseil (M. Painlevé) une lettre où vous direz en substance que vous ne considérez pas que le moment est venu pour vous de rompre le silence...

M. de Monzie intervient pour s'opposer :

— Après avoir fait revenir M. Caillaux de Mamers; on ne s'expliquerait pas une pareille lettre!

M. Sarraut estimait qu'au point de vue politique, c'était M. Briand qui voyait juste.

M. Caillaux parla enfin, très maître de lui :

— Je suis prêt, — dit-il, — à écrire cette clettre si le Président (M. Painlevé) est de cet avis. C'est le Président du Conseil qui m'a demandé d'accepter le portefeuille des Finances; il peut seul me délier de l'engagement que j'ai contracté envers lui.

En faisant ricocher sur celui qui avait pris l'initiative de l'appeler, la manœuvre qui le menaçait, M. Caillaux avait agi habilement. Il savait que M. Painlevé avait trop le sentiment de la parole donnée pour se dérober. Au reste, le Président du Conseil demeurait trop attaché à sa formule ministérielle, pour hésiter à se solidariser avec M. Caillaux.

— Cette lettre sera écrite, — dit soudain M. Painlevé, — mais elle ne sera pas adressée au Président du Conseil, elle le sera au Président de la République; et ce n'est pas M. Caillaux qui la signera, ce sera moi. J'écrirai au Président de la République qu'en acceptant la charge si honorifique, mais si lourde de constituer un Cabinet, j'avais l'espoir d'obtenir le concours des hommes que je jugeais utiles à cette tâche et l'oubli de leurs rancunes; je n'ai pas réussi, je renonce dans ces conditions à former le ministère.

M. Briand s'étonna, mais accepta finalement de collaborer avec M. Caillaux, et d'affronter avec lui le raz de marée, si un raz de marée se produisait.

L'amertume de cette difficile rencontre se retrouva dans les rapports qu'ils eurent par la suite. Au cours d'un premier Conseil, avant que le Cabinet fût officiellement constitué, M. Briand ayant prononcé le mot de ploutocratie, Caillaux sursauta :

— C'est un terme, — siffla-t-il, — que vous m'avez appliqué naguère et bien à tort.

Enfin, la ténacité de M. Painlevé liquida les dernières rancunes du passé. Du reste, la menace que M. Briand avait discernée au Sénat avait gagné les couloirs de la Chambre; les rumeurs les plus stupéfiantes circulaient aux Pas Perdus et dans les travées de la salle des séances; quelques parlementaires effrayés par les propos que l'on y tenait les rappor-

tèrent à M. Painlevé. Certains se proposaient, lui disait-on, s'accueillir son ministère à coups de revolver; ou encore : M. Maginot mettrait au service des mutilés ce que sa taille a de gigantesque pour impressionner l'auditoire; il dégringolerait les gradins et, de sa canne, bâtonnerait le traître Caillaux. Rumeurs fantaisistes, invraisemblables, comme nous le démontrerons au cours de ce récit, mais qui témoignaient du trouble des esprits, au moment où se jouait une partie dont le sort du pays dépendait un peu (la situation financière n'était pas encore ce qu'elle devint plus tard), mais dont dépendait surtout l'inconcevable fortune du Cartel.

On se souvient de la séance où le ministère Painlevé comparut pour la première fois devant la Chambre; aucune des violences que l'on avait annoncées ne se produisit, mais toutes les erreurs verbales d'une opposition qui ne s'en montra jamais chiche se donnèrent libre cours.

Et pourtant, la déclaration ministérielle que M. Painlevé lisait au milieu des huées et des sifflets était dans une large mesure attentatoire à la politique cartelliste; apaisement en Alsace, pas de rupture avec le Vatican, tranquillisation des capitaux; elle était si conciliante, cette déclaration, qu'elle semblait devoir éloigner les socialistes du ministère.

Les modérés s'arrangèrent pour empêcher le sacrifice; acharnés à conspuer M. Caillaux qui, impassible et toujours cramoisi, au banc du gouvernement, résistait sans peine à un orage qu'il savait sans lendemain, ils provoquèrent l'intervention de M. Léon Blum; au nom de son parti, il se plaça résolument sur le terrain que ses adversaires avaient choisi pour combattre le gouvernement.

— De même, — dit-il — que nous fûmes avec Clemenceau quand, réparant une injustice historique, il nomma le général Picquart ministre de la Guerre, nous louons aujourd'hui M. Painlevé d'avoir su faire le même geste en choisissant pour collaborateur M. Joseph Caillaux, et nous lui apportons nos voix.

Ainsi, le leader socialiste, en évoquant le Clemenceau de l'affaire Dreyfus, et en l'associant à l'hommage qu'il rendait à M. Painlevé, atteignait un double but :

1° Il laissait entendre que ni lui ni sans doute son parti ne

suivraient les caillautistes s'ils s'avisaient de demander la revision du procès de guerre et la poursuite des accusateurs;

2° Il faisait échec à la droite, qui s'était obstinée à ne voir au banc du gouvernement que le condamné de la Haute Cour et l'incarnation du défaitisme.

En réalité, M. Painlevé, soucieux de ménager les susceptibilités nationales, ne s'était assuré la collaboration de M. Caillaux que parce qu'il pensait, avec une notable partie de l'opinion publique, avoir ramené au pouvoir un grand technicien. De ce retour, M. Painlevé espérait la fin de nos difficultés financières. Si M. Caillaux réussissait, un revirement naturel s'opérerait, qui faciliterait l'apaisement des esprits et, pour certains, la réhabilitation; jamais aussi belle occasion n'avait été offerte à un vaincu de prendre sa revanche!

***

Ainsi, le ministère, par la maladresse des modérés, et avec un programme destiné à les apaiser, avait réalisé une majorité cartelliste. M. Caillaux n'en était pas outre mesure satisfait. Il était décidé à mettre de l'ordre dans ses amitiés comme dans ses haines; cette coquetterie trépidante qui fait le fond de lui-même, était un peu désorientée. Il n'était parvenu, en somme, qu'à garder les voix de ses amis. Or, ceux-là, déjà, ne l'intéressaient plus. C'étaient les autres, les insulteurs de la veille, ceux qui penchés vers lui déchiquetaient son passé et sa vie si cruellement mouvementée, qu'il souhaitait conquérir. A l'actif de sa séduction, pas un succès. Tous les hommages encore une fois étaient allés à la victime; et voilà qui dut irriter ce grand bourgeois si fier de sa race et de son rang; M. Léon Blum et ses amis ne lui avaient donné que leur pitié! on ne lui offrirait donc jamais que cela!

Il pensa se consoler, et tout l'y invitait, en faisant au ministère des Finances, dans cette vieille demeure qui fut sienne si longtemps, une rentrée somptueuse. Il y avait dans l'antichambre du ministre un vieil huissier qui, à tous les familiers de la maison, redisait depuis la guerre son admiration et son culte pour son ancien patron Joseph Caillaux. Le jour où celui qu'il avait appelé de tous ses vœux revint, ce brave homme

ne tenait pas en place. Le regard embué, nerveux et maladroit, il s'agitait sans utilité, dans toutes les directions; c'était touchant et burlesque!

C'est M. de Monzie qui transmit les pouvoirs à M. Caillaux. On sait avec quelle fidélité et quel courage il soutient ses amis, voire quelques autres, dans l'épreuve. Il n'avait jamais abandonné Caillaux dont il n'était certes pas l'ami avant 1914 et la longue crise; il avait été un de ceux qui avaient encouragé Painlevé à l'appeler. Dans ses yeux fins, lumineux, on lisait sa joie de restituer le pouvoir à celui pour qui il s'était battu et compromis; il était heureux de contribuer à cette solennelle réparation. Ils furent selon le rite photographiés l'un à côté de l'autre, puis ils remontèrent dans le cabinet ministériel où les souvenirs du passé avaient si peu changé qu'ils reprenaient, en écoutant M. Caillaux, de la vie et de la couleur.

Les sentiments que ce retour suscita dans le monde financier étaient divers; certains techniciens du ministère qui l'avaient vu à la tâche, avant la guerre, étaient restés sous la forte impression que cet homme audacieux et d'une remarquable agilité intellectuelle dans sa technique avait laissée à tous. Il serait peut-être aventuré d'imaginer que les jeunes fonctionnaires, qui ne l'avaient connu que par ce qu'on leur en avait dit, étaient nourris du même enthousiasme. Plus tard, quand les mois passeront, sans que M. Caillaux apporte le fameux plan de sauvetage qu'on attend de lui, on ne se gênera pas pour juger librement et l'homme et le financier. Cependant, quelqu'un dans son entourage réalisait le tour de force de donner dans le tourbillon de cette vie et de cette pensée une impression de rare fixité : c'était M. Labeyrie, directeur du cabinet de M. Caillaux, son dévoué collaborateur depuis vingt ans et que remplaça en juillet 1926 au poste de confiance près du maître l'ancien préfet M. Coggia.

Hors du ministère, dans les milieux de la Banque et de la Bourse, les sympathies étaient clairsemées. Dans un banquet officiel, on entendra un financier connu déclarer à haute voix :

— C'est bien ennuyeux de serrer la main d'un homme que l'on n'a pas l'habitude d'estimer, mais quand on vous affirme qu'il va vous sauver...

***

M. Caillaux, nous le disons plus haut, va maintenant mettre de l'ordre dans ses amitiés. La politique financière du gouvernement, les échéances qui approchent et qui vont se succéder, offrent à M. Caillaux des points de friction qu'il souhaite pour rompre avec les socialistes. Des entretiens orageux ont lieu au ministère des Finances et à la présidence du Conseil; M. Caillaux s'y montre irritable; un jour, il décoche ce trait à l'un des signataires du traité de Versailles :

— Ce n'est pas moi qui ai promis 150 milliards de marks-or...

A la fin d'une réunion où il avait usé de vivacités à l'égard de personnes présentes, il n'attend pas que celles-ci aient gagné la porte pour s'écrier :

— Je crois cette fois que l'on a entendu siffler ma cravache!

La brouille s'aggrave entre lui et les socialistes auxquels se joignent certains radicaux, membres du précédent ministère; ils ne pardonnent pas à M. Painlevé de les avoir éliminés du cabinet. En réalité, on n'en a gardé aucun pour ne pas faire de jaloux.

Caillaux doit rembourser les bons à court terme qui arrivent à échéance en juillet, en septembre et en décembre. Il envisage trois solutions :

1° Le plafond unique des bons et des billets. La Banque de France émettrait des billets pour rembourser les bons venant à échéance;

2° La consolidation totale de tous les bons, des bons à court terme, et des bons de la Défense Nationale;

3° Un emprunt assez avantageux pour ôter aux souscripteurs le désir de se faire rembourser.

M. Caillaux flotte entre ces trois systèmes; il ne parvient pas à se fixer et son oscillation est surtout marquée entre la consolidation et l'emprunt.

Dans une réunion, le 20 juin, à laquelle assistaient de nombreux experts, il envisage nettement la consolidation des Bons. Bien plus : deux fois, devant la Commission des finances de la Chambre, puis au président et au rapporteur de la Commission du Sénat, il tient à peu près ce langage :

— Je ne veux pas d'inflation; j'hésite même à lancer un

emprunt avec garantie de change parce que je crains l'existence de deux monnaies; je songe à adopter le système héroïque et brutal de la consolidation.

Il fait plus que d'y songer; il rédige le décret de consolidation, le présente à M. Painlevé qui va le signer; mais, comme le président se dispose à le parapher, M. Caillaux l'arrête :

— Ainsi vous allez signer cela?

M. Painlevé roule vers lui un regard surpris.

— *Nous* allons signer cela.

— Vous en avez du courage?

— *Nous* avons du courage!

Et M. Caillaux, soudain tragique, fait cet aveu :

— Ah! il est terrible d'émerger d'un océan d'impopularité et de songer que d'un trait de plume on peut s'y replonger.

Nous sommes loin, semble-t-il, du fameux Rubicon, et nous serions cette fois tentés de croire que M. Caillaux disait la vérité quand il affirmait à la Haute Cour que les fameux textes de Florence n'étaient que des élucubrations platoniques, dont il ne fallait accuser que ses trop nombreux loisirs. M. Caillaux, en effet, n'est pas homme à faire davantage. Le souci d'un destin, qu'il a manqué, a tout faussé chez lui; on eût pu croire que dans la retraite de Mamers, il préparait une rentrée, s'adaptait à la politique du jour, mettait à profit les fautes de ses adversaires et les circonstances exceptionnelles qui, ne le réduisant temporairement au rôle de spectateur, lui rendraient plus aisé son retour à la vie politique; il n'en fut rien; hanté par « son cas » il n'a pendant toute la guerre réfléchi qu'à lui-même.

Ce n'est en effet qu'une considération de carrière qui le détourna de la consolidation; et pourtant, il eut pu invoquer des témoignages et des arguments d'une autre qualité pour se justifier; au cours d'entrevues qui avaient eu lieu tant au ministère de la Guerre qu'au ministère des Finances entre le président du Conseil, le ministre des Finances et le conseil de Régence de la Banque de France, M. de Rothschild avait déclaré qu'à son sens le pays n'était pas encore suffisamment averti de la situation financière et des dangers qu'elle annonçait; aussi recommandait-il d'abord, comme une manière d'appel suprême à la nation avant de tenter l'opération chi-

rurgicale de la consolidation, l'emprunt avec garantie de change. Le premier jour M. Caillaux condamna le système de M. de Rothschild qu'il jugeait dangereux pour la stabilité du franc.

Mais moins de quarante-huit heures après, il l'acceptait sans même prévenir M. Bérenger, rapporteur de la commission des finances du Sénat, qui fait paraître dans l'*Information* un article favorable à la consolidation le lendemain du jour où M. Caillaux se prononce pour l'emprunt-or. S'abandonnant ainsi à ce mouvement pendulaire qui semble régler ou rythmer sa destinée, M. Caillaux déclarait à la Chambre :

— Il n'y a pas un homme de bon sens qui peut accepter le système de la consolidation.

Sur quoi M. Blum intervient :

— Il me serait trop facile de vous répondre.

Cette allusion à ses préférences de la veille ne démonte pas M. Caillaux; il pirouette et avoue :

— J'y consens.

Et il demanda à la Chambre de voter l'emprunt or et, avec lui, six milliards d'inflation que les échéances vont dévorer. Le contre-projet socialiste de contribution nationale est repoussé sur la demande de M. Caillaux qui prouva une fois de plus sa faculté d'adaptation aux hommes et aux circonstances.

On arrive dans la fièvre et l'inquiétude aux premiers jours de juillet. A cette date M. Caillaux combat le principe de la Caisse d'amortissement; il l'acceptera trois mois plus tard. Puis il dit et fait dire qu'il stabilisera à 200 et même davantage, s'il le faut. Le budget fait encore la navette entre la Chambre et le Sénat; un conflit grave s'annonce à propos de la taxe sur le chiffre d'affaires; les gauches, que le vote de l'emprunt or et le rejet du projet socialiste ont rendu amers, ne désarment pas. Ils comptent bien sur l'occasion qui s'offre pour le prouver.

Le débat se présente ainsi : la Commission des Finances de la Chambre a proposé un projet qui exempte du chiffre d'affaires tous les commerçants occupant deux ou trois ouvriers ou employés. Le Sénat l'a repoussé, entendant par là maintenir intégralement et pour tous la taxe sur le chiffre d'affaires.

M. Caillaux approuve le vote du Sénat, ce qui complique

singulièrement la situation; de financier, le débat devient politique. C'est en effet la réalisation d'une des promesses décisives du Cartel pendant la campagne électorale qui devient l'enjeu : ne s'est-il pas engagé devant le pays à supprimer la taxe sur le chiffre d'affaires et à la remplacer par une taxe unique à la production!

Or n'était-ce pas bousculer quelque peu la conscience du Cartel que de lui demander un an à peine après sa victoire de renier sa parole? Devant l'importance du débat, M. Painlevé, d'accord avec M. Vincent Auriol, président de la Commission des finances de la Chambre, tente une démarche auprès de M. Bérenger, rapporteur général de la Commission du Sénat; il lui propose un texte transactionnel qui exempterait de la taxe sur le chiffre d'affaires les commerçants travaillant seuls ou avec des membres de leurs familles. M. Bérenger accepte la nouvelle formule et promet de la transmettre lui-même à la Haute Assemblée.

Il semblait que ces difficiles négociations étaient sur le point d'aboutir quand on apprit que M. Caillaux n'acceptait pas la transaction et se déclarait prêt à la repousser publiquement. On ne saurait invoquer contre cette attitude que l'instabilité qui donne à ces événements le capricieux aspect d'une aventure; l'avenir justifia M. Caillaux contre le Cartel, puisqu'il fallut non seulement maintenir la fameuse taxe, mais encore la doubler quand des nécessités pressantes rendirent inopérant et vain tout argument électoral.

Mais cet homme au destin si complexe multipliait les obstacles sous ses propres pas. Ayant vécu à l'écart des luttes politiques pendant ces dernières années, il n'en avait pénétré ni le sens ni la psychologie. Entre sa comparution devant la Haute-Cour et son brusque retour à la vie publique, il y avait un grand trou noir. Désorienté, isolé par le renversement voulu de ses sympathies, voire de ses alliances, la valeur des événements lui échappait; ses qualités apparaissaient démodées et en retard, ses défauts aggravés sous le signe de l'âge. Il était, en un mot, privé d'antennes.

M. Painlevé, mieux avisé, s'en alla trouver quelqu'un dont la réputation est précisément de n'en pas manquer. Le 11 juillet au soir, il eut avec M. Aristide Briand un long entre-

tien sur la gravité de la discussion qui s'amorçait : les deux hommes d'État décidèrent de réunir, le soir même, tous les membres du Cabinet dans un dîner amical qui aurait lieu au Café de Paris. M. Malvy, en raison de son influence personnelle sur M. Caillaux, serait invité.

Le dîner a lieu. M. de Monzie, qui doit partir avec M. Georges Bonnet, le soir même, pour quelque cérémonie dominicale, insiste pour être fixé sur l'attitude définitive à laquelle on se tiendra le lendemain. M. Caillaux n'est pas là, mais M. Painlevé se porte fort pour lui. La transaction parlementaire sera ratifiée, c'est dit et promis. MM. de Monzie et G. Bonnet quittent Paris le soir même sur la foi des promesses, tandis que M. Caillaux rejoint après le dîner ses collègues attardés; il confirme la promesse faite par M. Painlevé en son nom, et à son tour part pour la Sarthe où il est candidat au Sénat. Il est élu, tandis que madame Caillaux, sur quelque route de France, est victime d'un accident d'automobile. Très énervé, M. Caillaux rentre du Mans. Il a réfléchi, il en a trouvé le temps entre le tour du scrutin qui l'a élu, et l'arrivée du télégramme lui annonçant l'accident de sa femme; il n'accepte plus la transaction : tout est à recommencer; mais M. Vincent Auriol ne recommence pas; il donne sa démission de président de la Commission des finances.

La droite et les modérés qui, eux, ont accepté le texte du Sénat, maintenant pour tous la taxe sur le chiffre d'affaires, délèguent M. Maginot.

— Si vous posez la question de confiance, déclare M. Maginot à M. Caillaux, les modérés vous soutiendront; sinon ils vous abandonneront.

Une heure avant de pénétrer dans la salle des séances, les membres du gouvernement se réunissent pour délibérer dans un petit salon du Palais-Bourbon. On est d'accord, M. Caillaux étant présent et consentant, pour ne pas poser la question de confiance afin de laisser au projet la faculté de revenir devant le Sénat.

Le débat est ouvert; M. Caillaux prononce un bref discours, puis, soudain, sans égard pour ce qui semblait définitivement convenu quelques minutes avant, il termine en posant la question de confiance; il descend alors de la tribune, se campe

devant le président du Conseil et explique, sans la moindre gêne :

— Mon cher Président, j'ai été contraint de poser la question de confiance, sinon la droite nous lâchait et nous n'avions pas de majorité. Je ne l'ai posée, du reste, qu'en mon nom personnel.

A quoi M. Painlevé répond :

— Un gouvernement est un gouvernement.

Mais il monte à la tribune et une nouvelle fois, se solidarise avec son ministre des finances.

Soucieux avant tout de hâter le vote d'un budget qui était en suspens depuis six mois, M. Painlevé intervient dans le débat en faisant valoir ce suprême argument.

Ainsi se trouva réalisée cette fameuse majorité du 12 juillet (dans la nuit du 12 juillet au 13) qui excluait les socialistes, une grande partie des radicaux et comprenait toute la droite et le groupe Marin.

Le vote acquis, on lut le décret de clôture; mais la situation politique n'avait jamais été si confuse, et tout de suite deux interpellateurs se chargeaient de la démontrer : M. Bastid à gauche et M. Léon Bérard, à droite, demandèrent au gouvernement « sur quelle majorité il comptait maintenant s'appuyer ».

***

Les vacances sont pour les parlementaires une épreuve qu'ils n'affrontent qu'avec inquiétude; ils reprennent contact avec l'électeur et n'obtiennent pas toujours de cet implacable examinateur la mention honorable qui doit raffermir leur autorité et leur action.

En 1925, cette épreuve s'annonçait féroce; le Cartel était brisé, le chiffre d'affaires maintenu (quelques mois plus tard, il sera doublé) et la majorité n'était pas autrement composée que celle qui avait été battue le 11 mai. Pour tous les partis l'équivoque était grande; de quoi demain serait-il fait pour le cabinet Painlevé et ses partisans du 12 juillet? Certes le gouvernement pouvait présenter à l'opinion publique un bilan qui n'était pas négligeable : l'offensive marocaine était engagée avec succès; à Genève, MM. Painlevé et Briand

avaient rallié à la France les sympathies du monde en poursuivant l'œuvre pacifique de M. Herriot, en lui donnant une forme et un code. C'étaient les prémisses de Locarno; en Alsace, le président du Conseil et son fidèle collaborateur, M. Georges Bonnet, avaient reçu un accueil chaleureux.

Pendant ce temps, M. Caillaux songeait au règlement des dettes; le 23 août il s'embarque pour l'Angleterre. Il en revient le 27 : « Les négociations se poursuivent », déclare-t-il, et il fait l'éloge de M. Winston Churchill dont il n'a rien obtenu, dont il n'obtiendra rien.

Restait la dette envers l'Amérique. « Allez-y », disait M. Briand. « N'y allez pas », conseillait M. de Monzie. Il faut rendre à M. Caillaux cette justice qu'il avait aperçu les dangers de son voyage quand il accepta de l'entreprendre. Il part aux États-Unis le 16 septembre 1925, accompagné d'une brillante et nombreuse escorte, dans laquelle M. Paul Dupuy figurait à la demande expresse de M. Pierre Laval.

Caillaux quitte précipitamment Washington le 4 octobre et rentre à Paris le 10 au soir. Une foule considérable de journalistes et d'amis sont allés l'attendre au Havre. Madame Caillaux, à peine remise de son accident, est venue. Autour d'elle papote et jacasse tout un monde vain, de coulisses et de boulevards : Maurice Rostand est là, inévitable et bruyant...

L'impression est pénible, et M. Joseph Caillaux lui-même semble gêné, quand il voit affluer dans les salons de la *France* tous ces élégants bavards, tous ces amis des mauvais jours, à qui sa récente fortune n'a pu refuser certains droits.

Avec M. Caillaux sont revenus en France de nombreux parlementaires qui faisaient partie de sa mission. On est frappé par l'air de quant à soi que chacun affecte. Dans le wagon-salon qui les ramène à Paris, cette impression s'aggrave. Dans un compartiment lointain, M. Bérenger cause sur le ton de la confidence avec un journaliste connu; M. Dausset échange des propos joyeux avec quelques collègues du Sénat et M. Vincent-Auriol, très entouré mais discret, conte en langue d'oc de jolies histoires de son pays.

Cependant, à Paris, dans l'irrésistible entraînement de la vie politique, les témoins parlent. M. Caillaux aurait été un médiocre négociateur; il se serait montré instable dans son

humeur, variable dans ses exigences, il n'aurait en définitive rien compris à l'Amérique ni aux Américains.

Ces insuccès se confirment au moment précis où, aux difficultés politiques, provoquées par le scrutin du 12 juillet, s'ajoutent les embarras financiers. En juillet et le 25 septembre, il a fallu faire face aux échéances des bons à court terme; la dernière a été fort lourde. Les caisses du Trésor ont été vidées du même coup et M. Painlevé se demande comment on pourra boucler la fin du mois. Enfin, les résultats de l'emprunt 4 p. 100 or à garantie de change, dont M. Caillaux avait, à plusieurs reprises, laissé espérer quinze milliards et même au delà sont mauvais. Le public n'a, d'une part, rien compris à la garantie de change et, d'autre part, a jugé trop peu élevé l'intérêt de 4 p. 100. Devant la médiocrité des résultats, M. Dausset avait proposé de laisser indéfinis les délais de souscription; à quoi M. de Monzie objecta :

— Ceci me paraît impossible puisque le titre doit être porté en bourse.

Quelques jours avant la clôture de l'emprunt, le gouvernement avait réuni au quai d'Orsay certains ministres et les directeurs des établissements de crédit; il s'agissait de demander aux banques un suprême effort en faveur de l'emprunt. Vaines tentatives : il apparut, dès le début d'octobre, que l'opération à garantie de change ne donnerait guère plus de 5 à 6 milliards. Ce qui n'empêcha pas M. Caillaux de se déclarer très satisfait.

Les changes sont d'une extrême nervosité. Le Trésor a utilisé pour la défense du franc le matelas de devises disponibles que des opérations heureuses en juillet et septembre lui avaient permis de constituer. A l'époque, une confusion se produisit dans les esprits à propos de ces réserves; on fut tenté de les confondre avec les fonds Morgan qui, eux, ne furent jamais entamés.

L'avis des financiers français et étrangers est que les changes ont tendance à monter; nul n'ignore en effet que nous sommes à la veille d'une nouvelle inflation.

Telle est, rapidement esquissée, la situation financière avant la rentrée parlementaire d'octobre et l'ouverture du Congrès radical à Nice.

Or, il n'est pas douteux que, si l'on exclut les difficultés financières, la situation du cabinet Painlevé était particulièrement favorable.

En Alsace et en Lorraine, les esprits étaient pacifiés; la guerre du Maroc touchait à sa fin; Abd el Krim avait abandonné Ajdir pour se réfugier du côté de Targuiss. Le plan du Maréchal Pétain, dressé d'accord avec le gouvernement espagnol, devait réduire l'ennemi dès le printemps prochain. Locarno était fait; les premiers entretiens avaient eu lieu; la politique de paix était commencée.

Seuls subsistaient les embarras financiers; changes tendus, caisses vides, dettes interalliées sans solution, et, en perpective, une fin de mois très difficile et, en décembre, une échéance de 8 milliards de bons à court terme.

Au point de vue politique, la situation créée par le scrutin du 12 juillet s'était aggravée. M. Herriot avait traversé une partie de la France pendant ses vacances et avait sonné le ralliement des forces cartellistes à Mont-de-Marsan, puis à Bordeaux, où il avait été reçu par le député-maire socialiste M. Marquet. Le chef du parti radical avait laissé transparaître son désir de ne pas se séparer de ses amis d'extrême-gauche; il était clair que le cabinet Painlevé, composé exclusivement de radicaux et de radicaux-socialistes, ne pourrait vivre s'il ne s'appuyait pas sur ses troupes naturelles, celles du 11 mai. Mais pour cela, il devrait avant tout rectifier sa politique financière et se rapprocher des socialistes.

***

On se prépare fiévreusement à aller à Nice. M. Caillaux suppose qu'il y sera très vivement attaqué et annonce son intention de s'y rendre; quelques membres du Cabinet essaient de l'en dissuader.

— Le devoir du soldat est d'aller au devant du danger, — répond-il.

Ces formules toutes faites où l'on a pour notre enfance résumé l'héroïsme militaire, lui sont chères. Ses discours même les plus récents, en sont émaillés. Il ne se reconnaît et ne se tolère que « sac au dos », l'œil aux aguets, attendant l'attaque

au petit jour; il ne se rue au combat qu' « avec toutes ses armes ».

— Je ne suis pas de ceux, — dit-il encore, — qui jettent leur fusil avant de se battre.

Singulière hantise et pour le moins inattendue!

Il ira donc à Nice; dans ces conditions, il est décidé que tous les ministres radicaux s'y retrouveront.

A la veille du départ, le 13 octobre, au cours d'un Conseil des ministres, M. Caillaux intervient pour demander que la rentrée des Chambres soit fixée au plus tôt. Il justifie cette hâte par un exposé de la situation de la Trésorerie qui est telle que dès maintenant, il devient nécessaire d'augmenter le chiffre des avances de la Banque à l'État. Les ministres soulignent le danger que présente la convocation précipitée des Chambres, auxquelles le gouvernement devra demander une inflation immédiate. Les questions se multiplient, pressantes, angoissantes à l'adresse du ministre des Finances :

— Où en sommes-nous?

— Donnez-nous des chiffres!

— Quels sont vos plans?

Pris au dépourvu M. Caillaux quitte le Conseil pour aller se renseigner auprès de ses services. Ce départ inopiné fera dire aux journalistes massés sur le perron de l'Élysée, que M. Caillaux vient de donner sa démission. Il revient bientôt pour annoncer au Conseil qu'il pourra difficilement passer l'échéance de fin d'octobre : de toutes façons une nouvelle inflation semble inévitable.

***

Les grandes journées du Congrès sont celles du 16 et du 17 octobre; le 16, le Préfet offre un déjeuner en l'honneur des congressistes. M. Herriot y assiste. Pendant le repas on s'attend à voir surgir M. Caillaux qui a promis de venir; il arrive à 1 h. 15, comme le déjeuner touche à sa fin; on le fait attendre dans un bureau de la préfecture, puis les hôtes du Préfet se répandent dans le grand salon, où bientôt est introduit le ministre des Finances. Sous le regard curieux des

congressistes, il se heurte à M. Herriot avec qui il échange de cordiales banalités.

A 2 heures le Congrès de Nice est ouvert. M. Herriot apparaît le premier, salué par une immense ovation; Caillaux, qui suit de près, est applaudi par ses amis. Il les remercie en agitant son mouchoir dans leur direction.

Le débat commence.

M. Nogaro lit, au milieu de l'indifférence générale, un rapport sur la situation financière; les esprits sont ailleurs; on attend le discours du ministre, et, quand il se lève pour gagner la grande estrade, tous les visages se tournent vers lui, anxieux et impatients. Cette rencontre de deux hommes, de deux tempéraments, n'est pas sans grandeur.

M. Caillaux a contre lui sa voix; elle est sourde, couverte, embrumée; avec un pareil organe tout n'est pas bon à dire, les vers par exemple.

A Nice, il le sentit, et aux défaillances d'une voix sans nuances, il substitua une mimique gesticulatoire qui chez lui n'est pas ridicule; elle est le complément naturel de son éloquence hachée, piaffante, toute en formules, parfois heureuses, toujours concises.

A grandes foulées, il arpentait l'estrade comme dirigé par la fantaisie d'un ressort mal réglé. Il condamnait l'impôt sur le capital en se livrant à une sorte de pas de l'oie à rebours, qui lui faisait projeter à chaque pas sa jambe en arrière, et dans le vide; puis rampant, le corps en deux, la main fauchant l'espace, il criait à Herriot sa reconnaissance : « Je ne vous ai pas oublié pendant mon procès. »

On applaudit et M. Herriot lui succéda, acclamé par le Congrès. L'esprit de parti peut tout refuser à M. Herriot, sauf la séduction. Elle est partout : dans le retroussis des lèvres qui adoucissent de finesse, d'indulgence et d'esprit son visage massif; dans la voix aux résonances profondes, aux raucités violentes qui attaquent les nerfs, comme un philtre, et même dans la silhouette en dépit des cheveux drus qui accentuent sa vigueur et des épaules si carrées qu'elles semblent avoir été tracées à l'équerre.

Quand les acclamations furent calmées, Herriot parla : et, dès les premiers mots, le choc se produisit, brutal; aucun

compromis ne semblait possible entre les conceptions financières des deux hommes.

Pourtant il fallait pour l'opinion publique que l'on eût l'air d'être d'accord; le parti radical ne pouvait donner le spectacle de ses divisions sur un point essentiel de sa doctrine.

Le 16 octobre au soir, quelques ministres ont une entrevue avec Caillaux; ils décident de se retrouver le lendemain pour tenter de réaliser l'accord sur une formule. On a choisi pour cette difficile négociation ceux qui paraissent le plus qualifiés par leurs influences ou leurs amitiés. D'un côté, MM. Maurice Sarraut et Malvy, de l'autre MM. Georges Bonnet et Yvon Delbos.

Le 17 octobre, à 9 heures et demie, les négociateurs se présentent à l'Hôtel Négresco chez M. Herriot; Caillaux est là, élégant, monocle à l'œil, gilet et guêtres clairs, il offre un savoureux contraste avec M. Herriot, négligemment vêtu d'une robe de chambre. Le ministre des Finances se déclare fidèle à l'impôt sur le revenu; M. Herriot n'envisage pas le relèvement financier sans l'impôt sur le capital. On cherche une transaction; les interlocuteurs s'y prêtent sans bonne grâce; ils restent froids et compassés. Enfin, on croit résoudre ce qui est insoluble en acceptant une formule d'impôt sur toutes les formes de la richesse et de la fortune.

Sans beaucoup d'espoir, les hôtes de l'Hôtel Négresco vont devant la Commission des finances du parti; nouveau duel entre Caillaux et Herriot qui déclare qu'il n'abandonne aucune de ses idées; la Commission adopte pourtant la transaction : elle essaie de se leurrer elle-même sur la viabilité d'un accord qu'elle sait sans lendemain.

Le Congrès, pour témoigner sa bonne volonté, adopte à son tour la formule d'impôt sur toutes les formes de la richesse et de la fortune.

C'est le dernier jour du Congrès; on attend M. Painlevé qui doit présider le banquet de clôture; le bruit court que certains militants radicaux-socialistes ont l'intention de le siffler lorsqu'il descendra du train. Il arrive, accompagné de M. Appell, de M. Georges Bonnet, qui a été à sa rencontre jusqu'à Marseille, et l'a, en route, mis au courant des derniers événements. Contrairement à toutes les prévisions, le président

du Conseil est chaleureusement accueilli et son entrevue avec Herriot est très cordiale.

Au banquet, nouveaux discours : M. Painlevé parle au milieu des acclamations. Mais tous les effets de séance et l'enthousiasme sentimental le plus sincère ne pouvaient tenir contre les décisions que M. Herriot avait formulées la veille.

« Malgré mon affection pour M. Painlevé, avait-il dit, s'il a besoin seulement d'une seule voix de droite pour gouverner, je dirais à tous mes amis de voter contre lui. »

Ainsi se trouvait posé brutalement le dilemme où se débattait le gouvernement depuis le 12 juillet.

Le soir même Caillaux revient à Paris, persuadé qu'il a gagné la partie; il fait téléphoner aux journaux qu'il a mis les radicaux « dans sa poche » et qu'il peut désormais se passer d'eux.

M. Painlevé et ses ministres rentrent dans la nuit par train spécial. Tous les membres radicaux du Cabinet, à l'exception de M. Georges Bonnet, qui est monté seul dans un compartiment, commentent les épisodes du Congrès de Nice; ils sont unanimes à penser que le ministère, ayant contre lui l'hostilité des socialistes et maintenant celle des radicaux socialistes, ne peut plus songer à réaliser une majorité de gauche.

— Si, disent certains, le Cabinet persiste à durer en s'appuyant sur la droite, quelle sera la position des ministres radicaux? et quelle sera celle de Painlevé s'il tombe seulement soutenu par une minorité de droite?

— L'origine du malaise, — disaient d'autres chefs du Cartel, — est la majorité du 12 juillet que Caillaux nous a contraints de réaliser.

« Or, nous pouvons craindre qu'il refasse le coup du 12 juillet, qu'il souscrive aux engagements que nous prendrons en commun, et qu'une fois à la tribune il n'en fasse qu'à sa tête. »

En résumé, ils sont résolus à démissionner ou à obtenir de M. Painlevé qu'il remplace M. Caillaux. Le président du Conseil s'est retiré dans son compartiment où il repose; qui se chargera de lui exposer ce que les ministres radicaux-socialistes espèrent de lui?

On cherche M. Georges Bonnet que l'on sait lié d'amitié avec

M. Painlevé. On le découvre seul dans un compartiment et abîmé dans la lecture d'un dossier. Les ministres radicaux lui demandent d'être leur interprète auprès du Président.

Le 19 octobre, dans l'après-midi, M. Georges Bonnet voit le président du Conseil et lui fait part des inquiétudes et des désirs de ses collègues radicaux; mais M. Painlevé déclare qu'il refuse de disloquer le ministère, qu'au reste ce serait une faute, puisqu'il a pris lui-même la responsabilité de faire revenir M. Caillaux de Mamers. Et, à ce propos, il rappelle qu'en 1917 il a été contraint d'exclure de la sorte M. Ribot de son ministère; il s'est juré à lui-même de ne jamais recommencer une telle opération. Donc, ou le Cabinet ira en entier devant les Chambres, ou il démissionnera collectivement.

— Faisons, — conclut-il, — le silence sur ces incidents et oublions nos dissensions.

Mais, dans les couloirs de la Chambre, la campagne continuait très violente contre le Cabinet.

La majorité du parti radical-socialiste se montrait hostile à Caillaux et, par ricochet, à Painlevé qui le conservait dans son Cabinet; les ministres radicaux décident d'inviter le président du Conseil à une réunion, où ils pourront en toute tranquillité envisager les événements. Leur intention est de demander au Cabinet de démissionner.

Le 22 octobre, Caillaux rend visite à Briand et à Painlevé et leur expose les grandes lignes de ses projets; un conseil de Cabinet est fixé pour le lendemain, vendredi 23.

Déjà l'opinion publique pressentait la tragédie qui se déroulait dans les conseils gouvernementaux. La réunion du 23 octobre aggrave cette impression sans la préciser.

Le seul compte rendu sincère qui ait été fait de ce Conseil de Cabinet est celui du *Matin*. Le voici intégralement :

Le Conseil de Cabinet n'a pas été marqué par les incidents décisifs que d'aucuns escomptaient et dont l'attente avait attiré au ministère de la Guerre une affluence qu'on n'est pas habitué à rencontrer dans ce lieu. M. Caillaux est venu. Ainsi est-il apparu qu'il se livrait à une boutade quand il donnait à entendre que sa participation à la délibération gouvernementale était incertaine. Celle-ci dura trois heures. A l'ordre du jour ne figurait pas que la question financière.

Elle ne vint qu'en troisième rang, après le Maroc et le contrôle financier des réseaux.

M. Painlevé invita M. Caillaux à préciser les directives de ses projets d'assainissement financier. Prenant la parole, le ministre des Finances fit avec brio l'exposé de la situation financière, étudia sa répercussion sur la situation politique et parlementaire, définit les directives de l'action qu'il se propose d'entreprendre pour arriver au redressement qui constitue son but final.

M. Caillaux qui n'avait en mains aucun texte se tint dans les généralités. Il indiqua cependant que la question de la Trésorerie n'était pas aussi angoissante que d'aucuns se plaisaient à le répéter et qu'en tout cas il ne se trouvait pas dans l'obligation de réclamer immédiatement aux Chambres le relèvement de la faculté d'émission des billets de la Banque de France. Une pareille mesure ne pouvait, précisa-t-il, être réclamée que dans le cadre général des projets de réorganisation qui comprendront éventuellement la création d'une Caisse d'amortissement. Il ressortait de l'exposé de M. Caillaux que ces projets étaient loin d'être au point, que non seulement leur fond mais leur forme définitive n'étaient en rien arrêtés.

Dans le Conseil un étonnement assez vif se manifesta d'un pareil flou. Et ce sentiment M. de Monzie le traduisit avec énergie et vivacité en faisant observer qu'il était étrange que, depuis six mois qu'il est installé rue de Rivoli le ministre des Finances n'ait pas trouvé le moyen de mettre sur pied un programme. Car le temps presse et l'heure n'est plus aux discussions académiques.

— Nous voici, — dit-il, — à une semaine de la rentrée des Chambres. Il serait temps d'apporter quelque chose de définitif.

M. Caillaux répliqua avec feu, mais la grande majorité du Conseil demeurait d'une singulière froideur. Le ministre des Finances affirma que d'ici à lundi ses services auraient achevé la mise au point des textes en préparation, mais les projets que promettaient M. Caillaux auraient-ils la chance d'être acceptés par le Parlement, si, comme il était logique de le penser, le ministre des Finances fixé dans une position dont il ne semble pas désireux de se départir, leur donnait une rédaction conforme à ses conceptions?

M. Painlevé posa la question. Le Conseil, à l'exception peut-être de M. Pierre Laval, répondit par la négative. M. Caillaux eut un mouvement d'humeur et il lança :

— Quoi que je puisse proposer maintenant, on n'en voudra point.

Si M. Caillaux lui-même professait cette opinion, ne pensait-il pas qu'il serait avantageux et pour lui et pour le Cabinet de se retirer et de passer la main à un successeur? On le lui suggéra, mais M. Caillaux répondit qu'il ne saurait quitter le ministère qu'à la suite d'un vote du Parlement.

— Je partirai avec vous, mon cher Président, — dit-il à M. Painlevé.

Aussi bien, si ses conceptions financières n'étaient pas admises par ses collègues, M. Caillaux se déclara-t-il tout prêt à écouter leurs suggestions. Mais le Conseil estima que ce serait là renverser les rôles et que dans les circonstances présentes il appartenait au ministre

des Finances de prendre ses responsabilités et de présenter ses solutions. Puisque M. Caillaux se montrait bien décidé à demeurer sourd à toute suggestion de retraite, les ministres se demandèrent s'il n'y aurait pas lieu d'avoir recours à une démission collective du Cabinet, afin d'éviter à M. Painlevé un échec certain devant la Chambre. Et M. Aristide Briand fit observer qu'il était à l'heure présente difficile d'envisager une démission du Cabinet. Dès la rentrée, en effet, le ministre des Affaires étrangères compte demander à la Chambre de discuter sans délai le projet de loi portant ratification des accords de Locarno. Et il y a un intérêt considérable à ce que cette ratification ait lieu le plus tôt possible. Une crise avant qu'elle ne soit acquise serait un événement déplorable.

Une telle argumentation produisit une forte impression sur le Conseil, où prévalait en outre l'opinion qu'il était en tout cas impossible de ne pas entendre l'exposé des projets de M. Caillaux et qu'on ne saurait, sans manquer à la courtoisie la plus élémentaire, refuser le délai qu'il avait demandé. Après avoir entendu MM. Aristide Briand, de Monzie, Pierre Laval, Schrameck, Durafour, Yvon Delbos, André Hesse et Émile Borel, le Conseil décida de renvoyer à lundi la suite du débat.

Avant de se séparer les ministres se sont préoccupés du discours que M. Caillaux doit prononcer dimanche à Château-du-Loir. Il a été entendu entre le ministre des Finances et ses collègues, que M. Caillaux ne traiterait en aucun cas de projets sur lesquels le gouvernement n'a pas délibéré et partant ne s'est pas prononcé. Après le Conseil le communiqué suivant a été fait à la presse : « La discussion s'est ouverte sur la question financière. Elle se poursuivra au cours du Conseil de Cabinet qui aura lieu lundi matin et qui sera suivi l'après-midi d'un Conseil des ministres. »

Le récit du *Matin* n'a été démenti par aucune des informations que nous avons recueillies.

M. Laval et M. Antériou, comme M. de Monzie, étaient restés étrangers à cette partie politique du débat, car ils ne sont point radicaux-socialistes et ne revenaient pas de Nice. M. Briand était à la droite de M. Painlevé, M. de Monzie, garde des Sceaux, tenant la place de vice-président du Conseil, était le voisin de table du ministre des Finances.

A un moment, nous fut-il conté, le ministre de la Justice se retourne vivement vers son collègue des Finances et lui tient des propos que le Conseil n'entend pas; ce doit être d'ordre personnel parce que le ministre des Finances prend immédiatement, dans sa main droite, la main droite de son collègue et la serre longuement. On est réduit aux hypothèses sur la

signification de cette poignée de mains. Elle marque cependant, pour l'historien de l'extérieur que nous sommes, qu'il n'y a pas polémique verbale entre les personnes mais véritablement discussion au carrefour des systèmes financiers et à la veille d'une rentrée parlementaire pour laquelle jusqu'à la dernière minute les ministres avaient attendu d'un technicien miraculeux une formule de salut qui ne venait pas.

Ajoutons quelques précisions néanmoins à l'évocation du débat technique.

Pour faire l'échéance de décembre, et d'une manière générale pour résoudre le problème des bons, M. Caillaux proposait un système qui nous ramenait au plafond unique. Sa proposition imposait une limite définitive à l'émission des bons et des billets. Les billets pouvant être transformés en bons et les bons en billets, ce projet avait l'avantage d'écarter désormais tout danger pour les échéances. En ce qui concernait les besoins mêmes du Trésor, le ministre se déclarait partisan d'une augmentation des avances de la Banque à l'État, et enfin, pour donner satisfaction aux partisans de l'impôt sur le capital, il prévoyait une supertaxe sur les successions. Cet exposé, écouté dans le plus profond silence, arracha à M. de Monzie une bien curieuse réflexion.

— Tiens, mais c'est là un ancien projet de M. Poincaré, revu et augmenté, — déclara-t-il?

Par ailleurs, le récit du *Matin* mentionne que M. Caillaux, au cours du Conseil des ministres, avait déclaré qu'il ne se trouvait pas contraint de réclamer immédiatement aux Chambres le relèvement de la faculté d'émission des billets de la Banque de France.

Or, dès le 13 octobre, de l'aveu même de M. Caillaux qui avait abandonné le Conseil des ministres pour se renseigner auprès de ses services, l'inflation était apparue inévitable. Nous l'entendrons pourtant, après la chute du cabinet Painlevé, déclarer à un collaborateur du *Petit Parisien* que jamais l'inflation n'avait été dans ses projets.

Et, dans l'analyse qu'il fera de ces mêmes projets à la *Revue politique et parlementaire*, ne figurera pas davantage l'inflation à laquelle il avait, il est vrai, renoncé en fin de discussion pour proposer le plafond unique — inflation déguisée.

Le samedi 24, M. Caillaux déclare que ses projets sont au point. On lui demande de ne rien en révéler, à Château-du-Loir, où il doit le lendemain prononcer un discours.

A ce moment-là, l'inquiétude a gagné M. Briand; et si au Conseil de Cabinet du vendredi il s'est opposé à la démission du gouvernement, en raison du prestige que devaient garder devant le monde les accords de Locarno et aussi du danger imminent que présente le conflit gréco-bulgare, il n'en est plus de même maintenant. En effet, l'échec paraît certain devant la Chambre. Les journaux ont publié des nouvelles tendancieuses sur le Conseil de vendredi et il semble bien que l'autorité morale du Cabinet est sérieusement atteinte par les interprétations erronées. M. Briand estime que M. Caillaux doit s'en aller seul. C'est également l'avis de M. Steeg, qui n'est pas encore parti pour le Maroc. M. Briand décide de faire une démarche décisive auprès de M. Caillaux, pour l'engager à démissionner. M. Laval qui, au préalable, a déclaré qu'il se retirerait du Cabinet en tout état de cause, l'accompagne. M. Caillaux refuse, veut aller devant les Chambres. Le lundi 26, a lieu un nouveau Conseil de Cabinet.

Il n'est pas inutile de rappeler quelles rumeurs sensationnelles ce Conseil de Cabinet provoqua dans tout le pays : les nouvelles les plus stupéfiantes qu'une époque troublée peut faire naître coururent pendant huit jours sur les fils du télégraphe et du téléphone.

Comme le but de ce récit est de contribuer, dans la mesure du possible, à l'histoire de ce temps, nous nous efforcerons de rétablir les faits dans leur modeste intégrité. Il semble toutefois que la discussion ne se soit pas poursuivie comme on le crut dans la violence des mots et l'excès des gestes. M. Briand ne dit mot mais parut importuné par ce désaccord qui risquait de rompre le cours de sa diplomatie. M. Caillaux précisa ses projets dont la forme générale n'avait pas varié.

A la fin de ces explications, M. Caillaux indiqua que la hausse de la livre lui paraissait inexplicable si on n'admettait pas une certaine intervention spéculative sur le marché français. En suite de quoi il demande la permission au Conseil de faire procéder dans toutes les banques parisiennes à une enquête de l'Inspection des finances.

Le Garde des Sceaux, M. de Monzie, l'interrompit à ce moment pour lui dire :

— Je vous demande pardon, mon cher ami, mais si j'avais eu la parole à mon tour, j'aurais avant vous annoncé au Conseil de Cabinet qu'une enquête judiciaire avait été ouverte dès hier par mon ordre, en vue de vérifier s'il y a ou non spéculation sur le franc, du fait des banques parisiennes. J'ai pris les devants comme ministre de la Justice, c'était mon devoir.

N'empêche que le compte rendu du Conseil indiquait, selon les suggestions de M. Caillaux, qu'une enquête allait être ouverte sur l'initiative du ministre de Finances. On comprendra fort bien pourquoi le ministre des Finances voulait tirer à soi le bénéfice de cette initiative et donner l'impression que le Garde des Sceaux s'était mis à sa remorque. On sait en effet que peu de jours après, l'entourage de M. Cailalux allait essayer de mener campagne contre M. de Monzie en le représentant comme le manager de la dislocation et comme l'allié d'un certain groupe bancaire dont M. Caillaux s'affirmerait la victime. Il ne semble pas d'ailleurs que M. de Monzie ait, à ce moment-là, prévu et paré le coup d'escrime italienne que lui ménageait son collègue voisin et ami sans doute, le ministre des Finances.

Le Conseil décide de se séparer et d'attendre. Un Conseil des ministres doit avoir lieu le lendemain matin à 9 h. 30; il est remplacé par un Conseil de Cabinet, au cours duquel M. Durafour prend la parole pour déclarer qu'il n'est pas possible de demander à M. Caillaux de s'en aller seul, mais que, d'autre part, il semble également impossible de se présenter devant les Chambres.

— Nous allons, — dit-il, — vers un échec certain, dont les ministres radicaux du Cabinet seront les premières victimes, et qui ne manquera pas d'éclabousser M. Painlevé lui-même. Il faut donc sauvegarder à la fois les personnalités morales du président du Conseil et du ministre des Finances.

M. Émile Borel débat avec le ministre des Finances quelques questions de détail. Puis, M. Caillaux demande un nouveau délai de vingt-quatre heures pour remanier ses plans.

Sur quoi, M. Schrameck intervient au nom des membres radicaux du gouvernement :

— Tout ce que vous pourrez proposer maintenant, dit-il à M. Caillaux, sera insuffisant où viendra trop tard. »

M. Schrameck indique alors quel nombre de voix le gouvernement peut espérer sur les projets financiers. Avec le pointage le plus optimiste le nombre des voix ne saurait dépasser 200 presque uniquement, dit-il, de droite, et il ajoute :

— Il y aura certainement une majorité de gauche contre le Cabinet.

Pour la première fois depuis bien longtemps, l'unanimité est réalisée au gouvernement. M. Caillaux accepte, ainsi que M. de Monzie, le principe de la démission collective du Cabinet qui est remise le mardi 27 octobre, à 2 heures de l'après-midi, au Président de la République.

***

Telle fut l'expérience Caillaux. M. Herriot avait laissé la livre à 93 fr. 50, M. Caillaux la laisse à 116 francs. Ses successeurs constateront en outre que l'inflation à laquelle M. Caillaux avait renoncé, par souci de l'opinion publique, mais qu'il avait remplacée par l'inflation déguisée du plafond unique était depuis longtemps inévitable. Quand M. Georges Bonnet arriva rue de Rivoli, il restait exactement 150 millions au compte de la Banque à l'État, c'est-à-dire que le plafond était atteint.

GEORGES SUAREZ

PAGES DE MA VIE[1]

Après m'être repu de romans d'aventures et avoir contemplé à mon aise la vie théâtrale, je me mis à rêver à l'amour quelque peu prématurément. A mes camarades non plus, ces rêveries n'étaient pas étrangères. Nous nous tenions tous pour amoureux d'Olga Borissienko, lycéenne d'une beauté froide qui se dandinait comme une cane et regardait tout le monde avec des yeux indifférents. Mon Dieu, avec quelle impatience nous attendions Pâques pour donner à Olga le baiser pascal! Je me rappelle une aventure : devant l'église du Saint-Esprit, les Tartares vendaient de l'indienne, de la mercerie, des savons et d'étranges parfums dont on pouvait acheter de petits flacons pour trois copecs. Nous en achetâmes et, sans attendre la fin des matines, courûmes sur le parvis de l'église où chacun de nous se barbouilla de parfum les dents, le bout de la langue et les lèvres. Cela nous brûlait, mais l'arome était délicieux! Quand Olga parut, nous la saluâmes par ces paroles : « Le Christ est ressuscité ». Et, à la queue leu leu, comme à la caisse d'un théâtre, pour acheter des billets, nous nous approchâmes et bécotâmes la dame de nos cœurs. Elle passa indifférente. Genia l'appelait, je ne sais pourquoi, d'un vilain nom, la Dulcinée de Toboso. Une fois, je le repris :

— De Tobolsk.

— Quand on ne sait rien, on se tait, — riposta-t-il.

C'est pour cette Dulcinée que je me battis à l'épée ainsi qu'il sied à un véritable chevalier. Le duel eut lieu non parce

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 luin.

qu'il était inévitable mais parce que, nourris des romans de Dumas et de Ponson du Terrail, nous étions prédestinés à nous battre. Notre bande s'était adjoint un jeune lycéen qui volait des fusils à son père, les vendait et avec le produit de la vente nous régalait de bière dans les brasseries. Il était dans le fond un excellent garçon et nous ne l'aimions pas seulement parce qu'il nous payait à boire. Or il arriva un jour que notre lycéen manqua de déférence envers notre dame. Non qu'il fît rien d'extraordinaire, mais quand on aime on est fatalement jaloux. Pour chacun de nous c'était un bonheur de dire quelques mots à Olga, de causer une minute avec elle. A mon grand regret, elle m'accordait ces faveurs moins souvent qu'à mes camarades. J'étais le plus jeune et le moins intéressant. Malgré cela, ce fut justement moi qui envoyai promener le lycéen. Il voulait se jeter sur moi, mais mes camarades prirent mon parti et lui déclarèrent que s'il désirait obtenir « satisfaction », chacun d'entre nous était prêt à se battre avec lui. Il convint qu'un duel s'imposait.

C'est moi qui fus désigné pour croiser le fer avec lui car, à l'exemple de Mephistophélès, de Faust et de Valentin, je savais manier l'épée comme le bâton et exécuter des pirouettes et des sauts de toutes sortes. On décida à l'unanimité que c'était à moi qu'incombait le soin de transpercer notre offenseur.

Genia Birilov apporta des rapières qui étaient suspendues chez lui en guise d'ornements. Les pointes de ces armes ne nous paraissant pas suffisamment effilées, nous les portâmes chez un serrurier. Je me souviens que les lames étaient noires et les pointes brillantes comme de l'argent.

Nous choisîmes pour terrain de lutte le bosquet d'Ossokine. Les témoins des deux adversaires étaient de mes amis, mais ils se comportèrent avec une irréprochable impartialité. En somme tout se passa comme dans le meilleur des romans.

— Pas trop de zèle, — nous dit l'un des témoins.

Et l'autre d'insister :

— Attention! N'allez pas jusqu'à vous tuer.

En moins d'une minute, le duel fut terminé. Après avoir croisé nos lames à deux reprises, nous les plantâmes où bon nous semblait, sans trop réfléchir. Mon adversaire me toucha

au front et moi, je le blessai à l'épaule. La douleur fut très vive sans doute, car il lâcha la rapière qui resta plantée dans ma tête. Je l'en arrachai immédiatement. Le sang jaillit avec abondance de ma blessure et me coula dans les yeux. Le bras du lycéen saignait. Comme nous avions convenu de ne point nous battre jusqu'à la mort mais jusqu'à la première goutte de sang, nos témoins déclarèrent le duel terminé et se mirent en devoir de panser nos blessures. A cet effet, l'un d'eux arracha généreusement les sous-pieds de son caleçon; les duellistes se serrèrent la main et allèrent marauder des pommes dans un verger, ce qui au fond n'est pas considéré comme un vol. Le soir, très fier de moi, je rentrai chez nous où je fus fustigé d'importance. C'est affreux! Vous arrivez à la maison, le cœur plein des plus nobles sentiments, on vous déculotte et on vous cingle les fesses à coups d'étrivières. C'est à mourir de honte!

Olga Borissienko eut-elle connaissance de ce duel? On dut le lui raconter, mais cela ne changea rien ni à son attitude envers moi, ni à ma destinée.

L'amour, celui que l'on montrait sur la scène et celui qui tourmentait les habitants du faubourg des Drapiers ne laissait pas de troubler mon imagination. Les jeunes filles du faubourg chantaient avec mélancolie :

Est-ce le champ argenté
Où jeune fille, sous la lune,
Je jurais au Ciel de rester
Jusqu'à la tombe chaste et pure.

Sans doute, ces paroles étaient bêtes, néanmoins je comprenais le sentiment sincère qui vibrait en elles. L'autre couplet était moins sot :

Mon amour plus fort que la tombe,
C'est à lui que j'ai tout donné;
Il m'a brisée... et je succombe.
A son feu, je me suis fanée.

Bien que ces mélopées fussent chantées par de pauvres filles déjà fanées, elles m'allaient au cœur.

Je voyais tout le monde chercher l'amour; je savais que tout le monde souffre par lui. Gens mariés et célibataires; commis et modistes; cultivateurs et ouvriers. Dans ce domaine

beaucoup de choses m'effrayaient et demeuraient inaccessibles à ma raison. Les jeunes filles et les jeunes femmes chantaient l'amour d'un accent triste et émouvant. Pourquoi? Les gars ainsi que nombres d'adultes parlaient de l'amour en termes grossiers, sarcastiques et fréquentaient les maisons publiques des Sablons. Pourquoi? Je savais ce qu'était une maison publique mais ne pouvais pas du tout concilier l'existence de ces établissements avec l'amour dont il est parlé dans *la Dame aux Camélias*.

J'avais chanté à des mariages et vu des fiancées semblables à de blanches colombes. Elles pleuraient presque toujours. Les villageoises, en se mariant, pleurent aussi et, dans leurs chansons, maudissent la vie de l'épouse. Plus tard, citadines et campagnardes, toutes « enfantent dans la douleur ». Néanmoins, toutes veulent se marier, toutes cherchent l'amour. C'est qu'en vérité, il apparaît comme l'objet principal de la vie.

Ce que je savais des rapports entre les sexes me paraissait irréconciliablement contradictoire. Il était évident que, dans la vie ordinaire, la femme était un animal domestique d'autant plus précieux qu'elle travaillait avec plus de patience. Mais en même temps, je constatais que, partout, la femme créait une atmosphère de fête et qu'auprès d'elle, la vie devenait plus pure et plus belle. J'assistais aux « veillées » qu'on organisait dans les ateliers. Les compagnons et leurs aides, ivres et grossiers d'ordinaire, nous obligeaient, nous autres apprentis, à mettre l'atelier en ordre. Ils achetaient du pain d'épice, des bonbons, des noisettes, des liqueurs, invitaient des jeunes filles, des couturières et des cartonneuses et organisaient des danses et des jeux. Le boute-en-train de la bande choisit une jeune fille et se promène avec elle bras dessus, bras dessous, tandis que les autres chantent :

O mon Dieu, mon Dieu,
Le doux petit cœur.
Sa joue une fleur,
Ses lèvres vermeilles.

Et ses yeux, ses yeux,
La pure merveille;
Un baiser ou deux
Et m'en vais sur l'heure!

Il fallait voir la béate confusion du cordonnier, du tailleur ou du menuisier quand, d'un air gauche et timide, ils embrassaient la belle. Et elle, il fallait la voir rougir pudiquement et quels yeux elle avait à ce moment-là! C'était charmant bien que tout cela me paraisse ridicule aujourd'hui. Cela colorait si merveilleusement la dure existence des bas-fonds! Je sentais par là que la femme est la joie et la souveraine de la vie, mais, en même temps, mes yeux étaient frappés par la quantité de misères qui la ravalaient.

Une coutume me plongea dans l'étonnement. La sœur d'un de mes camarades épousa par amour un jeune employé des postes. J'allai au mariage et vis les gens festoyer. Tout fut gai et intéressant! Tard dans la nuit, les jeunes mariés allèrent dormir dans un grenier, mon camarade et moi dans une grange à foin.

Le lendemain, je fus réveillé par des cris stridents et un affreux vacarme, — on aurait cru qu'il était arrivé un grand malheur. Je jetai un coup d'œil dans la cour et vis un spectacle que je n'oublierai jamais : la cour était remplie de commères à demi vêtues, échevelées, saoules, qui gambillaient comme des folles. Les unes, — leurs jupons relevés jusqu'aux genoux et au delà, — menaient une sarabande effrénée; d'autres chantaient à tue-tête. D'aucunes tapaient sur le sol à coups de pots et d'écuelles et tambourinaient sur des poêlons et des casseroles. Certaines enfin brandissaient en l'air un grand torchon blanc souillé de sang. Cette scène me semblait insensée et me remplissait de terreur. Les hommes, à demi ivres eux aussi, riaient à gorge déployée, hurlaient, enlaçaient les femmes. Celles-ci, tel un essaim de moustiques au-dessus d'une mare, tourbillonnaient dans la cour. Les jeunes mariés, debout sur le vieux perron, se tenaient par la main, souriant à cette bacchanale. Les femmes hurlaient des mots obscènes. Les hommes n'étaient pas en reste. Les jeunes épousés rayonnaient. Je n'ai jamais vu regards plus heureux que les leurs ce matin-là. Mon camarade étant plus âgé et plus expérimenté que moi, je lui demandai ce que faisaient ces gens.

— Ils rigolent, — me répondit-il, — tu entends, ils chantent. Tu vois bien, la chemise est tout ensanglantée. Cela veut dire que ma sœur était honnête.

Surpris, je demandai :

— Et maintenant, elle est devenue malhonnête?

Mon camarade m'expliqua longuement en quoi consistait l'honnêteté des jeunes filles. Je l'écoutai avec grand intérêt mais non sans gêne. Tout ce qu'il me dit, le spectacle que j'avais vu se dérouler sous mes yeux, n'étaient-ils pas une caricature de la femme et une parodie de l'amour? Le seul point lumineux dans mon souvenir, ce sont les visages radieux des jeunes époux, et, quelle que soit la fange dont on le souille, je songeais que néanmoins l'amour faisait le bonheur. Peut-être n'est-ce pas alors que j'eus cette pensée, mais je suis heureux qu'elle me soit venue dès mon adolescence. Je crois que c'est à elle et à d'autres impressions touchant les rapports des hommes et des femmes que je dois d'avoir connu la femme de très bonne heure.

J'avais parmi mes connaissances une blanchisseuse, une vraie soularde. Une de ses filles, après avoir débuté comme femme de chambre, avait épousé un général. La mère vivait dans l'aisance grâce à l'argent que lui envoyait sa fille; elle était même abonnée à *La Niva* et c'est moi qui lui lisais les romans et les légendes des gravures. Ce fut l'origine de nos relations. Elle avait encore une autre fille d'une grande beauté, mais folle, qui, je le savais, avait été abandonnée par l'officier dont elle avait été la maîtresse. D'où sa folie. Bien qu'elle me fît grande pitié, j'éprouvais en la voyant un vague sentiment de terreur.

Elle se taisait toujours. Son étrange petit rire me paraissait méchant. Elle regardait toutes choses et tout le monde de ses beaux yeux attentifs et immobiles. Il m'était impossible de la considérer longtemps, il me semblait toujours qu'elle était capable de lâcher quelque terrible secret. En pensant à elle, je me demandais :

« Pourquoi est-elle malheureuse? Si belle! Si elle s'était mariée avec l'officier comme la sœur de mon camarade avec le postier!... »

Son mutisme et son regard éteint m'obligeaient à penser souvent à elle.

A la Noël, la blanchisseuse m'emmena au faubourg des Chèvres chez des amis. J'étais en travesti. On dansa des

quadrilles, on mangea, on but et on organisa des jeux. Une grosse fille, me trouvant à son goût, m'emmena derrière le poêle et là m'embrassa d'une certaine façon qui me fit tourner la tête et me troubla désagréablement. Il était déjà tard quand nous regagnâmes la maison, aussi la blanchisseuse, ivre selon son habitude, me proposa-t-elle de passer la nuit chez elle. Le faubourg des Drapiers étant encore loin, j'y consentis. Elle m'indiqua la place où je devais dormir : le coffre dans la chambre de sa fille.

J'avais treize ans alors. Sans se soucier de ma présence, la blanchisseuse déshabilla sa fille et la mit au lit. Quand celle-ci fut couchée, la mère éteignit la lumière et se retira. Je n'avais pas sommeil. Les baisers de la grosse fille me travaillaient. Les histoires d'amour que j'avais entendu raconter me revenaient à la mémoire en même temps que les romans que j'avais lus, les beaux discours des amoureux sur la scène et surtout l'expression de béatitude sur le visage de la sœur de mon camarade quand, debout sur le perron, au bras de son mari, elle regardait la foule des commères déchaînées.

« Si je remplaçais l'officier, me dis-je, peut-être que cette belle jeune fille guérirait. »

Je me levai et tout doucement m'assis sur son lit, pris sa tête entre mes mains et tournai son visage de mon côté. Dans l'obscurité, il me sembla que le regard de la malade devenait plus sensé, ce qui stimula mon courage. Elle se taisait, n'opposait aucune résistance et semblait ne pas respirer. Quand je revins à moi, je vis que ses yeux regardaient au plafond avec la même effrayante fixité. Il est probable que ce récit ne correspond pas tout à fait à la réalité et que de fait j'ai été plus brutal. Sans doute, les raisonnements qui justifient mon acte ont-ils été inventés après coup. Mais que faire? Il n'est pas d'homme au monde qui n'éprouve le besoin de se justifier à ses propres yeux. Non, réellement, je crois qu'il n'y en a pas.

J'aurais pu ne point conter cette histoire, mais il me fallait déclarer qu'à partir de ce moment, tous mes actes furent inspirés par le désir de mériter l'attention et l'amour de la femme.

***

Je suis allé souvent sur la belle Méditerranée et sur l'Atlantique, néanmoins jusqu'aujourd'hui, le souvenir du lac calme et sombre de Kazan est resté cher à mon cœur.

C'est par les nuits d'été que le lac avait pour moi le plus d'attrait. J'allais sur les bords, grimpais sur un saule, et perché sur une branche, tel un oiseau nocturne, je rêvais jusqu'à l'aube, le regard perdu dans le lointain. Le silence et le calme du lac remettaient de l'ordre dans mes idées écartant de moi le souvenir de la vie fangeuse et languissante où stagnait le faubourg des Drapiers. Parfois, dans le silence de la nuit, une voix mélancolique, trahissant l'ivresse, s'élevait jusqu'à moi. Elle venait sans doute des Sablons, où étaient concentrées les maisons de plaisir, et chantait quelque refrain à la mode :

Est-ce le champ argenté
Où jeune fille, sous la lune,
Je jurais au Ciel de rester
Jusqu'à la tombe chaste et pure.

Le veilleur de nuit agite sa crécelle; je l'écoute avec attention. S'il l'agite longtemps, si le son est rapide et haché, cela signifie qu'un incendie a éclaté quelque part. Alors, je descends de l'arbre et me précipite vers le lieu du sinistre guidé par la rougeur du ciel. Mais s'il tourne lentement sa crécelle, cela veut dire que tout va bien et, renseignés sur l'endroit où se trouve ce garde redoutable, — d'ordinaire un petit vieux d'une soixantaine d'années, malade et sourd, — les voleurs peuvent tranquillement vaquer à leurs occupations.

Sur une des rives du lac, le faubourg des Tartares et l'immense usine Krestnikov; sur l'autre, les Sablons où l'on se saoule et se querelle toute la nuit. Entre ces deux extrêmes, un espace calme et obscur au fond duquel se trouve « le coin du diable » pour lequel s'embarquent, en bandes tumultueuses, étudiants, couturières et jeunes gens de toute catégorie.

Il nous arrivait de pêcher. D'habitude, nous ne prenions que du menu fretin, par hasard une « sorochka » considérée comme un excellent poisson. C'était une chance que d'en attraper! Les gens à l'imagination vive disaient :

— Hier, quelqu'un du faubourg des Drapiers a attrapé une

brème d'une livre et demie. — Mais personne n'avait jamais entendu dire à quelqu'un :

— J'ai pris une brème d'une livre et demie.

La pêche terminée, nous faisions cuire une soupe sur les bords du lac. Si nous manquions de bois pour le feu, nous en arrachions au pont de l'Archevêque. Naturellement ce n'était pas très bien à nous de démolir un pont.

L'été, sur le lac, c'était charmant, mais l'hiver, on y était mieux encore. On patinait sur la glace bleuâtre et c'est là que, les jours de fête, se livraient les pugilats. On prétend que c'est un vilain amusement. D'un côté, nous les Russes de Kazan; de l'autre, les braves Tartares. C'était les petits qui ouvraient le feu. Parfois, vous étiez en train de patiner quand fondait sur vous, à l'improviste, un Tartaron agile. Vlan, un coup de poing en pleine figure et le voilà qui prend la fuite en poussant des cris. Que faire, sinon fourrer de la neige sur son nez cassé et se dire sans rancune :

— Attends un peu, salopard, qu'est-ce que tu vas prendre!

Et à la prochaine occasion, on tombe sur un petit Tartare qui baye aux corneilles.

Ces joyeuses escarmouches de deux cavaliers montés sur patins attiraient peu à peu dans le combat des forces russes et tartares de plus en plus nombreuses. On jetait bas les patins qu'on confiait à un camarade et on partait combattre à pied. Petit à petit, les « moyens » entraient dans la lutte. Ensuite venait le tour des jeunes gens et enfin, au fort de la mêlée, apparaissaient les hommes de quarante ans et au delà. On bataillait avec violence, sans pitié ni pour soi ni pour l'adversaire. Mais le pugilat avait beau être ardent et acharné, on n'enfreignait jamais les règles établies de toute éternité : on ne frappait jamais un adversaire tombé par terre ou accroupi; on ne donnait pas de coups de pied et on ne mettait pas de poids dans ses moufles. Si dans le moufle de l'un des combattants, on trouvait un gros sou, une balle de fusil ou un morceau de fer, adversaires et partenaires s'unissaient pour infliger au coupable une correction.

Pour nous autres, gamins, les athlètes constituaient le principal attrait de ces combats. Dans le camp russe deux garçons de bain, Merkoulov et Joukovski, gens respectables

et d'âge mur. Ensuite venaient Sirotkine et Pikouline, ce dernier propriétaire de la maison où nous habitions au faubourg des Drapiers. Énorme, large d'épaules, roux, frisé, il avait une barbiche taillée en pointe et de limpides yeux d'enfant. Il possédait un tir aux pigeons qu'il aimait à la passion. Je lui aidais à chasser aux pigeons, grimpais avec lui sur le toit, enlevais mes culottes que je brandissais au bout d'une perche, tâchant d'effrayer ces volatiles obèses et paresseux qui refusaient de prendre leur essor. Naturellement ce n'est pas bien de se tenir ainsi sur un toit en agitant frénétiquement ses culottes au bout d'un bâton tout en sifflant à plein gosier, et pour rien au monde, je ne recommencerais aujourd'hui, mais si l'occasion s'en présentait, je chasserais bien encore aux pigeons.

Pikouline avait des mains énormes et des poings comme des massues, aussi lorsque je lui passais un pigeon, avais-je l'impression qu'il allait m'empoigner en même temps que la blanche victime. J'avais pour lui, ainsi que pour tous les autres athlètes, fussent-ils Tartares, un religieux respect. Quand je voyais ces hommes d'un naturel bon et doux abattre, à violents coups de poing, les Russes et les Tartares, les contes de Bova et d'Ierouslan Lazarevitch me revenaient à la mémoire. Alors la vie, dénuée tout à l'heure de beauté et de force, revêtait de féeriques couleurs.

Des légendes se créaient autour des athlètes, ce qui augmentait encore la puérile admiration que nous avions pour eux. On prétendait que le gouverneur avait lui-même interdit à Merkoulov de prendre part aux pugilats et avait fait marquer au fer rouge, sur ses deux mains, cette inscription : « Défense de prendre part aux combats ».

Un jour, les Tartares, ayant battu les Russes, les obligèrent à reculer jusqu'au pont jeté sur le canal de Boulac qui réunit le lac Kaban à la Kazanka. Les athlètes russes vaincus et exténués décidèrent d'appeler Merkoulov en renfort. Comme la police le surveillait, on l'amena caché dans un tonneau où il avait pu entrer sans difficulté, car il n'était pas grand et avait les jambes arquées comme un tailleur. Quand il sortit de sa cachette, Russes et Tartares le reconnurent, les premiers avec joie, les seconds avec effroi :

— Merkoulov!

Les Tartares furent immédiatement repoussés dans leur faubourg au delà du pont. Dans l'ardeur de la lutte, les combattants des deux camps tombaient dans le canal au fond duquel, hiver comme été, se déversaient les eaux chaudes des bains publics établis sur la rive. Refoulés de l'autre côté du canal, les Tartares se ressaisirent et la bataille continua dans les rues du faubourg jusqu'au moment où les pompiers arrivèrent et braquèrent leurs lances sur les combattants.

Le lendemain, je me rendis sur le lieu du combat. Les dégâts étaient importants. On avait brisé les parapets du pont et démoli les baraques des marchands. Sauf erreur, cela se passait en 1886. A partir de ce moment, les pugilats sur le lac furent prohibés. Les jours de fête, des agents y montaient la garde et, à coups de fourreaux de sabre, dispersaient les gamins.

J'aimais aussi les incendies. Ils créent toujours une vie spéciale, riche en couleurs, dramatique. Le seul fait que les gens ne se rassemblaient pas sur les lieux d'un incendie comme le faisaient chez nous, sur la place du Marché, les petits bourgeois pour débattre dans quel cabaret aller boire ou qui rosser, ce seul fait suffit déjà à donner à l'incendie un caractère de fête. Je me rappelle le magnifique incendie qui dévora l'énorme moulin des Chamov, une grande bâtisse en bois de quatre ou cinq étages. Les flammes se jouaient de lui comme un chat d'une souris. Dans l'air, tels de rouges oiseaux, volaient des feuilles de tôle arrachées à la toiture. Et sur la montagne, les fenêtres du palais du gouverneur semblaient se teinter de sang.

Le capitaine des pompiers, un petit bonhomme tout trempé, le visage ruisselant d'une sueur noirâtre, s'époumonait :

— Pompez, mais pompez donc, que diable!

Et il frappait sur la nuque tous ceux qui lui tombaient sous la main. Mais le public ne voulait rien savoir et, à l'approche de ce chef remuant, se dispersait de tous côtés. Beaucoup déclaraient ouvertement :

— C'est bien fait! Laissez-les brûler.

— Ils sont assurés.

— C'est eux, sans doute, qui ont mis le feu.

Presque tout le monde se réjouissait de voir flamber la

maison d'un riche et il n'y avait personne qui regrettât le travail réduit en cendres.

C'est amusant de regarder un incendie, mais c'est triste d'y penser!

J'aimais aussi aller dans la forêt cueillir des champignons. Un jour, de grand matin, nous étions déjà tout prêts à partir, nous avions mis nos chaussures de tille et pris nos paniers, lorsqu'on annonça une éclipse de soleil. On en avait déjà parlé auparavant, mais sans y ajouter foi :

— Inventions d'étudiants, — disait-on avec incrédulité.

Mais quand un petit disque noir apparut autour du soleil, les habitants du faubourg des Drapiers commencèrent à se trémousser en maugréant :

— Voyez donc un peu! On dirait bien qu'il y a quelque chose!

Le ciel avait été pur, la matinée claire. Soudain une ombre morne et grisâtre envahit la terre. Quelqu'un nous avait enseigné, à nous autres gosses, à passer des verres au noir de fumée pour regarder le soleil. Je regardai. Le soleil disparaissait à mes yeux et prenait peu à peu l'aspect d'une tache noire. Cela me semblait incroyable. Je retirai les verres fumés : même à l'œil nu, je le voyais noircir et diminuer de grosseur.

La terre se faisait de plus en plus grise et morne. Les cœurs se serraient. Les vaches mugissaient, mais non comme à l'ordinaire. Les hommes levaient la tête au ciel sans mot dire, leurs yeux semblaient s'être éteints en même temps que le soleil. Un chat aux abois prit la fuite. A nos pieds, un coq effrayé battit des ailes.

Ensuite, pendant une seconde, il n'y eut plus de soleil, mais rien qu'un disque noir, pas plus large que le fond d'une poêle, qui faisait tache sur le ciel avec de pauvres rayons plantés tout autour comme de rouges aiguilles. C'était si triste que l'on avait envie de pleurer!

Mais aussitôt s'alluma et scintilla un croissant d'or. Le soleil, de nouveau, flambait. L'ombre étouffante se dissipa. Le coq fut le premier à se réjouir et se mit à chanter à tue-tête. Puis ce fut au tour des hommes abattus de se remettre à parler. En quelques minutes, la vie reprit son train familier. Déjà quelqu'un criait :

— Attends un peu, quelle raclée je vais te f...

Je partis avec mes camarades cueillir des champignons à dix kilomètres de la ville, par delà le camp d'Arski que borde l'asile d'aliénés. J'avais vu là un malade dont le souvenir était resté gravé dans ma mémoire. Une fois que j'étais venu, avec une chorale, chanter une messe pour le repos de l'âme d'un fou qui venait de mourir, nous étions arrivés de bonne heure et nous étions faufilés dans le jardin. Dans les allées, un homme pâle, harassé se promenait tranquillement. Il était en robe de chambre, en pantoufles, son caleçon tombait sur ses bas. Nous avions décidé que c'était un fou, mais il s'approcha de nous et nous questionna avec un grand bon sens. Il me demanda qui j'étais, ce que j'étais venu faire, à quelle église appartenait la chorale, quels compositeurs nous chantions, etc. Ses propos étant tout à fait raisonnables, j'étais prêt à le prendre pour le médecin. Quand tout à coup, nous montrant une grosse poutre coupée en billot, il proposa :

— Allons-y! Roulons-le!

— Où? Pourquoi?

— Pour battre le Christ, — nous déclara-t-il avec un profond sérieux.

Et quand nous nous informâmes de quel Christ il s'agissait, il nous répondit avec calme et assurance :

— Le Christ, le Dieu qui m'a empêché de vivre en ce monde.

Des infirmiers, s'étant approchés de lui, l'emmenèrent.

Je fus très frappé par cet homme et par le fait que, dans sa démence, il avait conservé l'habitude qu'ont les gens sensés de battre et de se battre.

La nuit tombait quand nous arrivâmes dans la forêt. Après avoir cueilli quelques champignons, nous fîmes halte au bord d'un ruisseau. Nous allumâmes un feu et, avec des pommes de terre arrachées d'un champ voisin, fîmes une soupe. Après souper, on s'étendit autour du feu, près du ruisseau, entre les sombres murailles de la futaie. Nous nous racontâmes d'effrayantes histoires dont je me rappelle la suivante :

« Des étudiants réunis dans un cabaret se vantaient de leur bravoure. L'un d'eux assurait qu'il irait bien au cimetière à minuit violer une tombe.

» — C'est interdit de violer les tombes, ripostèrent les camarades, cela peut conduire en Sibérie.

» Mais lui d'insister :

» — Alors, si vous le voulez, je me coucherai dans une fosse.

» Après un débat, on décida qu'il se rendrait, la nuit, dans un des caveaux du cimetière et qu'il en rapporterait quelque chose, un morceau de bois pourri ou un fragment de maçonnerie. Il y consentit et se dirigea vers le champ des morts.

» Ses camarades, voulant lui jouer un tour, le suivirent, se cachèrent entre les tombes et l'attendirent. Quand ils le virent atteindre une fosse fraîchement creusée et se disposer à y descendre, ils se prirent à murmurer avec des voix caverneuses. Mais lui de répondre :

» — Eh là, vous autres les morts, ne vous dérangez pas. Ne cherchez pas à m'effrayer. Vous ne me ferez pas peur.

» Après s'être couché quelques instants dans la fosse, il en ressortit et se dirigea vers un caveau. Alors les camarades lui lancèrent des poignées de terre. Il s'enfuit en riant. Mais soudain, il tomba en poussant un cri. Quand on s'approcha de lui, il était mort. Il paraît qu'il avait buté contre un cerceau et comme il posait le pied dessus, le cerceau en se relevant avait heurté sa jambe. Cela avait suffi pour le faire mourir de frayeur ».

Ce récit me parut à la fois agréable et terrifiant. Il me rappelait les contes de Kirillovna et des amies de ma mère. Quand il fallut aller ramasser du bois pour entretenir le feu, je priai un de mes camarades de m'accompagner. Mais on se moqua de moi et l'on me força d'aller seul. Bien que j'eusse très peur, je n'en rapportai pas moins quelques brindilles.

Le lendemain, sans avoir fermé l'œil de toute la nuit, nous nous dispersâmes sous bois à la cueillette des champignons. L'après-midi, nos paniers pleins, nous prîmes le chemin du retour. En route, nous nous couchâmes pour nous reposer. Je m'endormis et mes camarades partirent sans moi. Quand j'ouvris les yeux, l'obscurité avait envahi la forêt; il me semblait qu'entre les arbres quelqu'un remuait sans bruit et m'épiait. Je pressai le pas sans tourner la tête. Je ne sentais

plus mes jambes. La forêt marchait sur mes traces. Les arbres me barraient le chemin. Quelqu'un m'agrippait au talon, me soufflait dans la nuque et le dos sa froide haleine. Et il me fallait encore longer le cimetière! Par-dessus les murs de clôture, les morts me guignaient. Ils circulaient entre les tombes en brandissant leurs croix, et, vêtus de leurs blancs linceuls, se dressaient sous les bouleaux. Je m'efforçais de ne pas les regarder, chantais, parlais avec moi-même. Mais, de tous côtés, des monstres rampaient vers moi.

Je savais que les morts ne sont pas à craindre et que, sous maints rapports, ils sont bien meilleurs que les vivants. Ils ne s'enivrent pas, ne jurent pas, ne se battent pas!

Bien sûr que je savais tout cela, mais je n'y croyais guère! Je ne sais où je puisai la force de regagner la maison, comment mon cœur ne se brisa point. Depuis lors, on eut beau insister pour que j'allasse dans la forêt lointaine, je m'y refusais, préférant d'autres endroits où il poussait moins de champignons, mais que la peur ne hantait pas.

***

Je connaissais un jeune homme de dix-sept ans, fort épris de théâtre, un certain Kaminski. Il jouait de menus rôles sur la scène en plein air du jardin Panaïev.

— Il s'offre pour toi une excellente occasion d'entrer au théâtre, — me dit-il un jour, — notre directeur est sévère, mais plein de bienveillance envers les jeunes. Demande-lui.

— Mais je ne sais pas jouer!

— Ça ne fait rien. Essaye. Peut-être te donnera-t-on un petit rôle de quelques mots.

J'allai trouver le directeur qui, sur-le-champ, me proposa le rôle du gendarme dans le *Gendarme Roger*. Cette pièce représente des voleurs et des vagabonds qui jouent mille tours à un brigadier de police; celui-ci essaie de les attraper sans jamais y réussir. On me confia le rôle de ce maladroit policier. La joie et la conscience de la responsabilité qui m'incombait me plongèrent dans une violente agitation et une sorte de religieuse émotion.

Il fallait arriver aux répétitions à onze heures du matin. Or, à cette heure-là, je devais être à l'office. J'eus évidemment

recours aux maux de tête. Je faisais mine d'être accablé d'insupportables douleurs et disais au chef-comptable :

— Fiodor Mikailovitch, j'ai un mal de tête terrible. Laissez-moi rentrer à la maison.

Le chef-comptable avait des yeux brun foncé que ses lunettes rendaient encore plus grands et plus sombres. Il m'examinait quelques secondes avec dédain, sans mot dire, puis, m'écrasant de son regard, il m'ordonnait comme s'il me piquait avec une épingle :

— Va!

Je m'en allais sentant qu'il ne croyait pas à mon mal, mais, à toutes fins utiles, je me frottais le front et marchais lentement. Et pour qu'on ne vît pas de quel côté j'allais, je me faisais petit en passant devant les fenêtres de l'office.

La gaieté régnait au jardin Panaïev. Les oiseaux voltigeaient de branche en branche. Dans les allées, les artistes se promenaient d'un pas de reine en riant et en plaisantant. J'en connaissais déjà quelques-unes; il m'était même arrivé de leur copier leurs rôles, ce dont j'étais très fier.

J'étais gauche, maladivement timide; néanmoins, aux répétitions, parmi des personnes de connaissance, vêtues comme à l'ordinaire, et derrière le rideau baissé, je travaillais et parvenais tant bien que mal à comprendre mon rôle et à me mouvoir.

Voici le soir désiré! J'arrive au jardin avant tous les autres, passe dans la loge, mets la tunique en calicot vert au col et aux parements rouges, la culotte de cotonnade en guise de culotte de peau et, sur mes bottes, des guêtres en toile cirée. Je me barbouille le visage de fards de toute sorte. J'eus beau faire, je ne me trouvais guère à mon avantage. Mon cœur battait avec inquiétude, mes jambes fléchissaient sous moi.

Le spectacle commença. Je ne puis exprimer ce que j'éprouvai ce soir-là. Je ne me rappelle qu'une série d'émotions désagréables et douloureuses. Mon cœur était comme arraché, froissé, déchiré. Je me souviens qu'on ouvrit la porte des coulisses et qu'on me poussa sur la scène. Je comprenais à merveille qu'il me fallait marcher, parler, vivre, mais j'en étais absolument incapable. Mes pieds restaient rivés aux planches, mes bras collés à mes flancs, ma langue enflée

emplissait toute ma bouche, elle était comme en bois. Impossible de dire un mot ou de remuer un doigt! Mais j'entendais des voix qui chuchotaient à travers les coulisses :

— Mais parle donc, saligaud, dis quelque chose!

— Nom d'un chien, parle donc!

— Flanquez-lui une torgnole!

— Secouez-le!

Tout, devant mes yeux, se mit à tournoyer. C'était comme une immense gueule aux voix multiples qui riait aux éclats. La scène vacillait. J'eus la sensation de disparaître.

On baissa le rideau. Je restai immobile, pétrifié jusqu'au moment où le directeur, un homme sec et grand que la colère rendait blême, se jeta sur moi, me roua de coups et m'arracha mon habit de gendarme. Mes guêtres s'en allèrent d'elles-mêmes. Enfin, on me chassa en chemise dans le jardin et, une minute plus tard, on me jeta mon veston et le reste... Je m'en fus au fond du jardin où je m'habillai, escaladai la clôture et partis au hasard. Je pleurais. Je me retrouvai dans le faubourg d'Arkhangel chez Kaminski où je restai quarante-huit heures blotti dans un hangar sans oser en sortir. Il me semblait que tout le monde, la ville entière, jusqu'aux femmes qui étendaient le linge dans la cour, était au courant de ma mésaventure.

Enfin, je me décidai à rentrer à la maison. Chemin faisant, je m'aperçus soudain qu'il y avait déjà trois jours que je n'étais pas allé au bureau. Chez nous, on me demanda d'où je venais. J'inventai quelque mensonge.

— On te chassera du service, probablement, — me dit ma mère. — Le planton est venu demander où tu étais.

Le lendemain, je me rendis cependant à l'office et m'informai auprès du planton Stéphane où en étaient mes affaires.

— On a déjà pris quelqu'un pour te remplacer.

Après avoir passé quelque temps chez lui, sous l'escalier, je rentrai chez nous.

***

A la maison, tout allait au plus mal. Mon père buvait désespérément. Maintenant, il s'enivrait presque chaque jour; ma mère perdait rapidement ses forces en allant en journées. Je

continuais à chanter dans les chœurs, mais cela ne rapportait pas gros. En outre, ma voix se « cassait ». J'avais déjà quinze ans passés et mon soprano avait disparu.

Quelqu'un me conseilla d'adresser à la Cour d'Appel une demande d'admission en qualité de scribe. Je fus agréé. Me voilà assis dans une pièce enfumée. Il y fait étouffant. Je copie les arrêts de la Cour et, chose surprenante, ces documents ont presque tous trait à des actes d'amour bestial et de viol.

Ici, les fonctionnaires ne portent ni vestons ni redingotes comme à l'office du zemstvo, mais des uniformes à boutons dorés. Autour de moi, tout est sévère, décent, m'inspire un sentiment de respect et m'incline à penser que je ne ferai pas long feu dans le Temple de Thémis. C'est là, au Palais, que j'eus, pour la première fois, le plaisir de boire du café dont le goût m'était resté jusqu'alors inconnu. Les plantons servaient du café à la crème au prix de cinq copecs le verre. Les quinze roubles que je gagnais ne m'auraient naturellement pas suffi à me régaler chaque jour de café, mais, comme je faisais des remplacements qu'on me payait cinquante copecs, je pouvais boire plus de café que mes collègues mieux rétribués.

L'huissier était à mes yeux un personnage des plus importants. C'était un bel homme aux cheveux grisonnants rejetés en arrière, aux moustaches soignées. Il portait un pince-nez à monture d'or suspendu à un large ruban noir. Ses yeux marrons étaient protégés par d'épais sourcils. Il avait en parlant la même voix magnifique que le célèbre gentilhomme-artiste Kissilevski. Il me paraissait un véritable « barine » et me rappelait les marquis des romans de Dumas. Si je parle de lui en détail, c'est que je n'arrive pas à comprendre comment cet homme à l'extérieur si superbe a pu me chasser du Palais avec tant de brutalité.

N'ayant pas le temps de terminer la copie des documents pendant les heures de service, j'emportais du travail chez nous. Un jour, après avoir touché ma paye, j'entrai dans différentes boutiques et achetai du thé, du sucre, ainsi que diverses provisions pour la maison. Je passai aussi chez le bouquiniste où je fis, pour moi, l'acquisition de quelques livres. Je rentre chez nous et tout à coup, à ma grande terreur, je m'aperçois que j'ai perdu le pli contenant les arrêts de la Cour. C'était

un désastre! Je sentis que la terre s'ouvrait sous mes pieds. Tout espoir était perdu! Je me précipitai dans les boutiques où j'avais fait mes emplettes, parcourus les rues, demandant aux passants s'ils n'avaient pas ramassé une liasse de documents. Je commis sans doute mille bévues mais ne retrouvai pas ce que j'avais perdu. C'est dans un complet abrutissement que je passai le reste de la journée; je ne fermai pas l'œil de la nuit et, le lendemain, arrivant au Palais, je contai mon infortune aux plantons qui me servaient le café. Mon récit les frappa beaucoup. Tout en secouant la tête et en se grattant, ils faisaient :

— Hum, Hum!

— Ça ne sent pas bon, frère!

— Oh, oh!

A ce moment arriva Zaïtzev, l'ami qui m'avait conseillé de faire une demande d'admission. Quand je l'eus mis au courant de ce qui m'était arrivé, il grommela :

— Oui, oui, c'est grave!

A la mine qu'il fit, je compris que si l'on ne m'expédiait pas immédiatement au bagne, je n'échapperais en tous cas pas à la prison. Je ne franchis pas le seuil du Palais, mais restai en bas sous l'escalier chez les plantons. L'escalier était d'une si imposante largeur qu'il semblait inviter tous les mortels à le gravir sous le glaive de la déesse aveugle.

J'étais chez les plantons depuis cinq minutes, lorsque j'entendis en haut de l'escalier la belle voix veloutée de l'huissier :

— Où est-il fourré ce maudit? Où est-il ce... ce...

Il jurait sans se soucier du choix des mots et sans ménager ni sa langue, ni ses poumons. Tout recroquevillé, je sortis de ma cachette et m'arrêtai au bas de la première marche. En haut, l'huissier menaçant, tel Zeus. Son lorgnon d'or lançait des éclairs; le ruban flottait; les pans de son habit battaient de part et d'autre comme les ailes d'un coq noir. Il tournoyait, frappait des pieds et déversait sur moi les foudres de sa colère. Je suis sûr que, dans toute cette scène, il y avait quelque chose de majestueusement pittoresque, quelque chose de romain, voire d'olympien.

— F...-le à la porte, — tonnait-il, s'adressant aux plantons qui debout derrière moi se tenaient raides comme des piquets.

— Pourquoi restez-vous là immobiles? Allez-vous-en à tous les diables! Tapez-lui dessus! Tapez sur ce chien! Faites-le déguerpir! Ne m'obligez pas à descendre!

— Dehors, vaurien!

Enfin l'idée me vint que le parti le plus sage serait de m'en aller. Je m'élançai dans la rue. Il va de soi que je n'étais pas sûr du tout que l'aventure fût terminée, mais j'avais l'âme moins triste. Le marquis-huissier m'avait comblé d'étonnement. Cet homme si superbe jurait comme le dernier des habitants du faubourg des Drapiers!

A la maison, tout le monde comptait sur moi. Il fallait vivre! Il fallait travailler. Ma mère faisait une sorte de gâteau qu'elle vendait débité par tranches. Mais cela ne suffisait pas pour subsister. Il m'était devenu impossible de chanter dans les chœurs depuis que j'avais perdu mon soprano d'enfant. Affamé, j'errais à travers la ville, des journées entières, en quête d'un travail introuvable. J'allais sur les bords du Volga, sur les quais et, durant de longues heures, je regardais l'inlassable et diligent labeur des hommes. Les bateaux, semblables à d'immenses cygnes, accostaient. Les débardeurs chantaient sans cesse la *Dobinouchka* :

Oh là... Oh là... Volga notre mère, etc...

Sur le sable profond et ardent de la rive, les Tartares, dans des échoppes en bois, font le commerce des babouches, des savons de Kazan, des tissus de Boukhara. Les Russes vendent du pain, du saucisson et autres victuailles. Tout est appétissant. Tout a un air de fête! Tandis que moi, anxieux de trouver un gagne-pain, j'erre comme un damné, en proie à une profonde pitié pour ma mère. Il faut partir d'ici! Cette ville me porte malheur! Partir le plus loin possible...

Lorsque ce désir fut devenu une résolution inébranlable, je réussis à convaincre mes parents de la nécessité d'aller s'établir à Astrakhan. Après avoir vendu tout ce que nous possédions, nous prîmes des billets de quatrième classe et, sur le bateau *Zeveck*, descendîmes le Volga.

Le Volga m'enchanta quand je vis et sentis l'ineffable et sereine beauté de ce roi des fleuves. Je crois que je ne dormis pas une seule nuit de peur de laisser passer, sans les voir, les

merveilles qui peuplaient les rives. Mon cœur s'épanouit surtout lorsqu'un personnage respectable me parla du Caucase, des cimes neigeuses soutenant le ciel, des grandes chaleurs, des gens qui même l'été portent des bonnets de fourrure précisément pour se protéger contre cette chaleur. Ces récits faits d'éléments étranges et légendaires me comblaient de joie : grande est la terre! La place n'y manque pas!

Astrakhan nous fit triste accueil. Je me dépeignais cette ville sous un jour singulier. Son nom seul me semblait promettre des prodiges. Et soudain, je m'aperçus qu'Astrakhan, extérieurement du moins, était pire que Kazan. Cette constatation refroidit l'enthousiasme que m'avait inspiré mon voyage sur le Volga.

Ayant laissé mon père et mon petit frère sur le quai, nous partîmes, ma mère et moi, à la recherche d'un logement. Dans les rues sablonneuses, on cuisait comme dans un four. Les maisons de pierre exhalaient de la chaleur. Partout brillaient des écailles de poisson. Partout stagnait une odeur de marée. Nous trouvâmes bien vite à louer, pour deux roubles par mois, une masure de deux pièces blottie dans le coin d'une cour immonde où il y avait tant de mouches qu'on les eût dites fabriquées là par milliers. Outre les mouches vivaient encore dans la cour des charretiers et des portefaix. Chariots, planches, décombres de toute sorte y étaient amassés. Après l'immensité du Volga, cet espace étroit et sordide me parut tout particulièrement humiliant.

Le lendemain, mon père et moi nous mîmes en quête d'un emploi. Nous entrions dans les bureaux, dans les boutiques, partout où il était possible d'ouvrir une porte. On nous recevait courtoisement, on nous parlait avec politesse et on nous engageait à faire des demandes écrites.

J'envoyai à maintes personnes et à différents endroits quelques dizaines de requêtes qui, jusqu'à ce jour, sont restées sans réponses. L'argent nous faisait défaut et la faim nous tourmentait chaque jour davantage. La silencieuse endurance de ma mère, sa résistance opiniâtre à la misère et à la détresse ne laissaient pas de m'étonner. Chez nous, en Russie, il existe des femmes d'une nature spéciale qui, toute leur vie, luttent sans relâche contre la pauvreté et le dénuement. Sans espoir

de vaincre, sans se plaindre, elles supportent les coups du sort avec le courage des grandes martyres. Ma mère était de ces femmes. Elle recommença de faire et de vendre des pâtés au poisson et aux baies. Comme j'avais envie d'en dévorer cinq à la fois! Mais ma mère les cachait comme un avare son trésor, et ne permettait même pas aux mouches d'y toucher. Le commerce des petits pâtés ne nourrit pas son homme! Ma mère se mit alors à laver la vaisselle sur les bateaux; elle nous rapportait des restes : des os non rongés, des morceaux de côtelettes, de poulet, de poisson, des croûtons de pain. Mais cela n'arrivait pas souvent et la faim nous prenait aux entrailles.

J'allais un jour par les champs avec mon père, je ne sais plus à quelle occasion, quand tout à coup, mon père s'affaissa :

— Je ne peux aller plus loin, — me dit-il.

Je compris que c'était la faiblesse causée par la faim. Longtemps, je restai à côté de lui en proie à un désespoir sans bornes. Que faire? Que faire? Je le ramenai tant bien que mal au logis et me rendis à l'église où je priai Dieu en versant des larmes amères. Ah! oui, messieurs, si vous saviez combien la faim est humiliante, vous regarderiez les pauvres avec d'autres yeux, vous vous comporteriez autrement à leur égard!

Ma voix nous fut de quelque secours. Peu à peu, elle se transformait en une voix de baryton. J'allais chanter dans une église où l'on me payait un rouble et demi par vêpres.

Il y avait à Astrakhan un jardin de plaisir nommé Arcadie. J'y allai et demandai à faire partie des chœurs. On m'indiqua un personnage de taille moyenne, le visage rasé, en veste de tussor :

— Voilà le régisseur Tcherkasov.

— Quel âge as-tu? — me demanda-t-il.

— Dix-sept ans, — répondis-je, me vieillissant d'une année.

— Eh bien, si tu le désires, viens et chante. On te donnera un costume. Mais je ne te payerai pas. Les affaires vont mal. Je n'ai pas d'argent.

C'en était assez pour me réjouir. Sans doute cela ne pouvait pas nous remplir le ventre ni à mes parents ni à moi, mais cela embellissait ma pénible existence.

La personne qui dirigeait les chœurs me remit une partition où je lus ces paroles :

Et nous te suivrons, brune cigarière,
En te murmurant
Des propos d'amour.

Parfait! C'était un chœur de Carmen. Le soir, affublé d'un costume de soldat ou de paysan, je me crus en Espagne. Il faisait chaud. Sous les lumières, des gens en costumes bariolés dansaient et chantaient. Moi aussi, je chantai et dansai, bien que je sentisse de douloureux tiraillements dans l'estomac. Malgré tout je me sentais le mieux du monde, joyeux et léger. Mais quand, de retour à la maison, je montrai la partition à mon père et me vantai de travailler désormais au théâtre, il s'emporta, trépigna, me donna quelques rudes coups sur l'échine et déchira la partition en morceaux.

— Alors, fissure, c'est pour que nous crevions de faim que tu nous a conduits ici? — cria-t-il. — Pourvu que tu ailles au théâtre, ça te suffit. Eh bien, qu'ils soient maudits tes théâtres!

Que faire? Comment me présenter à l'Arcadie sans musique? Je n'y retournai pas, mais, très fâché contre mon père, je résolus de partir pour la foire de Nijni. A Kazan, au jardin Panaïev, j'avais entendu beaucoup de « conteurs » et de « chansonniers », retenu quelques bribes de leurs récits et quelques-unes de leurs anecdotes, qu'il m'était arrivé de conter moi-même à l'occasion. Les auditeurs m'avaient applaudi; aussi décidai-je de partir pour la foire et de m'engager comme « conteur » dans un théâtre en plein air. Pour le voyage j'empruntai deux roubles au maître de chapelle. J'avoue qu'en prenant cet argent, je savais bien que je ne pourrais le rembourser.

Mes parents convinrent que la vie serait plus facile si je m'en allais : une bouche en moins; je n'étais bon à rien!

Me voilà de nouveau sur le bateau, un remorqueur, cette fois, qui traîne plusieurs péniches. Les jours de fête, sur les péniches, les matelots jouent de l'harmonica et chantent tandis que les femmes dansent vêtues de camisoles aux couleurs criardes. Le spectacle était gai et plaisant! Comme je savais les chansons populaires, les matelots m'admettaient volontiers dans leur compagnie et m'aimaient beaucoup. Je buvais et mangeais avec eux.

Notre bateau poursuivait sa route sans se presser, se char-

geait, se déchargeait, abandonnait ses péniches dans les débarcadères, en prenait d'autres en remorque avec d'autres matelots, d'autres femmes et d'autres harmonicas. Jusqu'à Saratov, mon voyage fut une vraie partie de plaisir en même temps qu'une tournée artistique. Nous ne cessions de chanter et de danser. J'étais repu et content. A Saratov, notre vapeur s'arrêta une journée. J'allai faire un tour en ville et aperçus un jardin au bord du fleuve. L'enseigne au-dessus de l'entrée portait : *Jardin d'Otckhine et scène en plein air.*

« Si j'essayais de m'embaucher ici », pensai-je.

Je pénétrai dans le jardin et m'enquis où était le patron.

— Que lui voulez-vous?

— Je voudrais faire mes débuts sur la scène.

— Attendez.

Alors apparut un personnage en smoking, chemise blanche et cravate rutilante. Après m'avoir examiné avec indifférence :

— Qu'y a-t-il?

— Avez-vous besoin d'un « conteur »?

— Un « conteur? » — répéta-t-il.

Je sentis mon cœur battre. Je fus pris de peur. Et si tout à coup il allait me dire : oui, j'ai besoin d'un conteur et me forcer à monter sur les planches le soir même, j'échouerais honteusement comme j'avais échoué au jardin Panaïev.

Enfin cet homme si splendidement vêtu prit une décision :

— Non, je n'ai pas besoin d'un « conteur », — déclara-t-il avec assurance en me tournant le dos.

Et moi, le remerciant en secret de ce refus, j'allai me promener à travers la ville.

« Mais qu'arrivera-t-il, me demandais-je, si l'on m'engage au théâtre à Nijni et si tout à coup j'ai le trac? » Et la chose était loin de me paraître aussi simple que lorsque j'y songeais à Astrakhan.

Le remorqueur avait encore une fois changé de péniches. Encore de nouveaux matelots, de nouvelles femmes, de nouvelles chansons. Mais je ne sais pourquoi ma situation était devenue moins aisée. J'avais mangé toutes mes économies et le nouvel équipage était loin d'avoir la même bonhomie que le précédent. A Samara, je demandai aux débardeurs de me prendre dans leur équipe.

— Eh bien, travaille!

On chargeait de la farine. Dès le premier jour, les sacs de cinq pouds m'exténuèrent au point que j'en perdais presque connaissance. Le soir venu, je sentais dans la nuque une douleur lancinante, affreuse. J'avais les jambes et les reins brisés comme si l'on m'eût roué de coups. Les débardeurs recevaient quatre copecs par mille pouds; quant à moi, on ne me donnait que vingt copecs par jour, bien que je transportasse soixante ou quatre-vingts sacs. Le lendemain, c'est à peine si je pouvais marcher et les débardeurs se gaussaient de moi :

— Il faut prendre l'habitude de se rompre les os, charlatan. Tu t'y feras.

Heureusement, ils plaisantaient de bon cœur et sans malice. Outre la farine, on chargeait aussi des pastèques sur les péniches et, quand nous quittâmes Samara, le travail se fit moins dur et plus joyeux. Presque à chaque escale, nous déchargions des pastèques sous la surveillance d'un homme à la barbe en tire-bouchon. Nous faisions la chaîne de la passerelle à la rive, nous nous jetions de main en main des pastèques, non sans échanger des quolibets et de plaisants jurons. Si l'on était distrait, si l'on n'attrapait pas le fruit, si on le laissait tomber à l'eau ou se briser sur la passerelle, le bonhomme à la barbe en tire-bouchon s'approchait du coupable et lui donnait quelques taloches sur la nuque. Chaque pays a ses coutumes! Pour cette besogne, je recevais vingt copecs et deux pastèques et mon ventre s'arrondissait si bien que je me sentais comme un riche marchand!

C'est la première fois, au cours de ce voyage, qu'il me fut donné de vivre parmi des gens du Volga et de les observer quelque peu. Malgré leurs défauts, ils n'en étaient pas moins de braves gens et de bons enfants.

Nous voilà arrivés à Kazan. Bien qu'elle ne m'eût pas été clémente, je revis ma ville natale avec plaisir. De nouveau, je respirai l'épaisse et lourde odeur du naphte que je n'avais pas sentie depuis Astrakhan. A Kazan, l'odeur du naphte était plus dense ce qui, bien entendu, n'est pas un grand avantage pour la ville, mais n'en était pas moins agréable et doux comme « la fumée du toit natal ». Ayant confié mes « bagages » à un commis sur le bateau, je partis pour la

ville de grand matin et me rendis chez un de mes camarades qui, autrefois, me prêtait des livres loués à la bibliothèque du Cercle de la Noblesse. Il aimait à déclamer des vers et en faisait lui-même d'assez mauvais.

Mon ami me reçut avec joie. Dans la soirée, nous retrouvâmes encore quelques vieux camarades et nous rendîmes ensuite dans un cabaret pour jouer au billard. Là, je m'enivrai pour la première fois de ma vie, à l'occasion de notre joyeuse rencontre. Dans la rue, nous entrâmes en conflit avec un veilleur de nuit. Notre victoire aurait été complète si ses collègues ne lui avaient prêté main-forte. Ils eurent le dessus, nous arrêtèrent et nous conduisirent au poste. J'étais le plus jeune de la bande, mais non le moins turbulent. J'eus le verbe haut avec le commissaire, tins des propos insolents et me comportai, en général, aussi vilainement que possible. Je fis si bien que le policier, au lieu de nous dresser procès-verbal et de nous retenir jusqu'à ce que notre ivresse fût dissipée, appela deux pompiers qui nous « passèrent à tabac » et nous firent déguerpir.

Je ne puis dire que ces souvenirs me soient agréables, mais, en conscience, je ne puis les passer sous silence. J'allai passer la nuit chez mon camarade qui pria sa mère, une femme très dévote qui assistait chaque matin à la messe de cinq heures, de me réveiller. Mon bateau devait partir à sept heures le lendemain matin.

Il va sans dire que je ne me réveillai point, bien que la bonne femme eût fait le nécessaire. Le vapeur partit et mes hardes avec lui : mon cher Béranger, un trio, *le Christ est ressuscité*, que j'avais composé et écrit à l'encre violette, bref, tout ce que j'avais de précieux!

Je restai à Kazan chez un camarade Pétrov. Il n'y voyait aucun inconvénient, mais sa pieuse femme de mère commença immédiatement de m'empoisonner l'existence en me donnant à entendre que, dans ce monde, il y a beaucoup trop de pique-assiette et que ceux-ci n'ont rien de mieux à faire que de rentrer sous terre. Je me mis avec ardeur à chercher du travail et ce n'est qu'après de longues démarches que j'obtins, pour le Consistoire, de la copie à huit copecs la feuille. Ces pièces étaient presque toutes relatives à des affaires de divorce. Je

me frottai ainsi à cette obnubilante ordure que les employés du Consistoire distribuaient avec tant de zèle. C'était sans contredit les plus invétérés ivrognes que j'eusse vus de ma vie! Ils buvaient jusqu'à en avoir des crises d'épilepsie, des convulsions et des attaques de delirium, ce qui éveillait en moi un sentiment voisin de la terreur. Seul le secrétaire avait quelque ressemblance avec un être humain, et encore... Il portait l'uniforme et s'inondait de violents parfums. La voix mielleuse et pateline, les mouvements félins, cet homme me semblait capable de m'arracher l'âme du corps avec tant de dextérité que je ne m'en serais même pas aperçu. C'est lui qui était chargé d'interroger les époux en instance de divorce. Je me rappelle l'interrogatoire qu'il fit subir à un pope que sa femme accusait d'impuissance. De quelle insinuante douceur il usait pour arracher au malheureux des réponses! Le pope répondait d'une voix haute, efféminée qui se faisait de plus en plus faible et aiguë comme s'il mourait d'épuisement. Cela donnait froid dans le dos.

Je copiais quatre feuilles par jour, mais sur le conseil d'un des ivrognes, j'en portais le double sur mon compte. J'avais calculé qu'ainsi, je gagnerais dix-huit roubles, mais à la fin du mois, je n'en touchai que huit. Et, à ma grande stupéfaction, personne ne souffla mot de mes erreurs volontaires. Ames généreuses!

J'avais déjà dix-sept ans passés. Une troupe d'opérette jouait au théâtre Panaïev. Naturellement, j'y étais fourré chaque soir. Un choriste m'avertit un jour :

— Semionov Samarski constitue un chœur pour l'emmener à Oufa. Tu devrais lui adresser une demande.

Je connaissais Semionov Samarski en qui j'adorais l'artiste. C'était un homme intéressant aux moustaches lisses, qui semblaient coulées en fonte. Il portait un haut de forme, une canne et des gants clairs. Il avait des yeux « fatals » et les manières d'un véritable « barine ». En scène, il se sentait comme un poisson dans l'eau et d'un baryton fort expressif chantait *l'Étudiant pauvre...*

Devant lui, les dames fondaient comme cire devant le feu. Ayant pris mon courage à deux mains, je m'approchai de lui tête nue :

— De quoi s'agit-il? Ah, ah! Eh bien, venez me trouver demain à l'hôtel.

J'y allai, mais le portier ne voulut pas me laisser entrer. Je le suppliai, m'évertuai à le convaincre, c'est tout au plus si je n'eus pas recours aux larmes. Je le tourmentai tant et si bien qu'à la fin, crachant de dépit, il envoya un gamin demander à Semionov Samarski s'il consentait à recevoir un misérable hère.

— Il y a ordre de laisser entrer, — déclara le gamin en revenant.

Je trouvai Semionov en robe de chambre, le visage couvert de poudre. Il faisait penser à un meunier qui, sa besogne achevée, se repose sans avoir eu le temps de se débarbouiller. A la table, en face de lui, un jeune homme était assis, un Caucasien sans doute. Sur une chaise-longue, une dame à demi couchée. J'étais d'une extrême timidité surtout devant les femmes. Je ne savais rien dire en présence d'une dame. Semionov Samarski me demanda avec douceur :

— Que savez-vous?

Je ne fus pas surpris qu'il me donnât du vous, — comment un aussi grand seigneur aurait-il pu faire autrement? — mais sa question m'effraya. Je ne savais rien de rien, aussi mentis-je résolument.

— Je sais *la Traviata, Carmen.*

— Mais c'est une entreprise d'opérettes que je dirige!

— *Les cloches de Corneville.*

J'énumérai toutes les opérettes dont je me rappelais les noms, mais cela ne produisit pas le moindre effet.

— Quel âge avez-vous?

— Dix-neuf ans, — inventai-je sans gêne.

— Et quelle voix?

— Première basse.

Sa douceur me rassurait, m'inspirait confiance.

— Vous savez, — déclara-t-il enfin — je ne puis vous payer le même salaire qu'aux choristes qui ont un répertoire...

— Ça ne fait rien, je travaillerai sans rémunération.

Ma réponse frappa tout le monde. Les trois personnes présentes se prirent à m'examiner avec insistance.

— Bien sûr, je n'ai pas d'argent, — expliquai-je alors, —

mais peut-être me donnerez-vous néanmoins quelque chose?

— Quinze roubles par mois.

— Vous savez, — rétorquai-je, — il me faut tout juste de quoi vivre, sans trop pâtir de la faim. Si je puis m'en tirer à Oufa avec dix roubles, donnez-moi dix roubles. S'il m'en faut seize ou dix-sept...

Le Caucasien éclata de rire et suggéra à Semionov Samarski :

— Donne-lui donc vingt roubles! Qu'est-ce que cela peut te faire?

— Signez, — me dit le régisseur en me passant un papier.

Et, d'une main tremblante de bonheur, je signai mon premier contrat théâtral.

A ce moment un des choristes, petit bonhomme rondouillard, du nom de Neïberg, entra dans la pièce et salua d'un air dégagé :

— Bonjour, Semionov Samarski!

Celui-là signa un contrat de quarante roubles.

— Dans deux jours, — nous annonça le patron, — je vous donnerai des billets pour Oufa et une avance.

Une avance! J'ignorais ce que cela voulait dire, mais ce mot me plut infiniment, je sentais que derrière lui se cachait quelque chose de bon.

A la maison, c'est-à-dire chez Petrov, je rassemblai mes collègues et, avec un immense orgueil, leur montrai la pièce qui me consacrait « desservant » du temple de Thalie et de Melpomène. Mes velléités théâtrales les laissant sceptiques, ils m'avaient vexé plus d'une fois. Je triomphais en leur rappelant leurs sarcasmes. Lorsque nous jouions aux osselets, il m'était arrivé parfois d'entonner une phrase d'opéra. Alors les misérables éclataient de rire.

— Le diable vous emporte! — m'écriais-je alors. — Attendez, dans trois ans, je chanterai le Démon.

Et, effectivement, trois ans plus tard, je chantais non le Démon, mais Méphistophélès.

Le surlendemain, je reçus une avance de six roubles, un billet de seconde sur le bateau *Iakimov* et partis pour Oufa.

F. CHALIAPINE

(Traduction de madame H. PERNOT.)

(*A suivre.*)

LA CONFÉRENCE ÉCONOMIQUE INTERNATIONALE DE GENÈVE

La Conférence économique internationale qui s'est tenue à Genève au mois de mai dernier n'a pas eu le retentissement dont bénificiaient au lendemain de la guerre ces sortes de manifestations. On se lasse de tout, même de la diplomatie de cinéma, des groupes officiels sur des perrons de palaces, ou des effigies plus familières d'Excellences au repos batifolant dans la verdure. Joignons à ce sentiment du déjà vu un peu de scepticisme, surtout en France où le public a été conduit par une série d'expériences à considérer les conférences internationales comme des réunions périodiquement destinées à organiser l'extension de nos obligations et l'amputation de nos droits.

Cette fois cependant, on ne s'en allait point au hasard et les esprits les plus entreprenants se trouvaient limités par un ordre du jour prudent. La conférence de Genève a innové sur ses sœurs aînées au moins en ceci qu'elle fut minutieusement préparée. Elle procédait de surcroît d'une conception française et marquait une ingénieuse transposition du politique dans l'économique. Lorsqu'en 1924, le gouvernement récemment parvenu au pouvoir voulut montrer au monde le « nouveau visage de la France », il soumit à l'Assemblée de Genève l'idée d'un Pacte international de sécurité. Elle recueillit un beau succès, mais qui demeura succès d'estime. Ce que voyant, ses promoteurs ou du moins leurs frères spirituels amorcèrent la transposition : partant de ce principe, d'ailleurs nullement imaginaire, que maints conflits inter-

nationaux ont des origines économiques, on pensa agir sur ces dernières en ce qu'elles ont de permanent et de susceptible d'une appréciation commune.

Cette suggestion souleva, elle aussi, peu d'enthousiasme. Elle évoquait un précédent fâcheux, celui de la Conférence de Gênes. Pareillement en 1922, sur la Rivière Ligure, on avait rêvé de rétablir dans la vieille Europe la paix économique : la seule réalité qui avait succédé à ce rêve avait été la révélation inopinée au matin du jour de Pâques du traité germano-russe de Rapallo, laquelle apportait tout le contraire d'un élément d'apaisement. L'idée pourtant fit son chemin : elle excitait peu de gens, mais peu de gens aussi découvraient des moyens pertinents de la combattre. On décida donc de tenter à nouveau l'expérience, mais avec la préoccupation de la canaliser dans son intérêt même. Qu'il y eût dans le monde un « malaise » économique, c'est ce sur quoi tout le monde, hélas! était d'accord : le difficile était de déterminer les causes de ce malaise, communes à tous les pays et susceptibles, comme nous le disions plus haut, de remèdes concertés. Un comité préparatoire fut chargé de ce soin.

Comme tous les comités, celui-là commença par procéder à une enquête : elle fut considérable. Statistiques, rapports, documents de tout genre et de toute valeur affluèrent à Genève de presque tous les pays du monde. Ils forment désormais une « somme » destinée à alimenter des années durant les chercheurs et les compilateurs. En ayant pris connaissance, le comité élabora un programme tripartite : commerce, industrie, agriculture, où pouvaient rentrer un nombre considérable de questions, mais dont certaines étaient expressément exclues. On ne parlerait ni finances, ni monnaie, parce qu'il eût été imprudent de confronter les méthodes très différentes des divers États et les résultats inégaux par eux obtenus : on ne parlerait non plus, bien entendu, ni réparations, ni dettes interalliées, à cause des interférences politiques possibles : enfin, on ne parlerait pas démographie, de crainte de soulever la question coloniale, génératrice de toutes les susceptibilités.

Ces mesures prises pour limiter le théâtre d'opérations, on sélectionna de même les acteurs. Pour cela, on spécifia que

les membres de la Conférence ne seraient point mandatés par leurs gouvernements, mais ne seraient désignés qu'au vu de leur compétence personnelle. Ils opéraient donc en techniciens et en économistes libres. C'était là, à vrai dire, une fiction un peu élémentaire, surtout en ce qui touche les délégués pourvus dans l'ordinaire de la vie de fonctions publiques : ni l'opinion, ni leurs collègues ne pouvaient entièrement oublier l'étiquetage habituel de ces personnalités, même si elles le laissaient au vestiaire, et ils en devaient nécessairement tirer certaines conclusions.

***

On aurait tort de sous-estimer l'influence de l'atmosphère ambiante sur le destin des grandes réunions internationales. Réunissez une conférence dans une ville dite de plaisirs : vous verrez ses membres, quelque graves qu'ils soient, se considérer au bout de quelque temps comme en vacances, incliner à l'optimisme sans mesure, offrir une proie facile aux quelques vieux routiers qui ne perdent pas leur sang-froid. L'air des palaces et les airs de « jazz » pénétrant à travers les cloisons dans la salle des séances y font germer des solutions trop promptes et trop ingénieuses, des propositions qui évoluent et se transforment comme un rythme de charleston. Nous fûmes rarement aussi malheureux qu'à Spa ou à Cannes.

Il ne fallait à Genève redouter rien de pareil. Non que le printemps n'y fût charmant dans un cadre de choix, mais nul ne saurait résister à la salle de la Réformation. Le monde entier la connaît : elle est rectangulaire et sinistre. Elle ne comporte d'autres décorations que d'énormes écriteaux invitant à se taire et l'on y parle intarissablement dans toutes les langues. En mai dernier, plusieurs centaines d' « économistes » l'avaient envahie sous la férule de M. Theunis, dont la très moderne élégance servait de repoussoir au mobilier présidentiel. En d'inconfortables tribunes s'entassait la presse des deux continents : un ecclésiastique inattendu y voisinait avec quelques femmes journalistes d'une assiduité et d'une endurance remarquables. La presse allemande avait

comme d'usage envoyé un effectif double de celui des autres pays, mais la représentation la plus originale était celle du « Children's Magazine », que l'on n'eût pas espéré, pour la joie du jeune âge, mêlé à ces divertissements sévères. On n'eût pas espéré non plus, dans la tribune du public, un auditoire féminin aussi constant en sa curiosité : curiosité neutre, d'ailleurs, car s'il est des Égéries politiques, il n'apparaît pas que les économistes suscitent les mêmes faveurs.

Au dehors, Genève accueillait ses hôtes sans tumulte excessif; on avait sorti quelques drapeaux; une mobilisation policière, bientôt ramenée à de justes proportions, protégeait les allées et venues des délégués russes. Les théâtres demeuraient en repos : seul, par une délicate attention, un cinéma produisait un film intitulé le « Croiseur Emden » « reconstitué avec le concours du capitaine von Muller qui commandait l'Emden en 1914 et de son état-major ». Les seuls cris de la rue étaient ceux des vendeurs de la « Gazette de Francfort » en uniforme de campagne.

On reconnaît de suite à ces signes que la Conférence de Genève assembla des spécialistes pleins de sérieux.

***

En dépit de quoi, elle manifesta tout d'abord peu de dispositions à innover.

On débuta, comme il est de règle, par une vaste discussion générale. Des délégués de presque tous les pays défilèrent à la tribune, apportèrent les congratulations d'usage et leur point de vue sur la restauration économique mondiale. Dans l'ensemble, ils se répartissaient en deux ou trois écoles. On entendit des classiques exposer les considérations académiques que répandent depuis 1919 à travers l'Europe tous les « memorandum » et tous les « drafts » vieillis dans les petites valises des experts : des phrases entendues à Paris, à Rome, à Londres, à Bruxelles et à Gênes nous revenaient, redites souvent par les mêmes délégués, inexcusables de les dire si mal alors qu'ils eussent dû enfin les savoir par cœur. On entendit également divers ingénus qui indiquaient avec conviction comme remède souverain au « malaise euro-

péen » la politique personnelle de leur pays, ou qui innocemment risquaient d'allumer les quelques pétards que l'on avait eu tant de peine à mouiller. Enfin vinrent les spécialistes mécontents de ne pas voir leur spécialité figurer à l'ordre du jour ; tel fut généralement le cas des financiers de profession proclamant que les problèmes de leur ressort commandaient tous les autres : le pire est qu'ils n'avaient pas tout à fait tort.

Sur cette masse un peu atone tranchèrent pourtant quelques vedettes. La plus curieuse, pour les amateurs de psychologie tout au moins, fut M. von Siemens, délégué allemand, qui présenta une défense de l'individualisme économique et un appel aux élites industrielles extrêmement intéressants. Le contraste fut offert par M. Jouhaux, d'un internationalisme classique, évoquant d'une voix de tonnerre « les penseurs qui à travers les temps assurent la marche du monde vers le bien-être et vers la paix ». Très attendus, les délégués bolcheviks vinrent donner la note comique : le premier d'entre eux exposa longuement la prospérité de l'U. R. S. S. et termina en tendant ostensiblement une sébille à l'honorable assistance : son collègue fit contre-poids en exposant le programme économique de l'Internationale communiste, dans des termes qui eussent ravi les auditoires du Pré-Saint-Gervais. Puis, M. Loucheur, qui ferma la marche, remit avec virtuosité chaque chose et chaque homme à sa place.

Cela fait, chacun s'en alla dans les commissions.

***

Ces commissions étaient au nombre de trois : une pour les questions commerciales, une autre pour les problèmes industriels, et une troisième où l'on devait s'occuper d'agriculture.

Cette commission agricole constituait une innovation. Pour la première fois, les hommes des champs étaient admis, si l'on peut dire, en corps constitués, à de grandes assises internationales, au côté des hommes des villes. Il faut voir là un progrès : l'usine, ni le comptoir ne peuvent vivre sans être nourris; les observateurs attentifs qui regardent le vieux monde se débattre avec les difficultés de l'après-guerre se

demandent légitimement si ce dernier, tandis qu'il se préoccupe avec fièvre de questions plus compliquées, ne va pas voir se poser impérieusement à lui, un jour prochain, le problème élémentaire de sa subsistance.

Pourvus d'une place au soleil officiel, les agriculteurs de Genève ont désiré d'abord se l'assurer durablement, en insistant à juste titre sur leur importance. Ils ont tenu à rappeler l'interdépendance absolue de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, ajoutant qu'il serait vain d'espérer que les uns « puissent jouir indépendamment des autres d'une prospérité durable ». Soyons attentifs à ce que cette affirmation solennelle n'est pas qu'une simple revendication professionnelle, mais exprime une vérité profonde. En beaucoup de pays, la politique agricole est devenue embryonnaire : un industrialisme grandissant a concentré toute l'attention et, ce qui est plus grave, toutes les énergies. Il semble que la terre doive toujours produire, en vertu de la vitesse acquise, et que ceux qui la cultivent soient obligatoirement astreints, pour le seul honneur de nourrir leurs concitoyens, à un travail forcé de qualité subordonnée et de rémunération secondaire. C'est là une notion désormais périmée avec les progrès de l'organisation corporative agricole et les difficultés croissantes de la production rurale, difficultés dont naissent également le découragement et les revendications.

Ayant marqué ce point, la conférence de Genève a été très modérée ou un peu gênée dans le choix desdites revendications. Elle a sagement convenu que les premières mesures destinées à améliorer la situation de l'agriculture devaient être prises par les agriculteurs eux-mêmes, en perfectionnant leur technique et la pratique de l'association. La Conférence a ensuite demandé « en vrac » une organisation améliorée du crédit agricole, une législation sociale tenant compte des nécessités rurales, la libre circulation des produits des champs : elle y a joint un vœu en faveur du perfectionnement des statistiques et renseignements agricoles, où elle a vu sans doute avec raison un moyen de régulariser à la fois les prix et l'approvisionnement du marché. Tout cela du reste a été dit en formules savamment balancées, où chaque incidente en compense une autre, bref en ce langage très particulier des

Conférences internationales, dans lequel les agriculteurs se sont montrés à Genève pour leur premier essai les dignes émules de leurs « anciens » de l'industrie et du commerce.

La Commission de l'Industrie avait mis à son ordre du jour assez peu de sujets, mais l'un d'eux était brûlant : ayant rendu l'hommage de style aux compilations statistiques, elle attaqua la question de la rationalisation et termina en s'occupant des ententes industrielles internationales.

La « rationalisation » est, dans l'Europe en crise, la formule à la mode. Partout, on veut découvrir dans le perfectionnement des méthodes de la production le moyen de compenser les difficultés croissantes de cette dernière. Il est ainsi des mots qui font fortune. En l'espèce, la recherche du progrès technique et d'une organisation améliorée est depuis l'origine, en tous pays et en toutes circonstances, la loi de toute industrie qui veut vivre. La conférence de Genève a donc sacrifié à la mode : elle a vanté et encouragé la « rationalisation », la « standardisation », et divers autres barbarismes. Mais là encore elle a introduit le jeu de bascule : elle a invité les « rationalisateurs » à ne pas nuire aux « intérêts légitimes des travailleurs ». Or les travailleurs, spécialement les socialistes, tiennent que la « rationalisation » s'effectue à leur préjudice, parce que tous les progrès techniques conduisent presque inéluctablement au chômage et à la réduction des salaires.

La question des ententes donna lieu à une discussion assez épineuse. Les accords de production et de vente pardessus les frontières entre industries similaires ne sont pas une innovation de l'après-guerre, mais le désordre économique où nous nous débattons depuis une dizaine d'années leur a donné une actualité nouvelle. Une concurrence effrénée s'est exercée sur le marché de certains produits, où se présentent simultanément une consommation dont le pouvoir d'achat s'est raréfié et une production que la guerre a dotée indirectement de moyens supplémentaires : tel est particulièrement le cas, comme on sait, de l'industrie métallurgique. Il était inévitable qu'après une période de luttes épuisantes, les intéressés cherchassent à s'entendre pour régulariser, sinon les conditions, du moins le rythme de leurs ventes respectives.

L'entente, entre les producteurs eux-mêmes, n'a pas toujours été facile ni à réaliser, ni à maintenir; il fallait s'attendre de surcroît à ce que transformateurs, consommateurs et usagers de tous genres témoignassent de leurs appréhensions quant à l'influence possible sur le niveau des prix de ces arrangements internationaux.

Producteurs, usagers et ouvriers, étant copieusement représentés à Genève, la conférence économique put se pénétrer largement de tous les points de vue en présence. Elle aboutit comme partout à un compromis, d'un parfait bon sens du reste, ce qui n'est point négligeable. Elle refusa de suivre, aussi bien ceux qui voient en tout temps, en tout pays et pour toute industrie, dans l'entente internationale, la loi du progrès économique, que ceux qui au nom d'un dogmatisme économique et social écoutent *a priori* cette formule. La Conférence indiqua que l'opportunité et la qualité d'une entente se justifiait en fait et non en droit, et qu'aucun jugement valable ne saurait être porté sur elle hors l'examen de l'espèce. Allant plus loin, on proposa quelques éléments du jugement : on désavoua à l'avance les ententes, dont l'effet serait de provoquer une hausse artificielle des prix, de réduire à la portion congrue les pays consommateurs et *a fortiori* de nuire à certains d'entre eux de façon préméditée, et plus généralement enfin d'instaurer dans le monde un nouveau malthusianisme économique. Devant les mesures à prendre pour empêcher ces délits internationaux, la Conférence hésita, comme on hésite toujours à Genève en pareil cas : elle a craint visiblement en appuyant trop sur des mesures de contrôle, ainsi que l'y conviaient les représentants ouvriers, d'inciter les gouvernements à gêner les résultats favorables que peuvent avoir des ententes bien conçues. Finalement on prit un moyen terme : on s'en remit à la garantie automatique que donne dans une certaine mesure la publicité. Lorsque les intentions maléfiques d'un individu ou d'un groupe sont connues de tous, elles sont déjà de ce fait moins dangereuses : la Société des Nations a donc reçu mission de suivre de près le fonctionnement et les effets des ententes internationales et de faire part désormais au monde de ses observations.

***

Si la commission de l'Industrie fit ainsi une intrusion localisée sur le terrain de l'actualité brûlante, la Commission du Commerce y évolua en tous sens. Les préoccupations principales de la Conférence de Genève se concentrèrent bientôt sur les problèmes sans joie de la politique commerciale. Il fallait s'y attendre, étant donné que l'aboutissement de toute activité économique est l'échange, et que les conditions de ce dernier touchent beaucoup plus directement le public que les stades antérieurs de la production.

A Genève, les questions commerciales constituaient de surcroît une attraction pour une autre raison : on y venait avec passion ou seulement avec curiosité mettre en accusation la politique française. Où la situation devint piquante, c'est lorsque notre délégation, prenant les devants, proposa elle-même à la Commission un plan de travail et des projets de résolutions.

Il y eut peu de discussion sur un certain nombre de recommandations afférentes à des questions accessoires, ou devenues telles, et qui alimentent depuis longtemps les comités internationaux, précisément parce qu'on peut entretenir autour d'elles, sans risquer de conflits, une activité d'un bon aspect : simplification des formalités douanières, des nomenclatures et des statistiques, suppression des entraves « indirectes » au commerce, si nombreuses et si diverses qu'elles échappent à une définition précise, suppression des prohibitions d'entrée et de sortie, que l'on est presque toujours prêt à accepter parce qu'il est toujours facile de remplacer ensuite ces restrictions par des droits de douane, etc. Dans cette partie des résolutions commerciales, il convient de retenir surtout celle qui réclame l'égalité de traitement pour des entreprises « officielles » et des entreprises privées : cette revendication visait sans doute la Russie, qui, ayant monopolisé le commerce extérieur, prétend user dans son exercice des privilèges gouvernementaux et notamment de l'immunité diplomatique.

Le terrain ainsi déblayé, le point central du débat porta naturellement sur les tarifs douaniers et la politique commer-

ciale. Comme nous le disions tout à l'heure, on put craindre que nous n'en fissions les frais. Dans les couloirs de la Réformation, des augures complotaient : le délégué suisse porta même explicitement à la tribune un avertissement sévère aux pays qui songeaient encore à mouvementer leurs barrières douanières. Filtrées par les Commissions, ces revendications aboutirent en effet à la constatation à peu près générale que le moment était venu de mettre fin à l'accroissement des tarifs douaniers et de s'orienter dans une direction opposée. Et les commentaires de pleuvoir, affirmant que la législation française était directement visée par cette formule.

Cette attaque constituait, de la part de certains pays, un assez bel échantillon d'hypocrisie internationale. La revision douanière à laquelle il est actuellement procédé chez nous présente un défaut essentiel qui n'est pas sa sévérité particulière, mais bien qu'elle est tardive. La plupart des États nous ont devancés dans cette voie. C'est pourquoi, ayant achevé des remaniements qui les intéressent, ils déclarent avec beaucoup d'aisance que l'heure est passée de semblables opérations.

Des tarifs on passa aux traités de commerce où ils trouvent leur application. La Conférence recommanda que ces traités fussent à l'avenir plus stables et plus durables, en quoi elle eut raison : depuis la guerre, on a quelque peu abusé des arrangements provisoires remaniés tous les six mois ou tous les ans, et fort nuisibles à ce titre à l'instauration de courants commerciaux importants. La Conférence fit plus, et, reprenant une vieille querelle doctrinale, préconisa nettement dans ces traités l'usage inconditionnel de la clause de la nation la plus favorisée : il est vrai qu'elle déposa immédiatement le contre-poids, en reconnaissant « qu'il appartient à chaque État de décider dans quel cas et dans quelle mesure cette garantie fondamentale doit être insérée dans un traité déterminé ».

C'est là, nous venons de le dire, une vieille querelle, et voici pourquoi. Comme son nom l'indique, la clause de la nation la plus favorisée consiste à étendre automatiquement aux pays avec lesquels on négocie des avantages précédemment

concédés pour les mêmes produits à d'autres États. Elle tend donc à niveler le traitement commercial et les réglementations douanières, et passe, à ce titre, pour une formule heureusement libérale. Longtemps, les spécialistes français d'après guerre la combattirent; ils montrèrent avec beaucoup d'aisance que le conflit mondial avait laissé les divers pays dans des situations économiques absolument dissemblables et qu'il était absurde de conclure avec eux selon une formule unique; ils montrèrent également que l'on pouvait à la fois mériter, en appliquant cette clause fameuse, un brevet d'orthodoxie internationale et briser tous les échanges commerciaux : il suffit en effet d'appliquer à tout le monde... un tarif prohibitif, mettant ainsi en quelque sorte tous les pays au régime de la nation la *moins* favorisée. C'est en s'inspirant de cette critique, au demeurant fort solide, que le législateur français décida en 1919 de négocier des conventions commerciales « entre les deux tarifs », c'est-à-dire d'attribuer à nos contractants non pas nécessairement le tarif minimum ou le tarif général, mais tels ou tels droits fixés entre ces deux extrêmes en fonction du potentiel spécial de concurrence de chaque interlocuteur. Depuis lors, notre position a évolué, moins peut-être pour des raisons doctrinales que pour des raisons d'opportunisme pratique. Lorsqu'il fallut négocier avec des pays de quelque importance, notamment avec l'Allemagne, ceux-ci exigèrent l'octroi au moins partiel de la clause de la nation la plus favorisée, et il fallut lentement, progressivement, sous des formes plus ou moins détournées, en passer par-là.

Il n'est pas douteux que les résolutions de Genève emportent condamnation implicite de la politique commerciale française, telle qu'elle fonctionna au lendemain de la guerre, et telle que les principes en restent fixés par la loi du 29 juillet 1919, dont on semble avoir pris le parti de ne plus parler. Cependant, il s'agit d'une opposition de forme plus que de fond : nous n'avons jamais prétendu traiter autrement que sur la base d'une équitable réciprocité de fait. Nous avons toujours été prêts à faire à autrui toutes les concessions possibles sur notre système tarifaire en échange d'avantages corrélatifs. La conférence de Genève, usant d'un vocabulaire

de style, n'a pas demandé et ne pouvait demander autre chose. C'est pourquoi l'opposition que l'on tenta d'établir à la Chambre française entre la revision douanière et l'adhésion que donnaient nos représentants aux résolutions « libérales » de la Conférence économique était absolument factice : l'existence d'une protection raisonnable ou mieux de positions douanières de négociations ne nuit en rien à la poursuite « équitable » de ces dernières.

***

On a beaucoup répété que la Conférence de Genève avait marqué un progrès considérable de l'« esprit international ». Nous ne saurions nous associer pleinement à cet éloge. En réalité, comme nous l'avons déjà dit, les préoccupations nationales apparurent vivaces, et dans tous les domaines on n'a jamais réalisé autre chose que des compromis harmonieusement balancés. Il est certain que le corps de doctrine issu des délibérations de Genève est, surtout en matière commerciale, plus hardi que ne l'étaient les « résolutions » des conférences précédentes. Cela tient surtout à ce que la paix économique revient malgré tout peu à peu, par l'effet du temps qui passe, plus encore que du fait des hommes; cela tient à ce que les pays financièrement éprouvés se relèvent un à un et sont tenus à moins de précautions que pendant les dernières années : toutes considérations, hâtons-nous de le noter, qui ont moins de valeur pour la France, encore incertaine de son destin matériel et surtout monétaire, que pour d'autres pays.

On attendait également quelque progrès « international » du fait que les États-Unis et la Russie participaient à la conférence. Les États-Unis étaient excellemment représentés : leurs délégués firent diverses recommandations d'un haut intérêt mais qui attestèrent surtout deux choses : d'abord leur désir évident de ne s'immiscer qu'avec beaucoup de discrétion dans les questions européennes : ensuite et surtout, une telle dissemblance entre les conditions économiques des deux continents qu'aucune déduction utile ne peut être tirée au profit de l'une des observations faites dans l'autre. Quant à

la participation russe, elle fut certainement une des choses pénibles de la conférence. Conformément à leur usage, les délégués des Soviets crurent s'affirmer en créant des incidents répétés : ils réussirent surtout à se montrer d'une insuffisance remarquable sur le terrain technique et à introduire en particulier dans la documentation statistique une inconcevable fantaisie. Malgré quoi, leurs collègues « capitalistes », dont la longanimité mériterait un autre nom, pourvurent tout d'abord un représentant bolchevik d'un poste de vice-président de la conférence, et pensèrent défaillir, lorsqu'à la fin de cette dernière, les Russes menacèrent de voter contre les résolutions adoptées. L'émoi ne s'apaisa que lorsque ces messieurs voulurent bien consentir à s'abstenir seulement; on les honora alors d'un « considérant » spécial où l'on assura que leur participation aux travaux de l'assemblée était un gage précieux pour l'avenir du commerce international.

***

Au point de vue de son efficacité pratique, l'œuvre de Genève prête également à diverses observations.

En aucun cas cette efficacité ne pouvait être immédiate. Rappelons que les délégués à Genève n'étaient pas des plénipotentiaires, mais des spécialistes n'engageant que leur responsabilité personnelle. Ils ont compris eux-mêmes la précarité de leur œuvre, considérée sous cet angle, en priant le Conseil de la Société des Nations de procéder à certaines enquêtes qu'ils n'avaient pas la possibilité de faire, et de créer l'organisme capable de suivre le développement des résolutions adoptées.

Ainsi présentée, la question se trouve déplacée, mais non résolue. Aussi bien en matière économique qu'en matière politique, la Société des Nations n'a pas de moyen d'action efficace sur les gouvernements. Ceux-ci feront exactement des décisions de Genève le cas qui leur plaira, aucun s'il leur convient. Comme en toutes circonstances, la seule action à laquelle les gouvernements seront sensibles sera celle de l'opinion publique. Celle-ci a été, à vrai dire, sollicitée de s'intéresser à ce qui se passait aux bords du Léman, pour des raisons

variées : en plusieurs pays étrangers, on en prit parti pour la dresser contre la politique française et tenter de faire pression sur des négociations en cours. En France même, les organisateurs de la campagne dirigée contre les projets douaniers du gouvernement jouèrent abondamment du « libéralisme » génevois. Cette agitation, dépourvue de spontanéité, ne pouvait être et n'a été que provisoire. Le vol du capitaine Lindbergh a, en peu de jours, rejeté à la plus complète indifférence les problèmes de l'économie internationale.

La « doctrine » de Genève a donc toutes chances de rajeunir surtout les controverses des spécialistes et de fournir d'arguments nouveaux les négociateurs de traités de commerce. Ce n'est du reste pas rien; cela comporte des bénéfices peut-être, un risque sûrement : celui de voir invoquer à tout propos et hors de propos des textes, nécessairement imprécis pour pouvoir recueillir l'unanimité, et susceptibles de ce fait d'interprétations diverses. Ajoutons-y qu'au point de vue scientifique, si l'on peut employer ce grand mot, cette même « doctrine » manque quelque peu d'équilibre. Les organisateurs de la conférence escomptaient visiblement que les questions industrielles y auraient le premier pas : préoccupation rigoureusement logique, parce qu'il est vain de prétendre améliorer le régime des échanges sans avoir au préalable ordonné les productions qui en sont le soubassement. Or, les circonstances firent qu'on ne put progresser très loin dans le domaine industriel : dès lors, en allant plus loin sur le plan commercial, on n'a pu réaliser que des progrès dont l'avenir montrera vraisemblablement le caractère surtout théorique.

C.-J. GIGNOUX

PHILOSOPHIE D'ÉMILE MEYERSON

EXPLIQUER ET COMPRENDRE

Émile Meyerson se demande : — Qu'est-ce que la science? Quel but poursuit-elle? Quelles satisfactions donne-t-elle à l'esprit?

Il pose ces questions en philosophe qui considère la philosophie et la science comme distinctes. Mais il cherche à les résoudre par une méthode scientifique, c'est-à-dire d'observation.

Au lieu d'envisager la science « en soi » pour déduire ce qu'elle doit et peut être, il a voulu voir ce qu'elle a été, en effet, depuis ses plus lointaines origines, ce qu'elle a fait, voulu faire.

Enquête prodigieuse où la pensée humaine est passée en revue — du moins dans la lignée hellénique de la civilisation.

Et l'on peut dire la pensée humaine tout entière, car la science et la philosophie se tiennent étroitement. Que l'on parle de l'une ou de l'autre, on rencontrera les noms de Pythagore, d'Aristote, de Lucrèce, d'Albert de Saxe, de Descartes, de Leibniz...

L'espace, le temps, la matière, la force, la réalité, sont des sujets de spéculation que le physicien est conduit le plus souvent à aborder lorsqu'il édifie une théorie un peu vaste, et ne sont-ils pas philosophiques, voire métaphysiques?

On écrirait une très belle histoire de la raison sans employer d'autres documents que ces ouvrages de Meyerson : *Identité*

et Réalité[1] et *De l'Explication dans les Sciences*[2]. Le dernier chapitre, le plus moderne et le plus révolutionnaire — en apparence, tout au moins — comprendrait les récentes grandes synthèses, scientifiques : relativité restreinte et généralisée, théorie des quanta. Emile Meyerson l'a écrit : c'est *la Déduction Relativiste*[3]. Il conclut que la raison humaine, non seulement n'a pas subi de perturbation subversive, non seulement a tout conservé de son pouvoir, mais est devenue pour ainsi dire plus elle-même qu'auparavant : elle s'est dépouillée d'éléments considérés jusque-là comme indispensables pour elle, mais dont elle montre qu'elle peut désormais se passer; elle s'est encore « rationalisée ».

Au surplus, c'est bien en un sens l'histoire de la raison humaine qu'Émile Meyerson a voulu retracer.

Mais ce dessein s'accorde, si même il ne se confond, avec l'effort pour résoudre les questions posées à propos de la science.

L'effort a largement abouti. Voici, sans plus attendre, la réponse qui en est le résultat :

Savoir n'est pas seulement pouvoir et prévoir, mais connaître, comprendre, pénétrer une réalité qui est en dehors de nous.

Il est vrai que le positivisme a prétendu borner le travail de la science à l'enregistrement des phénomènes et de leurs rapports, et interdire toute recherche d'une réalité inaccessible à nos sens, toute spéculation sur des choses cachées, comme, par exemple, la constitution intime de la matière.

Mais Émile Meyerson a montré que cette attitude — prudente et utile, d'ailleurs, comme tendance — n'avait jamais pu être maintenue rigoureusement, même par ses partisans les plus déclarés.

Newton, invoqué comme exemple de positivisme avant la lettre, proclamait : — *Hypotheses non fingo*, pas d'hypothèses ! — Aussitôt il en faisait une : il supposait que la lumière se propageait par l'émission de petits corpuscules.

En fait, les savants n'ont jamais pu se borner au strict enregistrement de procès-verbaux et de lois.

1. Paris, Alcan, 1912, troisième édition, 1926.
2. Deux volumes, Paris, Payot, 1921.
3. Paris, Payot, 1925.

Ils ne se sont jamais retenus, qu'ils en eussent la volonté ou non, conscience ou non, d'*expliquer*, de *faire comprendre* quelque chose de ce qu'on ne peut pas appeler autrement qu'une réalité.

Mais, conclusion fâcheuse, et à mon sens outrée, quelques-uns seraient arrivés, par la perfection même de l'explication, à supprimer la réalité.

***

A l'origine de notre conception de la réalité, même quand nous devenons philosophiquement adeptes de l'idéalisme pur, il y a les corps solides.

Nous commençons par « comprendre » les corps solides : ce n'est qu'après un grand perfectionnement de la pensée que nous parvenons à ne pas mieux les comprendre que tout le reste. Et encore ne cessons-nous jamais de vivre, de parler, d'agir, comme si nous les comprenions.

En fait, nous ne pouvons rien nous représenter d'un monde entièrement fluide, où nous serions nés fluides nous-mêmes. Notre identité y disparaît. Comment y aurions-nous seulement l'idée du nombre?

La science a commencé par la géométrie grecque basée sur la notion de solides indéformables.

Et notre logique n'a pas d'autre origine. Les solides parfaits, que rien n'altère, suggèrent seuls, par la permanence des frontières rigoureuses qu'il y a entre ce qui est eux et ce qui n'est pas eux, ces classifications précises, ces différences et ces identités absolues dont nous avons besoin dans les chaînes de raisonnement. C'est ce modèle de solides parfaits qu'Aristote, le fondateur de la première technique systématisée de la logique, a trouvé dans les sphères célestes et les astres, puisque la forme et la substance de ces corps, bien qu'immatériels, étaient pour toujours à l'abri des moindres altérations.

Le rôle des corps solides dans notre éducation ancestrale a été tel, écrit Le Dantec, que nous pouvons dire aujourd'hui, sans trop d'exagération, que notre logique, résumé héréditaire de l'expérience des ancêtres, est surtout une logique des corps solides [1].

1. *Les Influences ancestrales*, Paris, E. Flammarion, 1904, p. 134.

Et Bergson :

... L'intelligence humaine se sent chez elle tant qu'on la laisse parmi les objets inertes, plus spécialement parmi les solides, où notre action trouve son point d'appui et notre industrie ses instruments de travail... Nos concepts ont été formés à l'image des corps solides... notre logique est surtout la logique des solides [1]...

Si nous comprenons les corps solides, et d'autant mieux qu'ils sont plus stables, un type d'explication va donc consister à tout ramener aux solides et à des solides éternels, autant que possible.

On voit de l'eau, du feu, des vapeurs, on sent le souffle du vent. Qu'y a-t-il dans tout cela? c'est quelque chose, mais de mystérieux. On va l'expliquer par ce que l'on comprend, par les solides, par de tout petits solides, si petits qu'ils échappent à la vue, mais innombrables, trop espacés dans les fluides pour offrir de la résistance, et feutrés entre eux énergiquement dans les masses de matière solide ordinaire.

Ce sont les atomes. Ils ont une telle solidité qu'on ne peut les diviser par aucun moyen; de là leur nom qui signifie en grec « insécable ».

En cela consiste l'explication atomistique. Elle n'a pas prévalu dans la lignée spirituelle d'Aristote, mais elle a toujours reparu après des éclipses plus ou moins longues. Elle triomphe maintenant.

***

Les atomes de jadis rendaient compte des propriétés diverses de la matière, non parce qu'ils avaient eux-mêmes ces propriétés, mais uniquement par la diversité de leurs formes.

D'après Platon, l'élément terre est représenté par des cubes qui, accolés face contre face et empilés les uns sur les autres, ne laissent aucun vide entre eux, et forment ainsi une construction rigide; mais l'élément feu consiste en tétraèdres qui, par leurs pointes ou leurs arêtes, peuvent s'insinuer entre les cubes et avoir raison ainsi de la résistance de l'élément terre.

L'eau de mer, telle que la dépeint Lucrèce, mêle aux particules rondes et lisses de l'eau douce quelques sphérules héris-

1. *L'Evolution créatrice*. Introduction, p. 1.

sées, pareilles à des châtaignes, dont les aspérités lui donnent son goût d'amertume, car elles blessent la langue des buveurs. C'est pourquoi aussi l'eau salée redevient douce en filtrant à travers les terres : les billes bien polies, bien roulantes, s'insinuent par tous les pertuis qui s'ouvrent devant elles, tandis que les châtaignes sont arrêtées par leurs piquants.

Descartes construit toute matière avec des fibres. Si elles sont flexibles, elles forment un feutrage analogue au papier et donnent ainsi naissance aux pierres, aux terres, au bois... Rigides, courtes et menues, au contraire, elles ne peuvent être que superposées les unes aux autres sans aucune cohésion; elles sont entraînées par l'agitation de la matière subtile qui baigne tout. Les nuages de cette sorte de poussière sont les liquides, les fluides aériformes...

Je ne crois pas, écrit Lémery, célèbre chimiste du XVIIe siècle, que l'on me conteste que l'acide n'ait des pointes, puisque toutes les expériences le montrent; il ne faut que le goûter pour tomber dans ce sentiment; car il fait des picotements sur la langue semblables ou fort approchants de ceux que l'on recevrait de quelque matière taillée en pointes très fines; mais une preuve démonstrative et convaincante que l'acide est composé de parties pointues, c'est que... tous les sels acides se cristallisent en pointes...

Chez Stahl, inventeur du *phlogistique*, au XVIIIe siècle, se font jour des idées analogues. Il professe que les corps dissolvants sont formés de parties, « qui par leur figure et leur taille, c'est-à-dire leur diamètre, correspondent aux pores du corps à dissoudre, » lesquels à leur tour dépendent de la texture, de la position et de la disposition de particules [1].

Après Stahl, nous arrivons bientôt à Lavoisier et à la chimie moderne qui n'a pas tardé à devenir un atomisme.

On n'a pas besoin d'être bien vieux pour avoir assisté à la genèse de la théorie cinétique des gaz : les gaz sont un fourmillement de projectiles lancés — dans notre atmosphère — à une vitesse de un kilomètre à la seconde et qui s'entrechoquent au bout d'un parcours minime sans se ralentir ni se détruire. Ils ont donc tout ce qu'il faut à des solides parfaitement durs, élastiques et « solides ».

Et voici, ramenée par l'expérience et la mathématique, la

1. *De l'Explication dans les Sciences*, vol. I, p. 281-287.

théorie trois fois millénaire de l'unité de la substance matérielle : tous les atomes sont des composés de l'atome d'hydrogène, lequel lui-même consiste en un électron, masse élémentaire d'électricité négative, gravitant autour d'un proton, masse élémentaire d'électricité positive.

Il n'y a, dans les substances si diverses de l'univers, qu'électrons et protons, et tous les électrons sont semblables entre eux, comme aussi tous les protons.

Que les physiciens les considèrent ainsi ou non, ces corpuscules sont des solides : ils ont un volume, une masse, et ils résistent à la désintégration encore mieux que l'atome, ce qui les avère très « solides ».

Voici donc les caractères de l'explication atomique.

1° Elle est spatiale : elle ramène tout à de simples différences de formes des corpuscules.

2° Et, par là même, elle réduit ou tend à réduire le divers à l'identique. Sous les différences innombrables entre les propriétés, qualités, aspects des corps de l'univers, on montrait, dans l'antiquité, la substance unique, toujours et partout semblable à elle-même, des corpuscules ; on montrait, hier, les quelques dizaines de substances des atomes des corps simples, fortement soupçonnées, d'ailleurs, dès le début, d'une similitude foncière ; on montre, aujourd'hui, deux seules substances, celle des protons, celle des électrons, que l'on appelle toutes deux « électricité ».

***

L'explication atomique prend pour ainsi dire d'elle-même le caractère mathématique : tout s'y réduit au nombre et à l'espace : formes des corpuscules et de leurs assemblages durables, leurs mouvements, c'est-à-dire les variations de leurs distances, nombre de corpuscules entrant dans les diverses combinaisons élémentaires...

Et l'on présente l'explication mathématique comme un moyen de déduire tout du calcul intégral et différentiel, autrement dit de partir du néant et de recréer virtuellement les choses sans user d'autres instruments que de relations algébriques entre des grandeurs abstraites.

Cette singulière conception implique que l'on se mette à la place d'un Dieu Créateur.

En même temps qu'il tirait l'univers du néant, se dit-on, Dieu le pensait. Or sa pensée est raison pure et la raison pure est mathématique, donc, etc.

Les discours de l'incroyant qui proclame l'univers rationnel ne signifient rien, où ils font allusion à une intelligence précisément pareille à celle de ce Dieu créateur...

Quant aux croyants, qui les oblige à faire de l'idée de nombre et de grandeur l'apanage le plus essentiel de la raison parfaite, pure, indéfinie...? Dieu n'a pas besoin de compter, de calculer, de mesurer...

Ils n'en mettent pas moins les mathématiques à l'origine de tout.

... Parmi les dieux de l'Olympe, dit Jacobi, trône le nombre éternel... L'Univers naturel et l'homme conscient sont tous deux créés par Dieu. Les lois éternelles de l'esprit humain sont les mêmes que celles de la nature; car c'est là une condition faute de laquelle l'Univers ne serait pas intelligible...

Et on lit dans les papiers d'Hermite, mathématicien bien connu, comme Jacobi :

Il existe... tout un monde qui est l'ensemble des vérités mathématiques dans lequel nous n'avons accès que par l'intelligence, comme existe le monde des réalités physiques : l'un et l'autre indépendants de nous, tous deux de création divine, qui ne semblent distincts qu'à cause de la faiblesse de notre esprit, qui ne sont pour une pensée plus puissante qu'une seule et même chose [1]...

Cette mathématisation de l'univers qui, d'après Hermite, est la pensée de Dieu créant l'univers et que l'homme ne saurait achever a été entreprise, dit Meyerson :

Par Descartes et par Hegel : ... Descartes, tout comme Hegel, a essayé de déduire le réel du néant, et... il est même allé, dans cette voie paradoxale, plus loin que ne devait le faire plus tard le philosophe allemand. Il prétend être parvenu à tirer de ses prémisses, par le raisonnement pur « des cieux, des astres, une terre, et même, sur la terre, de l'eau, du fer, des minéraux... »

Si Hegel nous rebute infiniment davantage, bien qu'il soit plus modéré, en ce sens qu'il s'attache beaucoup moins au détail, c'est qu'il recrée les choses au moyen de la pure logique. « Le néant d'où part

1. *La Déduction Relativiste*, p. 33.

Descartes est, tout au contraire, spatial — sa « matière » n'étant, en effet, que de l'espace pur et simple [1]... »

Après Descartes et Hegel, les relativistes ont proposé une « explication globale » de l'univers [2] : ils ont tout réduit à la géométrie : la matière est résorbée dans l'espace [3], comme aussi le temps, du moins, d'après un certain nombre de relativistes dont la manière de s'exprimer « laisse deviner qu'il y a là tout de même une tendance profonde et inhérente à la doctrine [4]. »

Mais quel est le résultat de l'explication mathématique poussée ainsi à son stade extrême. Il est purement absurde : il se résume en l'abolition du réel : « La marche vers l'abolition du réel est, dans la théorie relativiste, à la fois nécessaire et inconsciente... Quand le physicien einsteinien rejoint réellement Hégel, c'est dans cette abolition du réel, dans l'acosmisme... [5] » ou suppression de l'univers sensible.

Tout réduire en espace, c'est en effet tout réduire à rien.

Les mathématiques ne remplissent leur rôle que si, dans leurs files de raisonnement, vous n'introduisez rien de plus que ce que vous avez mis au point de départ. L'effet, s'il est à un bout, ne diffère donc pas de la cause si elle est à l'autre.

L'explication mathématique peut donc seulement vous montrer que rien ne change, en quoi elle est rationnelle :

« Ce qu'il y a de véritablement rationnel dans la science ne peut être que conforme aux exigences de la raison. Or la raison, qui s'exprime par le principe de causalité, exige le maintien, la permanence de tout [6]... »

Déjà, répondant au but général qu'Émile Meyerson assigne à l'explication, l'atomisme ramène le divers à l'identique.

On n'avait pas encore songé à une pareille faillite de la science! Ses efforts aboutiraient à cette conclusion que toute chose est pareille à toute autre et que rien ne change et qu'au surplus ce quelque chose d'immuable et de permanent qui constitue l'univers, c'est le néant.

Heureusement qu'il subsiste toujours de l'irrationnel.

Qu'est-ce que l'irrationnel?

1. *La Déduction Relativiste*, ch. x, p. 36-37.
2. *Ibid.*, p. 124-134.
3. *Ibid.*, p. 135-137.
4. *Ibid.*, p. 98-101.
5. *Ibid.*, p. 143.
6. *De l'Explication dans les Sciences*, vol. I, p. 200.

Les enfants questionneurs nous le font comprendre. Notre réponse à leur premier « pourquoi? » amène un second « pourquoi? » et ainsi de suite jusqu'au moment où nous sommes acculés — malgré tout le sérieux et la bonne volonté dont nous puissions faire preuve — à terminer par :

— C'est comme ça, parce que c'est comme ça.

Aux grandes personnes, on dirait en langage courant : — C'est un fait, — en termes philosophiques : — C'est du « donné ».

On entend par là qu'il faut accepter ce « fait », ce « donné », comme une borne au delà de laquelle l'explication ne peut plus aller.

***

Rien de moins satisfaisant : ou l'explication réussit et il n'y a plus rien, ou il reste quelque chose et l'explication n'explique plus.

Aussi bien faut-il admettre qu'Émile Meyerson a trop appuyé sur certains traits de son admirable dessin et qu'il s'est montré d'un pessimisme exagéré.

Résoudre tout en espace, c'est bien, en effet, tout anéantir, mais cette résolution n'a rien que d'illusoire.

Descartes écrivait : « La nature de la matière, ou du corps pris en général, ne consiste point en ce qu'il est une chose dure ou pesante ou colorée ou qui touche nos sens de quelque autre façon, mais seulement en ce qu'il est une substance étendue en longueur, largeur ou profondeur [1]. » Et l'on dit qu'il réduisait la matière à n'être que de l'espace pur et simple. Telle a été sans doute son intention, mais a-t-il réussi, et surtout que signifierait qu'il eût réussi?

Un corps ayant une substance sous trois dimensions, c'est un solide; s'il était dissous dans l'espace, on ne pourrait pas parler de sa substance et de ses dimensions. Entre les solides et le « reste » de l'espace, quand celui-ci est dégarni de substances aériformes ou liquides, il y a la même différence absolue qu'entre le plein et le vide, le quelque chose et le rien.

1. Descartes, *Principes*, IIe partie, chap. IV, voir *La Déduction Relativiste*, p. 5.

Le solide est le fondement nécessaire de la géométrie traditionnelle, de « sens commun », l'euclidienne à trois dimensions, — qui était seule connue de Descartes — comme cela apparaît tout d'abord dans le procédé démonstratif élémentaire employé par cette géométrie et qui est la superposition des figures. Vous considérez deux triangles, aussi distants que vous voudrez, vous déplacez l'un jusqu'à l'amener sur l'autre; si vous parvenez à les faire coïncider, vous les dites égaux. Cela suppose que le triangle qui a voyagé ne se soit pas déformé en cours de route. Postulat qui exprime une donnée physique, expérimentale, celle de l'existence de solides pratiquement indéformables.

Quand les Grecs appliquèrent la géométrie à l'astronomie, ils acceptèrent comme évident que les lignes idéales allant de leur œil aux astres étaient les mêmes que certaines lignes qu'ils traçaient réellement au cordeau sur le terrain, ils identifièrent la droite de l'aveugle qui est le fil tendu avec la droite du clairvoyant qui est la ligne de visée. C'était proclamer déjà, implicitement, que la lumière se propage en ligne droite, autre postulat non moins physique et expérimental, dans son essence, que le précédent.

Malgré sa renommée de système ultramathématique, la géométrie einsteinienne s'incorpore, outre ces vieux postulats de l'expérience humaine [1], des données physiques qui demeuraient hors de la géométrie euclidienne.

La vitesse de la lumière s'inscrit dans son espace en vertu même du procédé employé pour faire du temps la quatrième dimension de cet espace...

Pour ramener l'un à l'autre le temps et l'espace, écrit Emile Borel, on conviendra qu'il y a équivalence entre la distance spatiale et le temps employé (par la lumière) à la parcourir. Si ce temps est égal à une seconde, la distance correspondante dans l'espace sera donc 300 000 kilomètres [2]...

Pour les relativistes, la ligne droite, envisagée comme le plus court chemin d'un point à un autre, peut se comparer à ce qu'elle est sur la surface terrestre : un arc de grand cercle;

1. Malgré certaines apparences contraires qui tiennent seulement à des différences d'approximations entre la géométrie classique et la relativiste.
2. Émile Borel, *l'Espace et le Temps*, Paris, Alcan, 1922, p. 192.

elle a une courbure toujours et partout la même, pour toutes les droites. Or cette courbure, véritable propriété de l'espace, est aussi une propriété physique, car Einstein l'a calculée d'après la répartition moyenne de la matière dans l'étendue cosmique : elle représente la densité de l'univers et, par voie de conséquence, l'intensité moyenne de la gravitation en dehors du voisinage immédiat des corps célestes.

Une fois entrées dans l'organisation mathématique relativiste, ces données physiques — il y en a beaucoup d'autres — n'en sortent plus, elles s'y conservent intégralement. Les y croire dissoutes, c'est oublier qu'on les y a mises.

Lorsque l'explication, dans une de ses démarches, provoque cet oubli, elle n'aura pas rempli sa mission si, par une démarche inverse, elle ne le répare.

***

Et, en effet, elle ne doit cesser d'accomplir un va et vient.

Procéder à une explication globale consistant à tout « déduire » des formules relativistes, c'est mettre la pensée humaine à la place de la pensée divine se dépeignant à elle-même l'univers au moment de le faire surgir hors du néant.

Quand l'homme croit opérer un tel miracle, il se montre naïf comme l'enfant qui a rangé ses jouets dans une boîte et se figure qu'il les crée lorsqu'il les en retire.

Si on déduit l'univers des formules relativistes, c'est qu'on l'y a mis, et c'est de l'y avoir mis qui est surprenant, qui appelle l'explication.

Celle-ci satisfera donc surtout l'esprit si elle montre pourquoi, comment et avec quoi Einstein a construit sa théorie. Elle ne sera nullement destructive; elle empêchera qu'on perde de vue les matériaux originels, empruntés à la physique, à la réalité, et qu'on se les imagine évaporés en raison pure pour avoir été exprimés en langage mathématique.

La démarche inverse reste nécessaire. Quand on croit avoir mis l'univers en un système de formules, on ne saurait se dispenser de regarder s'il y est bien, en effet, et pour cela de l'en tirer, de l'en déduire.

Cette double démarche de l'esprit humain s'efforçant à la connaissance se retrouve partout.

On arrive, par exemple, à concevoir que le soufre et le charbon soient formés l'un et l'autre de paires proton-électron; cela pose une similitude aussi foncière que l'on voudra, mais qui ne sera explicative que si elle permet de conserver les différences, de les « sauver » du naufrage dans l'identique, car, en fait, ces différences subsistent, le charbon ne se confondant pas plus qu'avant avec le soufre, ni le soufre avec le charbon. Aussi bien les conserve-t-on; on ne fait que les transposer en différences de systèmes planétaires, différences de nombre d'électrons gravitant, d'orbites, de vitesses sur les orbites...; on diminue non pas les différences, mais les espèces de différences.

Au surplus, il y aura toujours des différences. Le jour où l'on réduirait l'univers à l'identité, il deviendrait contradictoire, car l'expérience le dénonce comme infiniment varié. La raison pure elle-même conçoit-elle bien que ce qui est rigoureusement semblable puisse à un moment donné devenir une origine de différences?

L'intelligibilité, ce n'est évidemment pas l'adaptation de l'univers à notre esprit, c'est l'adaptation de notre esprit à l'univers. Celle-ci est progressive. Mais au fur et à mesure que nous comprenons mieux, que nous réduisons les espèces de différences, de nouvelles espèces surgissent, et avec elles des difficultés inédites de comprendre, de quoi nous ne devons pas être surpris, étant naturel que la surface de contact avec l'inconnu augmente en même temps que la sphère des connaissances.

Il y a donc lieu de prévoir que l'explication ne sera jamais totale, jamais définitive.

Elle y tend cependant; il faut qu'elle y tende. Et l'étrange aberration qui consiste, de la part de quelques « explicateurs », à supprimer le réel, aberration soulignée par Émile Meyerson, n'est qu'une exaspération de cette tendance.

JULES SAGERET

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

Lorenzaccio attire la foule et fait le maximum. Je m'en réjouis bien volontiers. Il est juste que la Comédie Française soit récompensée d'un grand et bel effort. La pièce se joue pour la première fois intégralement, ou peu s'en faut, ce qui déjà n'était pas facile et passa longtemps pour impossible, vu la longueur totale et la multiplicité des tableaux, laquelle constitue ce qu'il y a de plus shakspearien dans ces cinq actes. Il est vrai que de nombreuses scènes se jouent devant un rideau, ce qu'on n'eût point osé faire autrefois, mais c'est maintenant admis, et même à la mode. Cela vaut toujours mieux qu'un tripatouillage comme celui que feu Armand d'Artois infligea en 1896 ou 1897 à *Lorenzaccio* lorsque Sarah Bernhardt eut la fantaisie de paraître dans ce rôle au théâtre de la Renaissance. D'ailleurs la Comédie Française n'a pas adopté d'un bout à l'autre la simplicité évangélique qui suffisait dans la nouveauté à Shakespeare lui-même, mais qui eût laissé son imitateur un peu nu. Il reste de nombreux décors, fort joliment peints par M. Guirand de Scévola, et qui contribuent heureusement à soutenir l'intérêt de la représentation. On a toujours plaisir à revoir Florence, ses vieilles rues, ses quais de l'Arno et son Pont Vieux qui a conservé jusqu'à nos jours sa double bordure de petites boutiques, comme le Rialto de Venise (où elles sont un peu autrement disposées et laissent un passage le long des parapets). Je ne me permettrai qu'une légère critique concernant la vue de Florence, prise des hauteurs de San Miniato. La ville est trop blanche, et la plaine où l'Arno va se perdre côté jardin ressemble vaguement à la mer, qu'il ne trouvera que beaucoup plus loin, après Pise.

Il est bien naturel que le public goûte ce beau spectacle,

qui ravit les yeux et l'imagination. C'est toujours un délice d'être transporté dans la cité du Lys Rouge, à n'importe quelle époque, et particulièrement à celle de la Renaissance, qui à la vérité ne montre pas ses meilleurs aspects dans la pièce. Mais on sait que nulle autre ville depuis Athènes n'a produit un aussi grand nombre de grands hommes en ce siècle et dans ceux qui l'avaient immédiatement précédé, depuis Dante jusqu'à Michel-Ange, et qu'il n'en est point encore aujourd'hui qui possède plus de merveilles des arts. Ces souvenirs et ces chefs-d'œuvre de la main de l'homme s'encadrent dans la grâce fine et fière du paysage toscan : ensemble unique, d'un prestige incomparable et dont la seule idée fait battre le cœur. D'ailleurs, le drame historique, même situé dans des régions moins enchanteresses, garde la faveur publique en dépit des auteurs qui s'obstinent dans la comédie légère ou le simili-vaudeville implacablement moderne. Dès qu'une reprise ou une tentative nouvelle comme le *Louis XI* de M. Paul Fort leur en donne l'occasion, les amateurs affluent, pour deux raisons principales. Il est toujours amusant d'explorer le temps, comme dit Wells, et de voir des images. Puis, un drame historique, même médiocre, ne sera jamais aussi vide de matière théâtrale qu'une pièce éminemment parisienne, et la clientèle en appétit veut en avoir pour son argent. Avec *Lorenzaccio*, elle est servie.

Exceptionnellement copieux, le régal a encore d'autres qualités sans aucun doute très supérieures à celles de la production courante. Ce Musset, qui n'écrivait pas pour être joué et qui passa longtemps pour injouable, est constamment scénique et à ce point de vue ne vieillit pas, tandis que les plus fameux hommes du métier, les Scribe et les Dumas père et fils montrent la corde, ou la ficelle. Comme disait fort bien Sarcey, encore qu'il le vît parfois où il n'était guère, c'est un don. Musset le possédait à un degré éminent, de naissance et réellement à son insu. Et c'est une chance qu'il ne s'en soit pas douté. Il l'aurait probablement gâté s'il avait voulu en tirer parti. N'avait-il pas entrepris de confectionner pour Rachel une *Frédégonde*, tragédie en cinq actes et en vers? Par bonheur, n'écrivant que pour être lu, il céda nonchalamment à son naturel et demeura poète.

Il y a des coins charmants dans *Lorenzaccio*, par exemple la scène de Tebaldeo, qui est peut-être celle que je préfère de tout l'ouvrage : vous vous rappelez? Ce petit peintre, élève de Raphaël, que Lorenzaccio, comme un immoraliste de M. André Gide, essaye de déconcerter et de corrompre, et qui fait à ce Mephisto des réponses si touchantes, qui aime son art, sa patrie, sa mère et sa maîtresse, avec de si jolies phrases comme celle des vapeurs aromatiques de l'encens et de la gloire d'artiste : « C'est aussi une triste et douce fumée, et qui ne serait qu'un parfum stérile si elle ne montait à Dieu ». J'aime beaucoup aussi les espièglerie et les impertinences, souvent si pertinentes en réalité et aussi justes en leur fond que désinvoltes dans la forme. Ce fut et ce sera longtemps un des charmes de Musset, encore qu'il n'ait pas toujours aussi bien choisi ses plastrons. Mais ici les plaisanteries voltairiennes sur le cardinal Cibo, qui par politique pousse dans les bras du tyran sa belle-sœur à laquelle il conseille de lire l'Arétin, compensent les inepties de *Rolla* sur le « hideux sourire ». J'avoue même un faible pour les insolentes répliques d'Alexandre de Médicis à cette marquise Cibo, qui abuse de ce qu'il est à ses pieds pour lui débiter des prêches sur la morale, la liberté, les droits du peuple et autres belles choses, en soi fort recommandables. Mais cette éloquence tribunitienne et vertueuse n'est peut-être pas de mise dans un rendez-vous galant, et malgré notre indignation contre le despotisme, il nous semble que le duc n'a pas tout à fait tort de rappeler la marquise à la question en ces termes : « Tu as une jolie jambe. » C'est, je crois, Henry Bidou qui a supposé que Musset lui-même s'était souvenu de dialogues à peu près semblables qu'il aurait eus à soutenir contre George Sand. Il savait certainement par expérience ce que c'est qu'une raseuse. Et pour se défendre il avait de l'esprit. Mais passons à un autre point de vue, où il faut bien arriver.

Lorsque Sarah Bernhardt monta *Lorenzaccio*, il y a trente ans, Jules Lemaître bondit d'enthousiasme et entonna le péan ou le dithyrambe. L'œuvre égale, d'après lui, « les poèmes dramatiques les plus illustres et ceux qui passent pour les plus profonds ». Lorenzaccio lui paraît une « âme de triple

essence humaine ». Il s'écrie : « Je ne pense pas exagérer en disant que ce personnage de Lorenzaccio est aussi riche de signification qu'un Faust ou qu'un Hamlet... » Un universitaire, M. Léon Lafoscade, auteur d'un volume sur le *Théâtre d'Alfred de Musset* (1902), ne pindarise pas moins éperdument : « Quand nous essayons de sonder cet abîme..., nous nous retirons comme effrayés. Lorenzo est un Hamlet, mais un Hamlet plus étrange encore et plus profond, etc... » On se demande par quelle aberration un critique célèbre et un excellent professeur, tous deux lettrés jusqu'à la garde, ont pu prendre une taupinée pour le Caucase et des vessies pour des lanternes. Cela montre probablement d'une part la puissance de l'inertie et de la vitesse acquise, en littérature comme en mécanique, d'autre part celle des querelles d'esthétiques et des partis-pris d'école. Il n'y avait pas encore bien longtemps qu'on avait découvert Musset dramaturge, et il était en pleine vogue. On avait déjà l'habitude d'en faire l'éloge, sans avoir eu le loisir de s'en lasser. On continua tout naturellement, et *Lorenzaccio* bénéficia du juste succès des *Caprices de Marianne*, d'*On ne badine pas avec l'Amour* et d'*Il ne faut jurer de rien*. On trouvait à ces louanges le ragoût d'une manœuvre contre Hugo, bête noire de Jules Lemaître comme il l'avait été de Nisard et de la majeure partie de l'Université, depuis les origines. On n'était même pas fâché de rabaisser un peu Shakespeare, idole d'Hugo et des romantiques, en insinuant que l'auteur des *Lettres de Dupuis et Cotonet* l'égalait bien, quand il daignait se mêler de théâtre.

La vérité, qui m'est apparue chaque fois que j'ai relu *Lorenzaccio* et que je l'ai vu jouer, soit par Sarah Bernhardt voilà trente ans, ou la semaine dernière par madame Piérat, c'est que l'ouvrage est en somme assez médiocre, et l'un des moins bons de Musset. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, une grande œuvre, ni une œuvre profonde. La comparaison avec *Hamlet* ou *Faust* est simplement bouffonne. Cela ne vaut pas à beaucoup près *Hernani* où *Ruy Blas*, où il y a autrement de pensée, sans compter la magnificence poétique, — ni même ces comédies de Musset lui-même, que je viens de citer, et qui pour ne pas atteindre à la hauteur des vrais poèmes dramatiques (en vers), n'en sont pas moins originales et déli-

cieuses. Mais alors Musset se tenait, comme on dit, sur son terrain, traitait les sujets qui lui étaient bien connus, n'excédait pas sa compétence ni son talent. C'est le poète de l'amour : l'a-t-on assez dit et répété sur tous les tons! Le fait n'en est pas moins exact. D'où la qualité exquise de ses poésies amoureuses et de ses pièces d'amour, mais aussi la faiblesse du reste de son œuvre. Encore, même sur ce thème, ne doit-il pas trop hausser la voix, sous peine de tomber dans une emphase qui frise le ridicule, comme dans la *Nuit d'octobre*. Dans ses deux volumes de vers, où il y a de grandes beautés ou des grâces ravissantes, toute la partie philosophique n'est qu'un fatras. *Lorenzaccio*, le vaste drame historique et intellectuel, à prétentions shakespeariennes, c'était trop fort pour lui, et il y a radicalement échoué.

Cela reste généralement scénique, oui, mais c'est long, c'est lent et dispersé. Les effets sont faciles : empoisonnement subit, surprises diverses, coups d'épée et de théâtre en tous genres : c'est à la portée du premier d'Ennery venu. Mais considérons cette fameuse psychologie du protagoniste, qui donne le vertige à M. Lafoscade, qu'avec Jules Lemaître il compare à Hamlet et qui visait effectivement à cette comparaison. C'est une psychologie enfantine. La grande trouvaille de Musset, qui a puisé tous les autres éléments de sa pièce dans le chroniqueur florentin Varchi, consiste dans l'explication de ce caractère par l'influence de la débauche. Lorenzaccio s'est fait le compagnon et le complice des orgies de son cousin le duc Alexandre de Médicis pour capter sa confiance et se ménager une bonne occasion de l'assassiner. Brutus et Hamlet avaient joué la folie : il a décidé de jouer à même intention le libertinage. Ce qu'il n'avait pas prévu, c'est que le masque lui collerait au visage et y marquerait son empreinte, autrement dit qu'il se dépraverait tout de bon en singeant la licence. Il l'avoue : « j'aime le jeu, le vin et les filles ». Il a perdu son âme! Il n'est plus qu'une loque! Il n'a plus qu'une chance de se réhabiliter à ses propres yeux, et non pas seulement à ceux de ses concitoyens, c'est d'accomplir son acte d'éclat et de tuer le tyran, comme s'il rêvait encore de libérer sa patrie alors qu'il a appris à mépriser les hommes et qu'il sait bien que le résultat sera nul. C'est

une idée fixe chez l'auteur de *Rolla*. Elle est absurde. Elle se fondait pour lui sur son propre exemple. Lui, effectivement, il a gâché sa vie en sombrant dans la crapule. Mais pourquoi? Parce qu'il était un faiblot, et ce que Proudhon appelait un « femmelin ». Les femmes sont vite dégradées et avilies par l'inconduite. Ce n'est pas un simple préjugé : c'est un fait d'observation, et c'en est un aussi qu'il en va tout autrement de l'autre sexe. Qui fut plus débauché que Jules César, que ses soldats appelaient le *mœchus calvus* et sur qui l'on a fait des mots que je n'oserais citer ici? Ses déportements, assurément condamnables en soi, ne l'ont pas empêché d'être un grand capitaine, un grand homme d'État et un grand écrivain. Une intelligence et une énergie viriles résistent à ces excès, qui n'ont aucunement la portée que leur attribue ingénument Musset. Il a pris à la lettre une morale pour catéchisme de persévérance.

Lorenzaccio n'est donc tout au plus qu'un Erostrate, c'est-à-dire un vaniteux exaspéré par sa bassesse même, nullement un Brutus et encore moins un Hamlet. Le doux prince de Danemark, c'est l'être supérieur en conflit avec la sottise et la vilenie ambiantes, et c'est la pensée, qui répugne forcément à se commettre dans l'action. Pas de caractère plus noble, ni de conception plus haute. Quiconque se demande si Hamlet n'est pas réellement fou prouve qu'il n'y a rien compris. On ne comprend pas, parce que la plupart des hommes sont de naissance et d'instinct tellement au niveau de la bêtise et de la laideur morale, que la réaction hautainement méprisante d'Hamlet leur semble nécessairement une folie. Il en va ainsi de ceux qui ne sentent pas que Don Quichotte, Alceste et Don Juan sont les héros sympathiques de Cervantès ou de Molière, et qui restent de cœur et de plain pied avec Sancho, Philinte ou Sganarelle. Ce sujet, qui à le bien prendre est le même, et qui est aussi celui de *Prométhée* et d'*Antigone*, de *Ruy Blas* et du *Satyre*, domine l'art universel et toute l'intellectualité humaine. Musset n'était pas de taille.

Quand un auteur débile se frotte à un sujet qui le dépasse, la rhétorique remplace la vérité d'expression, et il devient déclamatoire. On le constate dans *Lorenzaccio*. Phrases

ampoulées et creuses, métaphores ambitieuses et banales, pullulent partout dans la pièce, principalement peut-être dans la scène du jeune dévoyé et du vieux Strozzi, que j'ai entendu déclarer admirable. Il aurait fallu qu'elle le fût en effet : elle est capitale. Mais quel style! On y trouve un « démon plus beau que Gabriel » et « le bruit des écailles d'argent de ses ailes flamboyantes »; une pensée vaste et terrible qui vous entraîne « comme un chariot étourdissant »; une jeunesse (celle de Lorenzaccio) qui a été « pure comme l'or », et aussi « comme un lys » (fait d'ailleurs contredit par le chroniqueur florentin); Philippe Strozzi est « pareil à un fanal éclatant, resté immobile au bord de l'océan des hommes » et regardant « dans les eaux la réflexion de sa propre lumière... sous le dais des cieux », tandis que Lorenzaccio plongeait, s'enfonçait « dans cette mer houleuse de la vie » et « couvert de sa cloche de verre » voyait « les débris des naufrages, les ossements et les Léviathans ». Car, hélas! ces métaphores se suivent. « Au fond de ces dix mille maisons, la septième génération parlera encore de la nuit où j'y suis entré... » Quoi? Pour quelque filles séduites, et qui ne demandaient pas mieux? Quelle mégalomanie! « Suis-je un Satan? Lumière du ciel!... etc., etc... » Mais non, mon ami! Tu n'es qu'un diseur de phébus et de pathos. Et cela continue indéfiniment. Il est intarissable. Voulez-vous savoir ce que c'est que le pire romantisme? Car il y en a un, forcément, comme il y a un classicisme fâcheux, ou campistronisme : *Corruptio optimi pessima.* Eh bien! ce romantisme corrompu et détestable, c'est cela, c'est Musset dans ses mauvais jours. Cette esthétique là, elle aussi, dépassait ses moyens. Le pain des forts n'est pas pour les bébés.

Madame Piérat n'a pas le halo poétique ni le débit foudroyant de Sarah Bernhardt. Et parce que Sarah Bernhardt a eu le caprice de jouer Lorenzaccio, il n'en résulte pas que ce soit un rôle de femme, non plus qu'Hamlet, bien qu'elle l'ait joué aussi. J'aurais préféré M. Fresnay, qui s'est entêté à quitter la Comédie pour une affaire qui ne le concerne pas personnellement et où il n'a pas raison. Madame Piérat montre, d'ailleurs, beaucoup d'intelligence et de vigueur dramatique. Madame Robinne est une marquise très belle

et bien disante. M. Alexandre (de Médicis) fait un duc magnifique. M. Denis d'Inès distille savamment, mais avec un art un peu trop visible, le machiavélisme du cardinal Cibo. Toute l'interprétation est des plus soignées.

***

Madame Pouquet, qui fut en premières noces madame Gaston de Caillavet, a joué la duchesse de Maulévrier de l'*Habit vert*, aux Variétés, dans une matinée de bienfaisance. Elle paraissait pour la première fois sur un théâtre. Elle y a tout de suite montré une parfaite aisance et une expérience consommée. Il est vrai qu'elle a beaucoup pratiqué la comédie de salon. Faut-il esquisser un parallèle à la Plutarque entre cette débutante si bien douée et la créatrice du rôle? Le jeu de madame Jeanne Granier a peut-être plus de largeur; celui de madame Pouquet plus de finesse. Les deux interprètes, également piquantes et divertissantes, ont pareillement triomphé. C'est dommage que madame Pouquet n'ait pas voulu faire une carrière de comédienne. Il n'y a pas tant de professionnelles qu'on puisse lui comparer, et elle eût rendu de précieux services à bien des auteurs.

L'Or de M. Paul Fort, à l'Odéon, est une pièce sur Philippe le Bel, où l'on apprécie quelques scènes vigoureuses, mais moins réussie dans l'ensemble que son *Louis XI* de la Comédie-Française.

PAUL SOUDAY

PARMI LES LIVRES

Un roman de M. François de Curel, paru il y a près de quarante ans dans la *Revue du Monde latin*, a été réédité à peu d'exemplaires pour la Société des Médecins bibliophiles. C'est un beau document. Si le livre paraissait sous le nom inconnu d'un jeune écrivain, il faudrait admirer la fermeté vivante, l'invention abondante dans une forme concise, la suite ingénieuse des effets et des causes, l'énergie disciplinée. Mais M. de Curel a fait depuis lors des œuvres d'un tel accent que celle-là est condamnée à nous intéresser surtout comme une origine des coordonnées, à partir de quoi on mesure le progrès de l'auteur.

« Cet ouvrage s'est tellement détaché de moi, écrit M. de Curel, que je puis en parler en étranger. Celui qui l'a écrit cherchait sa voie et ne l'avait pas encore trouvée. Il semble avoir fortement subi l'influence de Stendhal, cela se voit au soin qu'il apporte à montrer sous l'acte le plus signifiant le sentiment qui l'a motivé. En même temps, ce disciple de Stendhal a, pour le trait vif qui résume tout un épisode, une prédilection qui sent furieusement le théâtre. Écartelé entre l'analyse et la synthèse, il s'accroche éperdument à celle-ci lorsqu'il s'agit d'en finir. » Ces phrases décisives disent tout l'essentiel. Le caractère stendhalien se reconnaît aussitôt, et jusque dans le style qui est une mise à nu. Dans une œuvre de jeunesse, il faut considérer surtout les cent premières pages. Plus loin l'auteur commence à souffler. Ici, dès le début, on est dans le livre comme dans une chambre des machines. Ce ne sont que volants et courroies. Le plaisir de

l'auteur est de nous montrer comment tout cela tourne et travaille. L'explication tient plus de place que la description : et cette explication a un tour rapide et net qui rendrait la description superflue. Un croquis en trois traits, et si ressemblant, dispense du détail.

Emmeline de Tracy, bien née, mais pauvre, a épousé un industriel de Clermont, Antoine Lumain. Voici Emmeline : « La jeune femme avait dans le caractère un singulier mélange d'apathie et de nervosité, qui, dans les premiers temps, la rendait un peu quinteuse et susceptible. Mais son mari la laissait si parfaitement libre, il avait si peu d'exigences qui ne fussent d'une satisfaction rapide, qu'Emmeline ne tarda pas à se laisser envahir par l'indolence. Sa beauté nonchalante se complaisait aux longues rêveries, aux lectures somnolentes, tandis que sa mère la vicomtesse, revêche, pétulante, ambitieuse, dirigeait la maison et menait, d'une main également ferme, époux, gendre, employés, domestiques. »

Les Lumain font construire un hôtel rue de Varenne; au bal qui l'inaugure, le cotillon est conduit par Gaétan du Mirail, alors fort à la mode. Celui-là aussi est peint en quelques mots : roux comme une citrouille dorée par l'aurore, ce lion du jour, ce bourreau des cœurs n'est point fat. Sa physionomie souriante a des fadeurs et des étonnements. Conscient de sa simplicité d'esprit, il redoute les bonnes fortunes. Près des femmes, près de toutes les femmes, il est respectueux, courtois et passionné. Il en est récompensé par une reconnaissance qui, s'il le voulait, ferait taire toutes les résistances. Mais il ne s'en aperçoit pas. Naïf et inquiet, cet homme à bonnes fortunes est le contraire d'un roué.

— Eh bien, pensez-vous, maintenant que les deux personnages principaux, Emmeline Lumain et Gaétan du Mirail, sont dessinés d'un trait si sûr, nous allons voir se dérouler ce qu'on nomme un roman d'analyse. — N'y comptez pas. M. de Curel a déjà un sens trop vif du réel pour s'amuser à ces dissections de vapeurs. Il va nous montrer des faits, et ceci encore est très stendhalien.

Gaëtan se lie avec Lumain chez qui il a conduit le bal. Rien de plus simple — Gaëtan qui préfère en fait de sentiment le commode au compliqué, et qui est riche, a une maî-

tresse, Sophie Persil, connue pour avoir ruiné quelques millionnaires. Il conduit chez elle l'honnête Lumain. Honni soit qui mal y pense. — Enfin ce même Gaëtan, qui est défiant, éprouve Sophie en lui racontant faussement qu'il est ruiné. Elle lui saute au cou, lui déclare qu'elle ne l'aime pas moins, lui révèle qu'elle avait bien vu qu'il dépensait trop et lui avoue enfin qu'elle a paré au danger en prenant un autre amant, celui que nos aïeux appelaient l'amant magnifique, et qui n'est autre que Lumain. Gaëtan passe ainsi malgré lui au rang d'amant de cœur. Le plaisir d'être assuré des sentiments de Sophie lui masque l'ignominie de son nouveau rôle. Lumain sonne et Gaëtan file par la porte de service. C'est une scène d'excellente comédie. M. de Curel l'indique en quelques traits.

Tout en faisant économie d'hypothèses (autre qualité d'homme de théâtre), il a mis les deux amis dans une de ces situations fausses qui sont l'origine nécessaire d'une pièce ou d'un roman. Car il faut bien pour donner le mouvement, une première rupture de l'équilibre. Donc Lumain trompe Gaëtan qui le trompe pareillement. Cette réciprocité lie les deux hommes d'une solide amitié. Ils ne se quittent plus. Or en voyant Gaëtan, séducteur notoire, fréquenter sa maison, madame Lumain s'en attribue la gloire. Bientôt elle n'adresse plus la parole au jeune homme qu'avec un sourire singulier. Elle trouve dans ses plus simples discours un sens audacieux et caché. Il est un peu étonné de se savoir tant d'esprit. Puis il s'y accoutume, et il devient, sans autre embarras, l'amant de madame Lumain. « Gaëtan de Mirail, écrit M. de Curel, fut à cette époque le plus heureux homme de Paris. »

Un si heureux équilibre est bien fragile, et c'est naturellement le gros Lumain qui le rompt. Il est si émerveillé de tromper sa femme et d'avoir une maîtresse, qu'il veut faire avec celle-ci un grand voyage. Il achète un yacht, et le voilà parti avec Sophie sur la Méditerranée. Il a laissé Emmeline à Paris, et Gaëtan. Un beau jour, Emmeline découvre avec terreur qu'elle est enceinte, et les complications commencent.

Madame de Tracy, la mère d'Emmeline, femme de gouvernement, décide que sa fille, sous le prétexte d'un changement d'air, ira, en l'absence de son mari, faire secrètement ses

couches en Italie. Là-dessus, nouvelle catastrophe : Sophie Persil, elle aussi, se mêle d'être enceinte. Le voyage en yacht est interrompu. Elle s'installe à Naples, et Lumain, qui craint le scandale, revient à Paris. — Mais s'il voit sa femme, il découvrira tout? — Il ne la verra donc pas. On feindra qu'elle a appris sa conduite, qu'elle en a été malade de chagrin, et que la seule vue de son mari peut la rendre folle. Les médecins exigent qu'elle quitte Paris avant que Lumain n'y revienne. Son père la conduira en Italie. Cette ingénieuse combinaison sauve tout.

Non, rien n'est sauvé, car le père d'Emmeline, au moment du départ, est frappé d'une congestion. Lumain arrive, trouve son beau-père mourant, sa femme couchée, sa belle-mère hérissée. Épouvanté de l'état de sa maison, le pauvre homme prie lui-même Gaëtan d'emmener Emmeline à Lugano. Encore une fois les choses s'arrangent. Non, car Sophie, quittée par Lumain, supplie Gaëtan de venir auprès d'elle à Naples. Gaëtan doit donc tenir compagnie à deux femmes enceintes et attendre deux accouchements, l'un à Lugano, l'autre à Naples. La femme qui attend un enfant à Lugano est sa maîtresse, celle qui en attend un à Naples l'est aussi; mais l'enfant de Lugano est de lui, tandis que l'enfant de Naples est du mari de la dame de Lugano. M. de Curel avait dans sa jeunesse un don de combinaison qui eût fait la fortune d'un vaudevilliste.

L'accouchement à Naples devant se faire un peu plus tard qu'à Lugano, le pauvre Gaëtan espère encore qu'il volera sans encombre d'un chevet à l'autre. C'est compter sans l'inquiétude, l'agitation et la perspicacité insupportable de deux femmes amoureuses. Emmeline, qui a heureusement mis au monde un garçon, surprend une lettre de Sophie. Gaëtan s'explique tant bien que mal. Au fond, il tient maintenant à Emmeline bien plus qu'à Sophie, et c'est à celle-ci qu'il en veut du chagrin de l'autre. « Elle est assommante, à la fin! pense-t-il. Pour une fois que j'étais pleinement heureux, il faut qu'elle vienne tout déranger. Elle n'est guère fine de ne pas voir que j'en ai assez... Je ne m'occupe pas de ce qu'elle fait à Naples; qu'elle me laisse tranquille à Lugano... Tâchons de le lui faire sentir une bonne fois. »

— Il le lui fait sentir dans une lettre si sèche que la pauvre Sophie, affolée, prend aussitôt le train, malgré sa grossesse, et accouche sur une banquette, en gare de Milan, dans les mains du docteur Bernasconi, le même qui a rendu cet office à Emmeline. Gaëtan, prévenu, accourt à Milan, juste à temps pour voir mourir Sophie et lui jure qu'il prendra soin de l'enfant.

Voici donc que deux nouveaux personnages ont paru dans le livre : l'un est l'enfant clandestin de Gaëtan et d'Emmeline, le petit Édouard; l'autre est l'enfant de Sophie et de Lumain, la petite Christine. Celui-là est né à Lugano, celle-là à Milan. Gaëtan a promis de veiller sur l'un et sur l'autre. Dès qu'ils sont sevrés, il les ramène à Paris. C'est son « orphelinat ».

L'enchevêtrement extraordinaire de circonstances que M. de Curel s'est diverti à embrouiller est définitivement dénoué. Les personnages que nous connaissons n'ont plus qu'à vieillir tranquillement. Cependant les enfants grandissent. Il faut bien que l'énigme de leur naissance s'explique. Edouard sait qu'il est le fils de Gaëtan. Un jour Emmeline ne peut s'empêcher de lui dire : « Je suis ta mère ». L'enfant garde le secret et finit par se faire jésuite. Quant à Christine, fille de Sophie Persil et de M. Lumain, comme il faut bien en faire quelque chose, M. de Curel finit par lui faire épouser Gaëtan, qui pourrait être son père. Il ne nous cache pas, au surplus, que c'est un dénouement de vaudeville. Toute cette dernière partie est une suite d'épisodes, qui ont pour origine les parentés expliquées et secrètes. M. de Curel a traité ces scènes avec beaucoup de franchise dans l'effet, une grande sobriété d'effets et quelques traits décisifs.

Ce qui est peut-être le plus curieux, c'est que les caractères, posés au début avec tant de précision, ne servent absolument à rien. Les circonstances deviennent bientôt si contraignantes que les personnages n'ont presque plus de jeu pour l'hésitation individuelle. Leur conduite est tracée, quels qu'ils soient. La psychologie cède à la mécanique. Il en sera ainsi, d'une manière générale, dans l'œuvre de M. de Curel. Ses personnages, sauf un petit nombre, auront rarement le loisir d'être individuels. Naturellement, ils ne seront plus déterminés par des circonstances de vaudeville. Mais des contraintes tragiques,

des idées formées dans le passé de l'espèce, des lois éternelles, les dirigeront par des pressions irrésistibles. Une fille sauvage, ramenée d'Afrique, vérifiera la loi de Haeckel, que l'ontogénie reproduit la phylogénie, et sa vie résumera tout le développement de l'humanité. Une pauvre femme, bien honnête et bien sage, sera tourmentée sans même le savoir, par les forces profondes qui font durer l'espèce. Partout, dans ces drames, on verra les âmes humaines déformées par des forces supérieures à elles.

Déjà l'idée de ces forces est sensible dans l'*Orphelinat de Gaëtan*. Il y a, dans le roman, si l'on y regarde bien, un sens profond, auquel nous avons déjà fait allusion. Il n'a fallu qu'un très petit nombre de circonstances très simples pour mettre Gaëtan dans la situation la plus compliquée, l'engager dans des mensonges inextricables, le précipiter dans des tragédies et fonder toute sa vie en porte-à-faux. Et d'autre part les résistances qui ont gauchi les directions de toutes ces existences sont des résistances morales, opposées par un petit nombre de sentiments inébranlables. C'est là une idée maîtresse de M. de Curel, et il la rappelait encore dans son discours de réception à l'Académie.

Ainsi, dans cet essai, l'écrivain que nous connaissons paraît déjà par plus d'un trait. Mais il y a plus. Toute la part vraiment dramatique de l'ouvrage, c'est l'histoire d'un amour maternel contrarié et contraint au silence. Comment ne pas se souvenir que ce thème survit dans une des plus belles œuvres de M. de Curel, et qui a connu l'injustice de la fortune, l'*Invitée*?

***

L'Académie, en donnant le prix du Roman à M. Kessel, a prononcé un jugement que le public ratifiera. Entre les jeunes écrivains, celui-ci, par un don presque unique de sympathie, a le pouvoir de faire surgir vivant, tout un peuple singulier : de pauvres gens qui, tuberculeux eux-mêmes, vivent, autour d'un sanatorium, du luxe de malades plus riches; des aviateurs, troupe héroïque et jeune; des terroristes russes, des émigrés, des juifs. Dans ces portraits, dans ces courts récits, il est inimitable. *Makhno et sa juive*, dont Eos

a fait une belle édition, est un chef-d'œuvre. Dans les romans proprement dits, il y a peut-être moins de naturel, un art plus apparent, une certaine volonté de combinaison. Mais dans l'art direct et court de la nouvelle, ou dans certains chapitres qui sont comme des nouvelles dans le roman, le relief, l'accent, je ne sais quelle émotion sourde et profonde sont incomparables.

***

Le comte de Fels a réuni en volume les pénétrantes études qu'on a lues dans cette revue même. La pensée qui les unit devient plus frappante, et paraît dans le titre même, *Les Richesses de la France.* L'immense majorité des Français, dit en substance M. de Fels, souhaitent au fond du cœur la revalorisation du franc. Mais on y oppose un argument invincible. Il faudrait, dit-on, vingt ans d'union et de sagesse politique pour la mener à bien. Qui oserait compter sur une pareille trêve? En fin de compte, pour revaloriser, nous manquons d'avenir.

A ce raisonnement, M. de Fels répond que la revalorisation peut s'exécuter selon des modes plus rapides que les procédés classiques. « Elle peut gagner de vitesse les circonstances contraires qu'une sage prévoyance nous contraint d'envisager. On peut même la brusquer. Comment? En utilisant les formidables richesses de l'État français, dont nous essayons de donner aujourd'hui au public un aperçu. Les Français ne savent pas à quel point leur état est riche. »

Le premier soin à prendre est donc de dresser un inventaire des richesses de l'État. Cet inventaire a été prescrit, il y a plus d'un demi-siècle par la loi de Finances du 29 décembre 1873, du moins en ce qui concerne le domaine public. Des revisions devaient avoir lieu tous les trois ans. En fait l'institution est tombée en désuétude après 1879. Elle fournit du moins un chiffre précieux. Le seul domaine public était estimé, pour 1878, à 15 milliards. « A combien de milliards papier de 1927, écrit M. de Fels, équivalent les 15 milliards-or de 1878? A quel prix estimer aujourd'hui le Domaine public de l'État, qui depuis cette époque lointaine s'est grossi des immeubles

pris aux menses épiscopales et aux fabriques paroissiales après la loi de séparation et des immeubles bâtis de 1871 à 1914 par le Reich en Alsace-Lorraine et tombés dans l'appartenance de l'État français? Très probablement à une centaine de milliards de notre monnaie actuelle. N'en pourrait-on mobiliser et réaliser que la cinquième partie? Ce serait déjà pour nos finances obérées une aubaine de premier ordre.

Depuis 1921, M. de Fels a lancé et soutenu cette idée d'un Inventaire. Il ne peut être fait complètement que par les services compétents. Cependant, avec les seuls moyens d'un particulier très perspicace et très bien informé, l'auteur a fait une enquête concernant sept postes principaux : chemins de fer, tabacs, téléphone, marine, potasses d'Alsace, mines domaniales de la Sarre, mandat syrien. Cette enquête donne des résultats effarants. Le rachat de l'Ouest, en annuités payées et en déficit d'exploitation a coûté à l'État, de 1909 à 1925, 5 669 millions. L'achat et la vente du tabac par l'État devraient rapporter huit à dix milliards, c'est-à-dire de quoi rembourser en cinq ans tous les Bons de la défense. Or combien rapporte le monopole? Trois milliards. Un coup d'œil dans les comptes ténébreux du monopole des Téléphones révèle un passif de 800 millions contre un actif qui ne dépasse pas 600 millions, etc.

Le lecteur a encore présentes à l'esprit ces vigoureuses études et leurs conclusions : pour les chemins de fer, lotissement et répartition du réseau de l'État entre les trois Compagnies limitrophes, Nord, Orléans et Midi; — pour les tabacs, rétrocession du monopole à une Compagnie privée, ou du moins système anglais de la liberté taxée, qui rapporte à la Trésorerie anglaise 80 millions de livres sterling, soit environ 10 milliards de notre monnaie; — pour les Téléphones, où éclate l'incapacité de l'État à gérer une exploitation industrielle, rétrocession à l'industrie privée; — enfin pour l'Établissement naval, réforme radicale.

« La Marine française, dit M. de Fels, n'est plus qu'un prétexte à l'entretien de syndicats révolutionnaires qui, à l'effectif d'environ 25 000 membres, exploitent les établissements de la marine. Cette oligarchie est maîtresse souveraine de notre établissement naval. Le ministre et les parlemen-

taires la redoutent, car elle représente une force électorale peu disposée à laisser marchander ses caprices. » Et plus loin : « La marine n'est plus en France qu'une ruineuse application du communisme. »

Dans certains cas, où le scandale était trop fort, des réformes ont été tentées. Le décret-loi du 10 septembre 1926, a réalisé dans le budget de la marine des économies qui s'élèvent à moins d'un million et demi. Or ce budget est de 2 milliards. L'économie est de l'ordre de 6 pour mille. — Enfin, après les élections du 11 mai, le cabinet Herriot a ordonné de dresser à nouveau l'Inventaire prescrit par la loi de 1873. Malheureusement cet inventaire, qui porte le nom de M. Clémentel, est un monument de puérilité et d'inexactitude. Que dire de phrases comme celles-ci? « Le produit net des monopoles fiscaux est passé de 468 millions en 1913, à 1 353 millions en 1923... L'importance de ces chiffres écarte, dès l'abord, le reproche d'improductivité qu'on adresse aux exploitations industrielles de l'État. L'élévation de leur produit net apporte un témoignage précieux en faveur de la bonne marche de ces établissements ». — C'est admirable : le rédacteur a simplement omis de tenir compte de la dépréciation de la monnaie. Et ainsi de tout. L'Inventaire Clémentel est sans valeur.

Le lecteur se demandera peut-être comment, l'État disposant d'une énorme richesse, le gouvernement n'ait pas eu l'idée d'en aliéner une partie pour remédier à la crise actuelle. Ainsi avait-on fait en 1814, en 1873. — C'est qu'en 1919, répond M. de Fels, un facteur nouveau, qui n'existait pas un demi-siècle plus tôt, est intervenu pour rendre sacro-saint le capital de l'État. « Pendant le demi-siècle, qui a précédé la guerre, presque toutes les classes, presque tous les partis en France ont subi l'imprégnation collectiviste marxiste et se sont trouvés amenés ainsi à concevoir l'État comme l'agent unique de la justice sociale ». — Paroles profondes et trop vraies! Le marxisme a pénétré dans tous les esprits; tel conservateur en est imbu sans le savoir; les autocraties n'en sont pas exemptes, et cette infiltration jusque dans les parties qui croient naïvement le combattre, est la principale force du communisme.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE BELGIQUE

Cortège. — Aujourd'hui, jeudi de l'Ascension, le vent souffle à travers Bruxelles. Le froid règne sur la ville haute, où sont les palais. Dans le parc, devant la demeure royale, au cœur de la couche épaisse du feuillage vert des derniers jours de mai, un orchestre jouait tout à l'heure, avec de belles sonorités tristes, sous le ciel gris, un vague Massenet, qui serait encore du Verdi. Ce qui m'en arrivait, de loin, était baigné de fraîcheur acide, déchiré, interrompu par le passage d'un souffle presque déjà maritime.

Le style Louis XVI règne, alentour de la Place du Palais, transposé et quelque peu dépaysé. C'est encore Gabriel, mais il ne marche plus sur les mêmes talons et il s'est alourdi.

A Bruxelles et dans toute la Belgique, ce qui séduit, ce que l'on aime, c'est-à-dire qui accueille avec cette familiarité souriante que prend le passé sur son propre sol (la rose pâleur d'un mur, à Sienne, ou les volets blancs des maisons, entre Malines et Anvers), ce que l'on préfère, c'est la place des Hôtels de Ville, les beffrois, — ce qui a pignon, ce qui évoque les corporations, la cité florissante et agitée par le désir de secouer les jougs étrangers, de se reconquérir.

Le roi Léopold, ce grand roi moderne, a donné (il eût trop facilement donné) à sa capitale l'aspect international, « compagnie des grands Express Européens », *wagons-lits*, etc. Ce style Louis XVI de 1900, qui s'alourdit pour supporter les radiateurs et les ascenseurs, et fait, d'une contrefaçon de salle de palais, un hall pour voyageurs.

Cet après-midi, après l'heure des vêpres, dans le vent frais,

sous le ciel passager, menaçant et dont la grisaille se déchire par instant pour découvrir quelque grand œil fugitif d'un bleu de faïence, cet après-midi, au pied des degrés de Sainte-Gudule, un cortège se forme, sous des étendards soyeux et amples, au milieu desquels se dressent des saintes drapées, des soleils, des attributs de la Foi ou du Commerce et où l'on voit jusqu'à des bestiaux, étalés sur l'herbe d'une soie verte.

Chaque fragment de ce cortège pacifique possède non seulement son étendard, mais sa musique, ses instrumentistes joufflus, rouges et l'œil fixe, qui continuent à jouer lorsque le cortège s'ébranle, et que, plus loin, vers la ville basse, dans la rue dévalante, d'autres instruments font entendre un autre morceau. Des hommes tiennent de chaque côté du cortège un haut bâton après lequel est tendu, par dessus les syndiqués, une banderole de calicot blanc. Sur l'une de ces toiles, je lis :

« *Un ouvrier doit avec son salaire pouvoir nourrir toute sa famille. Est-ce toujours vrai?* »

Par la rue Sainte-Gudule, la rue d'Arenberg, la rue de l'Écuyer, qui passe devant le théâtre des Galeries Saint-Hubert, le cortège gagne la Place de la Monnaie et le boulevard Anspach. Les badauds des jours de fêtes le regardent défiler, sans une réflexion, sans un cri; mais les boutiques ne sont point complètement fermées; les restaurants, les « buffets froids », les magasins d'approvisionnement, ne chôment guère. La ville ne présente pas, dans les quartiers commerçants, cette grande mort de Londres, les dimanches. Une fruitière se dresse parmi son éventaire de légumes et de fraises, de cerises pourpres; elle reconnaît une amie dans cette sorte de caravane paisible et sonore. Des prêtres sont mêlés au cortège, parmi beaucoup de femmes, c'est un peu comme une sortie de messe. Une procession sans statues ni ornements religieux, mais dans la couleur et le mouvement religieux. Elle se rétrécit lorsque la rue se rétrécit, à l'instant où des autos se présentent en sens inverse, chargées de promeneurs dominicaux qui rapportent quelque branche d'acacia mollissante; mais le silence n'en est pas troublé. Rien de plus tranquille à voir que cette manifestation d'apparence socialiste. A peine un agent la surveille-t-il, de loin en loin. On

croirait voir des visages du peuple, au xve siècle : les modèles qui ont servi à Quentin Matsys et à Diriks Bouts.

... Plus loin, la sortie des cinémas, la Place de la Bourse, et les rues adjacentes, le boulevard Anspach et l'ancienne place de Brouckère. Jamais, en aucune grande ville de France, on ne trouve de cinémas si rapprochés. Leur péristyle est encombré de placards, d'affiches, de cadres contenant des photographies de films, tout un côté action, drame, mouvement, tragédie, bien fait pour plaire à ce que renferme du *boy-scout* l'âme populaire de ce temps; le bruit des trains et le cuivre des clairons s'entendent, devant ces illustrations, auxquelles on joint, pour plus d'effet, quelque mannequin habillé dans le costume d'un des héros de l'aventure.

Dans presque tous les péristyles de ces théâtres muets, une pancarte rouge ou bleue, mais toujours très visible, avec ces mots en majuscules blanches : *Enfants non admis.* Voilà une manière d'agir que Bruxelles n'a pas copiée chez nous et que nous devrions bien lui prendre.

Les magasins sont fermés au public, puisque c'est fête, mais tous leurs étalages sont préparés, encombrés de mannequins gracieusement tortillés et vêtus avec la dernière grâce, c'est-à-dire à la dernière mode. Les enseignes portent les noms de *Bon Marché*, de *Printemps*, de *Louvre*. Que sais-je? Il n'y a qu'à prendre dans les plus fameux de Paris. Cette influence du goût français, ce désir de ne pas être en reste avec la capitale la plus voisine est bien marqué. Tout est à l'instar, à la manière, en succursale de Paris, — avec bon goût d'ailleurs et des différences si peu marquées que l'œil ne les saisit qu'avec patience et effort ou, par exemple, lorsque, à côté de quelque bristol rédigé en français et qui indique les dernières nouveautés, s'en trouve un autre offrant le même article, en langue flamande.

Bruxelles est un Paris qui boit de la bière et où l'on entend en guise d'argot parler flamand.

***

Le diner a l'Ambassade de France. — Des valets de pied en habit et culotte rouge tiennent à la main, des tor-

ches dorées, au sommet desquelles brûlent sans fumée les flammes de petits cubes d'alcool solidifié. D'invisibles harpistes, groupés sur le palier supérieur, emplissent l'escalier d'arpèges qui donnent le sentiment de la légèreté. Ce soir, à l'Ambassade de France, sur la double avenue dont un bas-côté porte le nom de boulevard du Régent, le Roi et la Reine des Belges se sont invités à dîner.

Les convives, presque tous arrivés de Paris dans l'après-midi, par l'*Étoile du Nord*, se montrent successivement dans le salon, afin de ne pas *manquer leur entrée*. Lors de l'apparition des souverains tous devront se trouver à la place indiquée dans le cercle que le roi Albert et la Reine Élisabeth vont parcourir, selon un ordre prévu par le protocole, de Paris même.

Le Roi, — la Reine surtout, — ont indiqué les Français qu'ils souhaitaient de rencontrer ce soir. C'est un mélange de personnalités qui se réunirait difficilement à Paris même. La pourpre de Monseigneur Julien, évêque d'Arras, voisine avec l'habit noir de M. Painlevé; le Conservateur de Malmaison, M. Bourguignon, cause avec celui de Carnavalet, M. Jean Robiquet; et M. Bourdelle, honneur de la statuaire française, avec le maréchal Franchet d'Espérey. Le duc de la Force et M. Estaunié représentent l'Académie Française; M. Jean Charcot, les lointaines croisières dans les mers antarctiques, M. Moret, l'égyptologie, M. Roussel, compositeur du *Festin de l'Araignée*, la musique, M. Jacques Émile Blanche la peinture et, aussi, n'est-ce pas, les Lettres, ainsi que MM. André Maurois et François Mauriac; le commandant Chack... l'auteur de *Sur les bancs de Flandres*, en deux ans célèbre en littérature; puis, encore, le duc de Gramont, qui a fait de la peinture et des sciences et qui n'a pas cessé d'être le duc de Guiche pour ses amis, et M. Alfred Cortot, et le gouverneur de l'Afrique Équatoriale, et M. Maurice d'Ocagne, et M. Jean-Louis Faure, et je dois faire des oublis...

Lorsque le cercle est à peu près formé, selon la volonté des attachés de l'ambassade, qui suivent des yeux le papier protocolaire, lorsque monsieur et madame Maurice Herbettes se sont rendus au-devant des Souverains, le silence s'établit, puis se perd dans un nouveau bourdonnement de conversations devant la tapisserie des Gobelins, qui a des bleus et des roses

très doux. Mais, dans le premier salon, paraissent la Reine, à qui l'Ambassadeur a offert le bras, puis le Roi et l'Ambassadrice. Le silence retombe à l'instant. La Reine s'avance, un bandeau de diamants sur le front maintenant les cheveux, qu'Elle porte coupés courts, le grand cordon de la légion d'honneur barrant la robe claire.... Parvenue dans l'embrasure de la porte, après un regard circulaire, la Reine répond à l'inclinaison des invités par une révérence, une magnifique révérence de Cour, profonde et gracieuse, qui remonte loin dans le temps et renouvelle à nos yeux de Parisiens, privés d'étiquette et de façons, cette apparition d'autrefois, ce nom qui créait l'enthousiasme, la foi à une image, la représentation souriante, féminine, juvénile ou maternelle de la Patrie : la Reine. Le salut de la Reine, a tout de suite brisé la première banquise que nous formions dans ce grand cercle si vide, si mort, que cette femme a rempli tout à coup de clarté, de grâce émue, en s'inclinant, comme jadis ses aînées, en ployant sur elle-même, avec la science des maîtres à danser et ce sourire aux lèvres qui a rafraîchi, pendant quatre années d'heures atroces, les fièvres de tant de pauvres héros et de pauvres hères...

Et puis, elle s'est effacée, légère, pour laisser passer le Roi, le premier.

Et les présentations commencent.

Le Roi est très grand, il évoque encore, sans maigreur et avec un peu moins de taille, le roi Léopold II. Mais il y a en lui cette simplicité prise à la vie des camps, l'existence des tranchées, d'homme à homme, sans distinction de grade ni de classe, quand souffle le vent des canons et que les projectiles claquent au ciel, environnés d'une petite fumée cotonneuse...

Le maréchal Franchet d'Espérey est rond, avec un regard noir qui évalue les hommes. M. Painlevé est moins rond, mais avec un regard voilé qui évalue les mondes. Le premier est moins distrait que le second. Mais ils ont l'un et l'autre beaucoup de bonne grâce et même de bonhomie. Monseigneur d'Arras a le visage coloré, l'œil vif. Tout à l'heure, comme on lui présentait François Mauriac, il lui a dit, en lui gardant la main prisonnière : « J'ai lu vos livres... Mais il a ajouté :

... « Quoique!... » Et il s'est éloigné, poussé vers d'autres présentations.

— Quoique!... Quoique!... — s'est exclamé François Mauriac. — Quoique!...

— C'est un excellent latiniste... Je le rencontre parfois, — a dit André Maurois.

— *Quoique!* — mâche Mauriac... à qui ne déplaît pas, tant il a le sang vif, d'être un peu piqué...

Les présentations faites, jusqu'au bout, le cortège se forme vers la salle à manger, à travers les salons de l'ambassade, fleuris avec mesure et sans profusion, de manière à ne point faire, comme à certaines réceptions de Ministères, une serre d'un salon, une succursale du quai aux Fleurs, d'une galerie. La main et l'œil d'une femme de goût se retrouvent à l'Ambassade de Bruxelles. C'est une constatation qui n'est jamais pour déplaire à un Français voyageant à l'étranger.

M. Maurice Herbette se plaît à maintenir, au delà de France, en l'honneur des Souverains, certaines coutumes de jadis, des formes qui évoquent et même maintiennent un prestige qui n'était qu'à nous. Le repas est servi *à la française*, avec ces plats montés et décorés par un chef savant, qui sont des sortes d'œuvres d'art fugitives, conçues et réalisées avec soin et goût, et dont il ne reste plus, le dîner achevé, qu'un double souvenir au palais et dans les yeux des convives. On pense si M. Jacques Blanche s'étonne et s'émerveille, derrière les lunettes, de ces cariatides de graisse blanche, filles de Percier et Fontaine, qui redeviendront saindoux demain et qui soutiennent des coupes, sur lesquelles reposent des mets surmontés d'un coq gaulois doré...

Un orchestre joue dans un salon voisin, sans assourdir. La reine Élisabeth, qui a reconnu un air du *Festin de l'Araignée*, se penche aimablement dans la direction de M. Roussel et même bat des mains avec grâce, ce qui entraîne les applaudissements des convives.

Le repas terminé, la Reine, assise dans le premier salon, et le Roi, qui va de groupe en groupe et suscite des conversations qui l'intéressent, auront approché et entretenu successivement tous les convives. Le roi Albert veut bien dire aux écrivains qu'il aime les romans et qu'il s'en trouve deux, en ce moment

même, sur son bureau, dont l'un est déjà presque achevé... A propos de René Boylesve, dont il sait qu'il rédigeait une sorte de journal quotidien, le Roi enchaîne — sur l'Histoire, qui se fait avec la petite histoire que les notateurs de la vie courante ont fixée, — quelques réflexions fort judicieuses et philosophiques, avec une bonne grâce dénuée de morgue, qui attire facilement ces réponses, que le commun des mortels redoute de ne savoir faire aux souverains, dans la crainte de piétiner le protocole...

Sur son canapé, la Reine, à qui l'Ambassadrice amène les convives à tour de rôle, selon les désirs de la jeune et souriante Majesté, la Reine sourit et interroge, s'enquiert, avec une expression du regard tout à fait particulière et qu'à la fin de la soirée les invités déclareront inoubliable. Cet œil clair, d'un gris, d'un ton indéfinissable, rare, se pose sur celui de ses interlocuteurs avec une sorte de franche liberté, de plaisir dans la curiosité, d'intérêt aimable, qui est comme un don du ciel pour un souverain, car il empêche l'interlocuteur de se souvenir et de s'embarrasser de soi-même.

La Reine, qui est revenue de Paris hier, a vu chez la comtesse Greffulhe les pastels de la comtesse de Noailles. Ils lui ont laissé un souvenir ensoleillé. Les fleurs, d'ailleurs, semblent le leit-motiv de ce trop court séjour fait à Paris, car la Reine a visité les serres du Cours Albert Ier et les parterres que madame de Vilmorin a exposés, dans leur exubérance et leur profusion, les richesses de leurs coloris, et il semble que ses yeux transparents en soient encore impressionnés.

Cette sorte de fantasia végétale, saine et voluptueuse à la fois, remémore à la Reine les flores tropicales, le Brésil, où Elle voyagea, deux ans plus tôt, et d'autres flores célestes : les papillons. Non seulement les bleus, de cet azur, de ce cœruleum métallisé, qui persévère dans le cristal de tant de presse-papiers, — mais les jaunes, les jaunes lilliputiens. La Reine évoque, avec un juvénile enthousiasme, cette monnaie d'or de l'oxygène tropical, dont s'envole, d'une seule branche d'arbuste, une gerbe, une fusée qui s'essaime autour du promeneur, l'enveloppe, l'étourdit, le grise, lui donne la douce impression de la lévitation, de pouvoir à son tour s'élever de terre, sans effort, au milieu de tant de petites ailes, dans une assomption dorée.

— J'en ai attrapé un, j'en ai attrapé un! — s'écrie la Reine.

Ah! son regard, au souvenir de ces éphémères et libres papillons du Brésil... Ce regard, pareil à un ciel, — emprisonné, — lui aussi, comme les sphynx ailés sous la glace des presse-papiers...

Au dernier « cercle », à l'instant du départ, à minuit de longtemps passé, lorsque la Reine donne à baiser la main qui, par une pression légère, enlève la banalité que le geste pourrait prendre, le regard de la Reine Élisabeth reste un instant posé sur les yeux de celui qui se redresse après s'être incliné, comme pour ne plus en oublier l'expression, et sceller, avec le cachet de ses prunelles claires, le souvenir de l'entrevue.

Et j'entends, auprès de moi, le capitaine de frégate Paul Chack, le marin des submersibles, l'homme souriant du danger, manifestant avec ce qui reste de juvénile dans le cœur des héros de la mer, redire, après le duc de la Force, l'historien de Lauzun et de la Grande Mademoiselle, dont le visage a cette élégante grâce qu'on voit aux pastels du XVIIIe siècle:

— Ah! ces yeux, ce regard de la Reine!... Ces yeux!...

***

Le Musée de Bruxelles. — Dans la ville haute, au centre de cette partie où les rues et les places bien dessinées évoquent les anciennes capitales de l'Est, ce que donnaient Nancy ou Strasbourg, — le musée est l'un des plus homogènes qui se puisse voir. Les écoles étrangères n'y sont pour ainsi dire pas ou à peine représentées. Il est uniquement local. Il est peut-être moins distrayant pour le Bruxellois que s'il avait été composé avec éclectisme, mais, pour le voyageur, pour l'étranger, c'est comme une sorte de bouquet coloré dont la violence a son charme. Tout en est cueilli dans un seul jardin. Le même sol a produit ces vermillons, ces jaunes, ces bleus et ces chairs appétissantes et saines, nacrées, ces chevelures blondes et rousses, qui ruissellent sur les tableaux de Rubens et de Jordaëns.

Ces mises en scène, ces présentations théâtrales, sont plus faites pour surprendre ou enchanter que pour émouvoir bien

profondément la sensibilité. C'est de la grande entreprise décorative.

Nous préférons toujours les petites esquisses blondes de Rubens, de la salle I, dont une partie fut léguée par la comtesse de Valencia. Elles semblent encore fraîches de l'huile dans laquelle elles furent enlevées en quelques jours. Rubens exécuta cette suite pour décorer un pavillon de parc royal, en Espagne. La manière la plus libre, la plus gracieuse, la plus ensoleillée de Fragonard n'aurait rien qui diffère, sinon la noblesse des sujets empruntés à l'antiquité : Phaéton, Icare, etc. Pour ce qui est de l'art, du métier du peintre, ce sont les mêmes.

Mais, pendant cette visite du musée de Bruxelles, c'est plus loin dans le passé, c'est à la *Lignée de Sainte-Anne*, par Quentin Matsys, qu'il faut demander la grande émotion, — non point à l'aide de dégrindolades d'enfants nus, de Madeleines larmoyantes et contorsionnées, vêtues de satins luisants, de Saints, auxquels on arrache la langue pour la jeter aux chiens, de crucifixions à grand spectacle, de larrons musclés comme des portefaix, de Christ flagellé, dont le sang englue l'épiderme, — mais par la grâce indéfinissable de quatre femmes dont les visages sont des portraits. Ce Matsys, l'ancien serrurier qui devint peintre par amour pour la fille de son patron, est divin ! C'est le plus séraphique des Flamands, mais avec les pieds par terre. Il ne peint pas une aristocratie, ni des formes immatérielles. Il peint, à travers les visages du peuple scrupuleusement exécutés, des âmes simples et toujours toutes purifiées par la foi. La clarté et les larges ombres des étoffes sont remarquables, leurs bleus, leur mauve, leur rose, paraissent infiniment doux, mais pourtant solides. C'est une de ces œuvres d'art uniquement exécutées par la foi et pour la foi. On ne saurait mieux la contempler qu'en s'agenouillant. L'architecture même qui l'encadre, ses trois arceaux, ses piliers à corniches épaisses lui donnent une fermeté, une assurance sans égal. On ne sait pas si l'on pourrait prier devant l'*Assomption* de Rubens. Peut-être même est-on certain que non. Fût-ce dans une église. Mais dans un musée on se sentirait prêt à prier devant cette *Lignée de Sainte-Anne*, qui ouvre une grande clarté au milieu d'un

ensemble d'œuvres les plus remarquables du XIVe ou de la fin du XVe siècle.

En face du Quentin Matsys, les deux toiles en hauteur de Diriks Bouts : la Justice de l'Empereur Othon.

Peut-être que les étrangers qui viennent à Paris emportent dans la mémoire le souvenir d'un tableau, d'un seul, qui finit, le temps et l'éloignement aidant, par personnifier à lui seul tout l'art de notre pays. Et, peut-être, serions-nous bien surpris du choix instinctif de ce tableau et du sujet, du peintre, du visage qui s'évoque au nom de Paris dans son esprit. Pour moi, je ne suis jamais venu à Bruxelles sans remporter comme dernier souvenir les visages du premier plan du tableau de droite de Bouts : *l'Épreuve du Feu*. L'épouse du décapité serrant contre son sein la tête chérie, et tenant dans la paume de la main gauche la lame de fer rougie, sans que son visage subisse une seule contraction, sous le regard du grand diable de droite, à la nuque plate, au profil durement découpé, sous le petit bonnet de futaine et de velours. Voilà l'image qui évoque Bruxelles, de loin, dans mon souvenir. Et voilà pourquoi je ne manque jamais d'aller revoir d'abord ce tableau, complet, brutal, magistral, figuratif de plusieurs siècles, de tout un grand âge englouti dans la mort et dont il ne nous reste que des témoignages de cette puissance dans la cruauté, la barbarie, ou alors une grande et pure image lumineuse comme celle de Quentin Matsys...

***

Anvers. — Van Dyck. — Une essence féminisée de la douleur : Van Dyck. Il adonise mais emprisonne dans une magnificence teintée de morbidesse, tous ceux dont il interprète la personnalité. Il rend tout modèle élégant, aristocratique. Sur un tableau commandé par César-Alexandre Scaglia, — l'ami ramené d'Italie par Van Dyck et qui finit ses jours à Anvers, dans le tiers-ordre de Saint-François, — cette manière de créer un monde devient frappante. Cette toile, le *Christ au tombeau*, exécutée pour l'église des Récollets, est aujourd'hui dans l'une des salles centrales du Musée.

La Vierge douloureuse lève les bras vers la tête du Christ, dans un beau mouvement qui émeut. Mais, penchée sur les pieds

du mort divin, la Pécheresse que l'on s'attend à y trouver s'est changée en adolescent. Quel est cet ange, vêtu de jaune, sur lequel flotte, par-dessus les plumes des ailes, une noble écharpe noire? La bruyante douleur de la femme amoureuse, que Rubens exprime avec tant de fracas, Van Dyck y a répugné. L'ange conserve la robe jaune de Marie-Madeleine, mais ses cheveux sont ceux d'un jeune homme, ils voilent la joue — et le profil disparaît dans les mains jointes. Ce n'est plus, en réalité, ni un éphèbe ni une femme, mais l'expression insexuée de la douleur et qui dérobe, cris, sanglots et larmes...

Cette *Mise au tombeau* pourrait orner le salon d'une jeune reine. C'est l'œuvre d'un courtisan, poète et sensible. Rien que de noble, de retenu, avec distinction; — le souci de ne point détonner s'y révèle en tout.

Dans le portrait de Scaglia, qui orne la même salle, quelle lumière rosit les paupières, larmes ou veille : jeûnes, — incurables mélancolies. Et les mains de ce prélat, si longues, avec leurs doigts fuselés!... Van Dyck craint que les mains ne soient révélatrices d'une occupation ou d'une souffrance... Elles-mêmes sont insexuées. Ce sont des mains qui peuvent se joindre, encore, à la rigueur, sur les balustres dorés ou les degrés d'un autel, mais qu'une autre main ne saurait étreindre.

Van Dyck, c'est le prodige de sélection. Dès qu'il sait son métier de peintre, il s'y révèle aristocrate. Un coup d'aile, — il vole au sommet de cette élite qui dissimule ce qu'on ne doit point livrer de soi, ce qu'il est de mauvais goût d'afficher, en dehors de certaines manières qui sont le triomphe du factice, de l'inutile et de la grâce.

Il prétend ignorer l'effort. Il est porté. Il craindrait de paraître prendre quelque peine pour achever une toile. On ne l'imagine pas à son chevalet, poussant le fini d'un satin tout frissonnant de la lumière du jour. On ne le voit que draper une étoffe à l'épaule d'un jeune lord ou faire se casser, d'une main indifférente, les plis de la jupe de satin blanc de Béatrix de Cuzance.

En France, il engendrera l'art de Rigaud et de Largillière; en Angleterre : Reynolds, Romney et Gainsborough. Les Français augmenteront les draperies, l'ampleur des manteaux, mais ils n'exprimeront plus ce fin de l'inutile dans

la vie, de la politesse, de la majesté, où Van Dyck crée une sorte de sublime de l'élégance et fait, de Dieu lui-même, un Prince délicat.

Il meurt âgé de quarante-deux ans à peine, sans avoir eu besoin d'atteindre la maturité pour laisser une œuvre considérable. Il est chevalier, favori du roi Charles Ier et marié depuis quelques années à l'une des plus jolies femmes du Royaume-Uni, fille de lord Ruthven, dont les sœurs sont les duchesses de Montrose et de Lenox et la comtesse d'Athol. On voudrait que Marcel Proust ait eu le goût et les loisirs d'écrire une vie de Van Dyck, homme de cour.

Est-il snob? A-t-il seulement horreur de toute vulgarité? Il est fait pour l'aristocratie, comme les lys et les roses pour l'autel ou le boudoir; il en comprend la sérénité, la mélancolie et les grâces perdues.

Quelle différence entre ces deux élèves de Rubens, pareillement nés à Anvers : Van Dyck et Jordaëns. Chacun a tout pris du maître, à sa mesure. Ils sont aussi éloignés l'un de l'autre, au sortir de cet atelier, que s'ils venaient de deux mondes...

Rubens, l'animateur, demeure le maître. Il est, lui, le miracle de production. Il a vingt-deux ans de plus que Van Dyck. Il se dresse pareil au chêne, près de ce grand roseau qui lui doit sa première sève, mais que tout ce qui est trivial éloigne, que la brutalité écœure — et qui rêve d'une terre et d'un ciel aux habitants drapés de velours et de soie.

***

Rubens. — Celui-là n'est point si difficile. Il est plus avisé. Il ne faudrait pas employer de termes impropres, — cependant, on peut dire qu'il est plus « profiteur ». Il est fastueux, il dépense. Il lui faut une existence facile et dorée. Il suffit à Van Dyck, pour se plaire et s'immortaliser, de vivre parmi les grands. Rubens prend à tout le monde. Son génie est un fleuve où se noient les eaux des affluents les plus variés. Il emprunte non seulement aux vivants, mais aux morts. Il s'inspire de ses prédécesseurs, il est hanté par Michel-Ange et les Vénitiens... Et, lorsqu'il a fait la maquette d'une toile, il la laisse exécuter par ses élèves. Ensuite, il y viendra

mettre la dernière main. Il ne regarde pas trop aux moyens. Il rêve de si grandes mises en scène, qu'il lui faut des collaborateurs. Il leur est un maître prodigieux. Il les forme à sa manière. Aussi, est-il fréquent que l'on hésite devant certaines de ses œuvres sur la part qui revient aux élèves et au maître. Qu'importe! Aux yeux de Rubens, c'est l'œuvre qui parle et qui reste. D'ailleurs, a-t-il le temps de réfléchir encore aux toiles que l'on vient de sortir de son atelier?

Ses deux femmes, Élisabeth Brand et Hélène Fourment, elles-mêmes, doivent lui servir de modèles. A toute heure, il les trouve à portée du regard. Elles sont, en un instant, dévêtues ou drapées. Il les campe sur ses toiles. Elles sont indifféremment Vénus ou Marie. Il offre à ses contemporains leur carnation éblouissante, leurs seins fermes et opulents, leurs flancs souples, sur lesquels la chair demeure fraîche. Quelle santé dans l'abondance, quel sens pratique de la vie, quel appétit de jouir!

Tout lui semble permis. Il est habile homme. Et l'on comprend que le roi d'Espagne l'ait choisi comme intermédiaire entre lui et des princes étrangers... C'est un optimiste. Il saura arranger les choses...

Tout ne lui est-il pas bon, à cet homme qui nous initie aux charmes secrets de sa belle femme et qui peint son propre chien au pied de la crucifixion?

Il est bien le fils d'un peuple de commerçants. Il a l'âme généreuse, mais pratique.

C'est un romantique avant la lettre, mais un romantique doré, pansu, jovial, un chauve prématuré, parce que jouisseur, tout enchaîné d'or à une table somptueusement servie.

Son esprit enfante des débauches d'images, qu'il ne prend point la peine d'assembler; il peut recommencer un même sujet vingt fois, sans se lasser : Crucifixion, Descente de croix, Assomption. Il n'est jamais las d'un thème qu'il a exploité souvent. Il le conçoit sous une forme nouvelle, à l'instant. Il n'est pas attaché à ceux qu'il a réalisés. Il s'en est si peu préoccupé, quant à la conception! Il les a entrepris sans y avoir pour ainsi dire songé un instant! Ils ne lui représentent que quelques jours de travail. Une *Assomption* pour le maître-autel de la cathédrale se fait en deux semaines.

Il n'y revient pas. Au dernier moment, il *bouche un trou* avec une draperie, un chien, un enfant nu. Il possède toujours ces modèles à la maison...

Il peint comme il mange, comme il dort, comme il aime, — avec générosité, emballement, et des capacités, — des dons, peu fréquents chez les autres hommes. C'est, dirons-nous, une riche nature, un tempérament excessif. Il n'est point sentimental en amour ni en esthétisme. Il ne recherche pas le détail, mais le pittoresque et la vigueur des muscles et des coloris. Il n'a pas de ces délicatesses que l'on voit chez Van Dyck si fréquemment. Il peint, dans la *Flagellation* de l'église Saint-Paul, n'importe quel homme jeune, nu et de dos, à l'épiderme balafré par les mèches des lanières et où suinte un sang vermeil. Il peint anatomiquement, en réaliste. Les deux Christ de la cathédrale représentent des hommes trop robustes et d'une quarantaine d'années. Que nous sommes loin de ceux que l'on peignait cent cinquante ou deux cents ans plus tôt, dans ces mêmes Flandres et en Italie!

Dans le *Martyr de Saint-Liévin* (musée de Bruxelles), la langue arrachée par les tenailles est donnée à des chiens affamés... Ce qui n'empêche point Rubens de placer aux sommets de la toile un angelot tenant une palme verte, un amour, plus d'alcôve que de chapelle... Cet homme qui travaille, — avec quel emportement, — pour toutes les églises à la fois, ne donne pas un instant le sentiment d'être pieux. Devant un perroquet multicolore, la Vierge ressemble à une Léda vêtue de bleu et l'Enfant-Dieu à Bacchus, que Silène instruisait parmi les satires... Son ciel est un Olympe, habité par des Flamands, c'est un païen et c'est même un paillard. Toute la ville défile dans sa cour, le regarde peindre et manger. Il se donne en spectacle. Il ne sort qu'au milieu des attroupements. Il fait sans cesse cortège de noces et baptême...

Van Dyck, l'homme de cour, garde sa vie privée dans le secret. On n'en sait que ce que l'on en voit, un jour, à Gênes et à la cour de Charles Ier. Il n'est point porté à peindre la femme nue. Il l'habille avec plus d'élégance qu'aucun, mais dans quelle simplicité! Pas un ornement inutile; strictement ce qu'il faut. Et puis, pourquoi d'autre parure que cette

expression de majesté dans les yeux, la mélancolie du sourire — et ces mains! Tandis que Rubens exaspère le coloris des Vénitiens, lui l'atténue. Van Dyck dénature même le paysage, en habille les arbres, en assoupit les ciels. Il ne demande à la nature que le fruit qu'il met dans la paume d'un de ses modèles, pour nous l'offrir, à travers le temps — et quelques fleurs, une seule rose... ou le tournesol auprès duquel il se portraicture lui-même, l'index tourné vers le cœur compact et doré, comme pour nous faire savoir que sa destinée était de vivre près du Roi...

Le comte Primoli. — Je l'avais connu, étant tout jeune homme, il y a près de vingt ans, un soir, à dîner, chez Emma Calvé, où se trouvaient madame Colette et mademoiselle Sorel. J'avais dit à mes voisines qu'il ressemblait à un père Janvier pour arbre de Noël. Il m'avait entendu et il avait souri. Quelques jours après, je déjeunais chez lui avec Slatim Pacha, monseigneur Duchêne, Grosclaude et quelques autres, et je crois bien que madame Marcelle Tinayre, encore dans tout le succès de la *Maison du Péché* ou de *François Barbazanges*, vint après le repas, parler comme gazouillent les oiseaux, à des dames qui avaient fait cercle autour d'elle.

Le salon de l'avenue du Trocadéro avait hérité des vestiges du Saint-Gratien de la princesse Mathilde. Les sièges capitonnés du Second Empire étaient recouverts de ces perses, sur lesquelles se voient des roseaux, des pervenches et des Maréchales Niel en bouton. On ne craignait point de s'y asseoir. D'autres avaient donné l'exemple! Et l'on pensait aux jeudis de la Princesse, l'été, dans le voisinage, alors paisible, du lac d'Enghien. Théophile Gautier, les frères Goncourt, Flaubert, tant d'autres, s'étaient assis là... Les murs eux-mêmes disparaissaient sous les souvenirs. Tout ce qui était « souvenir » intéressait le maître du logis. Un petit salon était garni de Kakemonos japonais, décorés de fleurs et d'oiseaux, sur lesquels il avait fait écrire quelque pensée par les artistes qu'il fréquentait et l'on peut dire que, pendant un demi-siècle, pas une étoile n'a lui dans le firmament de Paris ou de Rome, qu'il n'en ait fêté l'apparition. Les signatures de Judith

Gautier, de madame Alphonse Daudet, voisinaient là avec celles de deux générations de littérateurs, de peintres, d'hommes d'État, de sculpteurs, de voyageurs, en un mot de ce qui faisait figure.

Je me souviens d'avoir entendu dire au comte Primoli, un soir où les trois salons et la salle à manger se trouvaient remplis, qu'il avait fait récemment cette réponse à un reporter qui lui demandait où il souhaiterait de vivre :

— Dans une maison qui aurait une fenêtre ouverte sur Rome et une porte sur Paris!

On mêlait, en le voyant, le café Tortoni et la via Corso. Ses manières étaient exquises; son front était celui d'un personnage de Tintoret, sur une barbe blanche de doge, et un sourire perspicace, un peu défiant mais ingénu. Il avait l'air de demander pardon de ces apparences de vieillard, car il était demeuré jeune. Il n'y a que les enfants pour penser que les sentiments qui ont fait l'homme puissent se transformer à l'égal de ces travestissements dont l'affublent les années!

Il avait échangé de grandes correspondances. Il écrivait, comme on eût dit au XVIIIe siècle, à ravir. Il avait un kodak dans la poche. Il croyait à la photographie, qui eut peut-être pour lui plus d'attraits que la peinture.

Primoli, fort heureusement, ne se contentait point de prendre des instantanés, il tenait son journal et il se peut fort que ces mémoires deviennent un jour précieux. *La Revue de Paris* eut la faveur d'en publier quelques extraits. Il m'avait fait l'honneur de m'en lire, ainsi qu'à certains amis, bien des passages et j'ai gardé le souvenir du chapitre consacré aux derniers jours et à la mort du prince Jérôme, qui était de la bonne, de la grande manière. Il avait beaucoup fréquenté le *grenier* d'Edmond de Goncourt, à Auteuil, où défilèrent alors tant de personnalités, que ce Romain demi-parisien observait avec toute sa curiosité et qu'il sut écouter avec bonheur. Chez sa tante, la Princesse Mathilde, comme à Farnborough et au cap Martin, chez l'Impératrice Eugénie, dont il était le familier, Primoli put considérer également, dans le détail, les hôtes les plus divers et les plus particuliers.

Il passait l'hiver à Rome, dans ce palazzo Primoli, qu'il

avait fait bâtir avant la guerre, et dans lequel il avait groupé tout ce qui se rattachait aux siens, comme à ceux qu'il avait connus, de Gounod à Debussy, d'Hébert à Besnard. Il était l'un des hôtes les plus assidus de la Villa Médicis, un vivant trait d'union entre Paris et Rome pour les artistes. Ce qu'il dut accumuler d'autographes est certainement prodigieux et dépassera ce qui fut atteint jusqu'ici par aucun amateur passionné de ses contemporains...

Le comte Primoli, que ses amis appelaient G. G., des initiales de ses deux prénoms, Giuseppe, Giovanni, est un de ceux dont l'espèce disparaît, si elle ne s'est éteinte tout entière. Il pouvait, devant un merveilleux dessin d'Ingres, qui représentait son aïeul, Lucien Bonaparte, au milieu des siens, il pouvait évoquer Maupassant, Alphonse Daudet, Meilhac, Eugène Lami, Bizet, conter quelques traits de Second Empire que lui seul pouvait connaître encore, évoquer même des hommes qu'il n'avait peut-être fait qu'entrevoir, comme Mérimée, mais dont il avait tant entendu parler.

Dans la salle à manger, une toile du peintre Giraud, que la Princesse appelait *ma vieille Giraille*, montrait des dames, coiffées de petit chapeaux du temps de madame Ode, qui se promenaient sur l'eau, — probablement le lac d'Enghien. Un air charmant des jours de Fontainebleau et de Compiègne flottait là, au milieu des bouquets à l'ancienne, des perses fanées, des sièges dits *tourne-dos*, des *boudeuses* et des *poufs*. Alfred Stevens pouvait paraître, chez ce fluide et souriant Italien, au front dénudé, dont la politesse était la parure, mais qui n'avait, je crois, qu'un seul but, poursuivre en déjeunant en ville à travers Paris son diligent travail de notateur. Sa naissance, les hasards de la vie et ses prédilections l'avaient si bien mis à même de voir beaucoup de gens...

Sans doute, un jour, les *Mémoires* du comte Primoli, rendront-ils tout cela palpable, durable... Mais, lorsque nous disons : « Un jour », ne vient-il pas à la pensée que, désormais, ces jours-là sont hypothétiques et que, peut-être, tout ce qui fut, comme aussi bien presque tout ce qui subsiste, s'en doit aller disparaître au fond d'un gouffre, emporté par on ne sait quel aveugle courant...?

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Selon Saint Jean, par **Pierre Dominique** (*Grasset*).
Le Livre qui fait mourir, par **Noëlle Roger** (*Calmann-Lévy*).

Estimant sans doute que les terriens ne sauraient indéfiniment mener l'existence enchanteresse qui est la leur, les prophètes se sont généralement accordés à reconnaître que le monde finirait dans une prestigieuse catastrophe. Beaucoup de romanciers, ne voulant point que l'imagination sacrée l'emportât sur la profane, se sont depuis lors efforcés de nous dépeindre la fin « la plus vraisemblable » de la terre de ses habitants. Ce sensationnel événement devant nécessairement manquer de commentaires, on lui consacre par avance l'encre à laquelle il a droit. On nous a déjà menacés de destruction par eau (nouveau déluge), par macrobes, par Martiens, par gaz hilarants, etc... M. Pierre Dominique opte pour la comète et nous la promet prochaine : 1957 exactement. D'ici là, il est vrai, le monde aura marché, les Chinois, les Nègres et les Américains seront les maîtres de la terre. L'Occident Européen n'abritera plus que des peuples épuisés, des femmes stériles et des politiciens. Le catholicisme universellement convaincu de stupidité n'aura plus qu'une vingtaine de fidèles épars... Cette année-là un romancier français, dilettante désabusé, se trouvera dans une petite maison, sur les bords de la Seine, avec sa femme et quelques amis, dont un député laid, sot et ignare, auquel, se conformant aux traditions immémoriales de l'adultère, madame Savigny, intelligente et belle, aura jeté le mouchoir. Ces deux amants ne se feront d'ailleurs pincer, en flagrant délit de tendresse sensuelle, que deux jours avant la catastrophe mondiale. On conçoit qu'avant d'en finir ils aient voulu prendre quelque plaisir. Mais cette même considération détermine Savigny, un homme bien calme à l'ordinaire cependant, à abattre le député d'un coup de revolver. C'est qu'il était inadmissible aussi que la femme attendît la comète « à deux », tandis que le mari l'attendait seul. Ainsi Savigny rétablit

un équilibre d'infortune conjugale sur le point de se fausser et goûte par supplément la joie de la vengeance, sans être menacé par les gendarmes ni par le remords, les lois sociales et morales devant être bien dérangées pendant les quarante-huit dernières heures de vie humaine. Durant ces tragiques journées de 1957, une « grande peur » s'abattra sur les campagnes, tandis que, la nuit, on verra s'élargir dans le ciel cette comète colossale qui nous pulvérisera. Tout le monde fuira sans savoir où et ce seront sur les routes et dans les cieux de gigantesques chants de moteurs. Toutes les femmes seront violées, les maisons pillées. D'aucuns, les yeux fermés à l'évidence, se flatteront d'éviter l'inévitable et, méprisant la comète-Damoclès, feront des affaires, tireront des chèques, composeront des sonates et des chroniques bibliographiques jusqu'à leur dernier soupir. Les âmes hautaines — se souvenant de la guerre de 1914 et des nuits dans les tranchées — attendront la fin en faisant des plaisanteries amères sur la destinée. Les servantes, au moins aussi sages, inviteront les mâles à des amours ininterrompues, sachant que depuis toujours l'amour et la mort ont été mêlés et qu'on sent moins venir la mort, quand on est solidement installé dans l'amour. Puis il y aura des bolides et tandis qu'à la lueur du dernier quinquet le dernier curé penché sur le dernier exemplaire de l'Apocalypse relira les pages de Saint-Jean où tous ces déplaisants événements sont prédits, ce sera la marmelade finale.

Il y a dans le livre de M. Dominique des fuites de foule, des piétinements, des scènes d'affolement populaires qui sont assez réussies. Les aventures de M. Savigny, par contre, nous paraissent un peu banales parce que superficiellement expliquées. Qu'importe? dira-t-on. Puisque l'atmosphère « catastrophe » est créée et qu'il se trouvera certainement des lecteurs pour frissonner... Il est vrai que M. Paul Dominique a bien du talent, mais il est des sujets qui passent les forces des meilleurs metteurs en scène et — tout en réservant les droits du génie — on imagine malaisément qu'on puisse « monter » l'Apocalypse, sans tomber un peu dans le roman-feuilleton.

Les aventures que nous conte madame Noëlle Roger dans le *Livre qui fait mourir* [1] appartiennent, elles aussi, au genre fantastique, mais sont moins éloignées du trantran ordinaire de la vie, c'est-à-dire de ces événements dont (peut-être par faiblesse d'esprit et certainement par habitude) nous avons renoncé à nous étonner. On a déjà vu des hommes assassiner quelques-uns de leurs frères, parce

1. *Le Livre qui fait mourir* a paru dans la *Revue de Paris*, nos du 15 Avril et du 1er Mai 1926.

qu'ils en « savaient trop », comme on disait dans les drames de l'Ambigu, et l'on peut bien admettre qu'une secte syrienne secrète fasse tuer méthodiquement les savants européens trop curieux qui s'avisent de lire ses textes sacrés. Au point de vue de la realpolitik, ces meurtres sont même dignes de louanges, quelques bonnes épaisseurs de mystère autour d'un dogme, quelque appareil grandguignolesque accompagnant les exercices d'un culte, quelques petites exécutions accomplies de ci de là devant nécessairement fortifier dans l'esprit des fidèles l'impression qu'ils ont affaire à une religion sérieuse.

L'hôte invisible, conte qui se trouve joint au *Livre qui fait mourir*, nous transporte dans un vieux château anglais, dont les propriétaires et occupants, les Stanford, sont, depuis des siècles, victimes d'une véritable « malédiction ». Toutes les deux ou trois générations une lady Stanford met au monde un monstre hideux et féroce. Pour l'honneur du nom et la tranquillité du foyer, on prend soin d'enfermer le phénomène dans un donjon, sans faire part de l'événement aux amis et connaissances. Mais tout se sait, et, très récemment, un familier des Stanford, Jean Rochelle, un Français, qui ne veut point laisser dépérir les qualités de perspicacité de notre race, a, après des mois de déductions et de recherches, découvert le gorille-Stanford actuel. Il l'a découvert ou plutôt il a cru le découvrir, car de nouvelles réflexions l'ont convaincu qu'il avait été victime d'un mirage, un pernicieux mirage qui a tourmenté les uns après les autres tous les Stanford, parce que, comme Jean Rochelle, ils avaient lu certain vieux livre de la bibliothèque familiale stanfordienne, livre méphitique et « intoxiquant », produit de la science du moyen âge, aussi funeste pour le cerveau, par les vapeurs qu'il dégage, que les gants empoisonnés des Borgia, l'étaient pour les corps. La morale de tout cela est, sans doute, que les pires monstres sortent des livres et que Gutenberg est responsable de bien des abominations. Après M. Abel Bonnard, devrons-nous faire l'éloge de l'ignorance et célébrer les illettrés? En tout cas madame Noëlle Roger a bien de l'imagination et ses récits « poësques » sont très attachants.

Souvenirs d'un Monde englouti,
par la comtesse **Kleinmichel** (*Calmann-Lévy*).

La comtesse Kleinmichel avait, à Saint-Pétersbourg, avant la guerre, une importante situation. Elle la devait à ses qualités personnelles au moins autant qu'à sa position sociale. Elle avait un salon. On disait même un salon politique. Mais la comtesse s'en défend, expliquant qu'elle réunissait chez elle des hommes politi-

ques, plutôt pour les distraire de leurs ordinaires occupations que pour les y ramener. Nul n'aura l'indiscrétion de mettre sa parole en doute. D'ailleurs parle-t-on beaucoup de belles lettres dans les salons littéraires?

A en juger par ses souvenirs, la comtesse Kleinmichel ne semble pas s'être beaucoup souciée de philosophie de l'histoire, de haute spéculation, d'économie politique. Son salon devait être agréable. Elle avait de l'esprit et, après tous les malheurs qui l'ont accablée depuis lors, elle retrouve encore un charmant entrain pour dépeindre la société russe d'avant-guerre. L'élément comique n'y faisait pas défaut. Mais il était nécessaire de le discerner soi-même, les histoires ne s'y construisant pas toutes seules, les « mots » ne s'améliorant pas par effort collectif, comme à Paris, où il n'est besoin, pour se distraire, que de recueillir la mousse que chacun vous sert. Jeune fille, notre mémorialiste vécut à Varsovie. Son père y exerçait les fonctions de ministre de l'intérieur, auprès du Grand duc Constantin, dans la semble-Pologne autonome que la Russie avait créée. Quelques échos des haines russo-polonaises parvenaient à l'enfant, mais affaiblis. Parmi les demoiselles d'honneur de la grande duchesse dont elle faisait partie, on s'entretenait de sujets moins sévères. Notre héroïne, elle, rêvait d'un beau diplomate allemand et écrivait tranquillement au roi de Prusse pour lui demander « de l'avancement » pour l'aimé. Ses compagnes, sans négliger le Tendre, se préoccupaient d'organiser des bals, des spectacles. On était loin des misères matérielles de la vie, dans le faste et la puissance. Quelques années plus tard, à Nice, la grande duchesse Constantin, sur le point de se déplacer ne devait-elle pas signifier à son chambellan qu'elle ne pouvait voyager sur un navire de commerce? Il lui fallait un croiseur. La flotte russe étant loin, on dut demander un bâtiment à Napoléon III.

De chaque page de ce livre sortent des ombres amusantes, puériles et légères, spectres d'un monde « englouti », qui ne fut pas très raisonnable, mais ne méritait pas de disparaître dans le sang. L'organisation de la Sainte-Ligue, la grande association contre-révolutionnaire, est purement vaudevillesque. Dialoguez les scènes indiquées et vous aurez une parfaite comédie de boulevard. La diplomatie aurait pu également fournir quelques sujets au théâtre gai. On appréciera, de ce point de vue, l'histoire de cet ambassadeur d'Allemagne qui, pour éviter un dîner ennuyeux, déclare mensongèrement qu'il vient d'être mandé par le tsar et trouble ainsi la nuit des ministres de France et d'Angleterre.

Mais voici le temps où chacun doit se prendre au sérieux et même au tragique : la guerre, la Révolution. La comtesse voit passer dans les rues, entre des soldats ivres, ses anciens joueurs de

bridge que l'on va fusiller. De toutes parts la folie et l'ordure. La comtesse, arrêtée « pour avoir fait de sa terrasse de Petrograd des signaux à Guillaume II », n'échappe que par miracle à la mort. On pille sa maison. On tue ses amis. Elle parvient enfin, après des mois d'angoisse, à gagner la Suède. Un pays où les ouvriers ne défendent pas encore, par l'exercice de l'assassinat, leur « dignité d'homme ». C'est le salut.

Le Shoji (1 vol. *Stock*),
Vers l'Occident (1 vol. *La Cité des Livres*),
par Mademoiselle **Kikou Yamata.**

Mademoiselle Kikou Yamata est d'origine japonaise, elle a vécu longtemps au Japon et connaît bien, d'autre part, la France qu'elle aime. Elle est donc de celles que le sort a placées dans une situation privilégiée, pour jeter des passerelles entre deux cultures demeurées à peu près impénétrables l'une à l'autre. Et voici à peu près son message : « Le mystère, notre mystère oriental n'existe pas. » — « L'âme impénétrable du Nippon, elle ne l'est que parce que vous la concevez telle »; et encore : « Le Japon, comme toute l'Europe, est simplement humain. » Nul doute que les écrits de mademoiselle Yamata, où l'intelligence et la poésie voisinent agréablement, ne contribuent dans une certaine mesure à étayer ce témoignage encourageant. A l'heure actuelle, pourtant, le problème « Orientaux et Occidentaux peuvent-ils réellement se comprendre? » reste, il faut le reconnaître, à peu près entier. Pour nous en tenir au frivole, si mademoiselle Yamata nous explique, comme elle l'a fait dans cette revue même, les méthodes adoptées au Japon pour composer des bouquets, nous suivons parfaitement ses explications. Nous connaissons, grâce à elle, les règles suivies à Kioto pour assembler les branches, les fleurs. Mais nous ne *sentons* pas la beauté symbolique de ces assemblages. Nous ne désirons pas les imiter. Avons-nous compris?

Il serait inopportun d'ailleurs de questionner avec trop de rigueur, sur l'humanisme et la culture orientale le *Shoji* (ce nom désigne au Japon les portes légères en bois et papier) où mademoiselle Yamata a réuni ses notes, ses impressions, ses esquisses. Ce qui nous frappe surtout dans cet album de pensées et de croquis, comme dans les poèmes en prose « Vers l'Occident » que mademoiselle Yamata vient de publier à la *Cité des Livres*, c'est l'atmosphère de résignation et de paix heureuse qui s'en dégage. Nous avions retiré de la lecture des ouvrages de Lafcadio Hearn une impression semblable. Le πάντα ῥεῖ est une pensée familière au Japonais. Tout est vain,

dit-il, tout passe. Mais, si je ne m'abuse, aucune nuance de mélancolie, aucune révolte dans sa voix... La nature, le végétal sont intimement liés aux pensées du Japonais. Ni pour l'exalter, ni pour l'irriter. On dirait qu'il se dissout en elle. Il n'a pas, bien certainement, notre sentiment tyrannique de la personnalité. De quels éclaircissements n'aurions-nous pas besoin pour bien concevoir cette dissociation du moi orientale! On attend un Proust chinois... Mais c'est à peine encore si nous savons ce que l'amour de la campagne représente réellement pour un paysan de France. La culture creuse des fosses aussi profondes que la race.

En lisant le Shoji, recueillons au passage cette significative anecdote. Les vagues rejettent sur une plage japonaise une grande tortue de mer. Les pêcheurs la retournent, lui font boire du saké, la félicitent d'être très vieille et la rejettent à la mer...

Puis des contes : amours anglo-nipponnes — et le bébé très blanc qu'un pseudo-père japonais, qui n'a pourtant pas lu l'*Intrus*, expose en plein hiver à l'air meurtrier devant une fenêtre ouverte; une servante, un « cœur simple » japonais, qui dissimule ses visites à son fils parce qu'elle a honte de n'avoir pu lui donner une situation convenable; une jeune fille qui fuit le toit paternel avec un pauvre secrétaire : leur vie est si digne, si « Octave Feuillet », qu'on finit par les accueillir de nouveau dans la famille — d'autres récits encore qui semblent nous ramener tout à fait en terrain connu, tant, dans leurs grandes lignes, ils s'apparentent à de traditionnels contes français. Mais le mystère ne perd pas ses droits : il se réfugie dans une phrase, dans l'interruption subite d'une description (ainsi dans les chants japonais le brusque arrêt final surprend comme une descente trop soudaine dans le silence), et là nous le retrouvons tout entier.

Catherine-Paris, par la **Princesse Bibesco** (*Grasset*).

Un style vif, léger, un récit amusant, plein de fantaisie, et je ne sais quel attrait, qui n'émane que des œuvres auxquelles un poète a touché : les raisons de louer ce roman ne manquent pas... Catherine Paris Dragomer est une petite princesse roumaine élevée à Paris dans l'humanisme et la simplicité. Deux vieux maîtres la guident, qui la gorgent de traditions françaises, l'un l'inclinant vers le classique, l'autre vers le romantique. Catherine, jeune fille, goûte la douceur de vivre — de vivre dans ce Paris dont elle saisit finement le charme, Paris, dont ses parents, amis de la France, lui ont donné le nom. Et le lecteur se réjouit de voir si délicatement appréciées par une étrangère certaines qualités françaises, de la réalité desquelles il commen-

çait un peu à douter, depuis le jour récent où il a compris que les Français étaient bien loin d'être universellement aimés et estimés. Catherine, dans une vente, rencontre Adam Leopolski, un prince polonais qui s'éprend d'elle et l'épouse. Cet Adam est un être particulièrement instable, qui n'attend même pas d'être marié à Catherine pour ne plus l'aimer... et la tromper. Le luxe quasi-royal dont elle est entourée en Pologne, à Zamosc, dans le palais de son mari, ne console pas tout à fait la jeune femme d'avoir manqué sa vie. Mais comme elle est belle et qu'elle a de l'esprit, les admirateurs ne lui manquent pas tous disposés à lui prouver qu'il n'est pas de peine inapaisable. Les chanceliers de divers empires lui baisent les mains et lui confient des secrets politiques : elle subjugue toutes les cours de l'Europe centrale. Mais « tout cela ne vaut pas Paris », où Catherine, dégoûtée des splendeurs officielles, revient s'installer avec délices, le cœur un peu vide pourtant, jusqu'au jour où un aviateur français retient son attention. Par malheur la guerre éclate, qui gâte les choses. Catherine, sujette Autrichienne, doit quitter la France, harcelée par des « amies » qui l'accusent presque d'espionnage. Pour retrouver son aviateur il n'est rien qu'elle ne tente et elle parvient en effet à pénétrer un jour dans la cellule où, prisonnier (il est tombé dans les lignes ennemies), le jeune Français se morfond. Après cela elle ne le reverra plus, les malentendus et les calomnies devant, lorsqu'il sera libéré, le détacher d'elle — qui, privée de son Français, ne cessera point d'aimer la France.

De cette dernière partie, qui n'était point aisée à traiter, les aventures de guerre appelant trop souvent les effets de mélodrame, la princesse Bibesco s'est tirée avec tout le bonheur possible. A mi-distance entre l'émotion et l'ironie elle a trouvé un chemin agréable où ses lecteurs la suivent avec plaisir. Son livre, par ailleurs, est émaillé de traits spirituels et vifs. Et le mouvement de son style est si alerte qu'on est tenté de trouver un air de naturel aux *concetti* les plus caractérisés. Soumis à ce charme, nous goûtons le pittoresque et la vie de personnages (les précepteurs de Catherine, le prince Adam), à la construction desquels la tradition pourtant et la géométrie ont quelque peu collaboré. Tel est l'aimable pouvoir de l'esprit français, dont l'essence a pénétré ce livre : il nous fait songer à France, et quelquefois à Giraudoux, à Morand, à Abel Hermant. Dans le meilleur sens de l'expression, qui n'exclut ni le grand talent, ni la sensibilité, mais indique qu'on travaille dans des territoires déjà explorés, c'est une œuvre d'école parfaite.

Mémoires de Voltaire suivis de mélanges divers et précédés de Voltaire démiurge, par **Paul Souday** (*Émile Hazan*).

L'éditeur E. Hazan vient de réunir dans un volume heureusement présenté, les *Mémoires pour servir à la Vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même* et quelques-uns des écrits groupés à l'ordinaire sous le titre de *Mélanges*. On sait que dans ces Mémoires, composés en 1755, mais publiés seulement après la mort de l'auteur, Voltaire a donné le récit de ses relations avec le roi Frédéric. Elles ne furent point exemptes de vicissitudes. Le philosophe, que depuis longtemps déjà le souverain cherchait à gagner, fit un premier voyage à Berlin en 1743, chargé d'une mission officieuse par la cour de France. En 1750, il retourna en Prusse, où il resta trois ans, cette fois à titre de chambellan de Frédéric; inutile de rappeler ici des démêlés fameux, le mot sur l'orange pressée, l'affaire Maupertuis, la diatribe du docteur Akakia, etc... Toujours est-il qu'en 53, Voltaire quitta Berlin, définitivement brouillé avec Frédéric. A Francfort, l'écrivain fut même arrêté, accusé qu'il était d'emporter un *ballot de poéshies*, œuvre du monarque. Après cela Voltaire n'était point porté à la tendresse à l'égard de l'Allemand : il ne se gêne pas en effet dans ces mémoires pour plaisanter la tendresse très particulière que Frédéric nourrissait à l'égard des beaux tambours, aucune des preuves de la duplicité du roi n'étant, par ailleurs, passée sous silence. Pourtant, en dépit de ces traits, la sympathie que Voltaire éprouvait à l'égard du roi philosophe ne semble pas avoir complètement disparu. D'ailleurs, retiré à Ferney, Voltaire continua d'échanger des lettres avec son ancien protecteur. Le goût de l'esprit l'emportait sur le ressentiment.

Dans la remarquable étude qu'il a écrite pour ce recueil, M. Souday montre, à propos de ces voyages prussiens, combien il est injuste d'accuser Voltaire d'avoir été un mauvais patriote. Il n'y a rien à ajouter à cette démonstration qui est inattaquable. Dommage, par contre, que Voltaire ait été si mal renseigné sur le Canada, à propos duquel il reprend dans ces Mémoires la trop célèbre expression « quelques arpents de neige ».

Parmi les Mélanges réimprimés dans ce livre, citons, après un portrait de Ninon de Lenclos, le *Sermon des Cinquante, les Questions de Zapata, la Maladie du Jésuite Berthier*. Ce sont quelques-unes des pièces que Voltaire avait montées pour soutenir sa lutte contre l'*Infâme*. M. Souday déplore à bien juste titre qu'on ne lise plus « ces petits et grands chefs-d'œuvre aussi substantiels

qu'étincelants » et indique l'étendue de l'action voltairienne. Nous vivons, dit-il en substance, dans un monde créé par Voltaire.

Il est vrai que ces pamphlets sont d'une verve éblouissante. A une époque où bien des clercs prétendaient assez sottement tirer toutes vérités de la Bible et de là seulement, Voltaire applique aux ancien et nouveau testament les règles de la critique historique. Il relève dans le texte les contradictions, les absurdités, voire les grossièretés. Et, comme l'a dit M. Lanson, il fait rentrer l'histoire sainte dans le plan de l'histoire universelle. Le triomphe de Voltaire a été complet. Il a, plus que personne, contribué à anéantir le fanatisme religieux, à libérer l'esprit humain. Mais justement pour goûter complètement ces diatribes voltairiennes (et c'est sans doute ce qui contribue à limiter leur public), il faut les lire avec un « esprit historique ». On perçoit ainsi ce qu'il y avait de nouveau et de nécessaire dans ces flèches d'or.

Si l'on ne fait pas cet effort d'adaptation, on risque d'être choqué par l'injustice ou la faiblesse de certaines attaques. La polémique religieuse n'est plus placée aujourd'hui sur ce terrain. Et puis, parce que l'adversaire n'est plus tyrannique, on n'a plus de raisons de passer sous silence ses qualités, ni de se moquer systématiquement de la foi. La victoire de Voltaire a été si complète qu'elle a permis aux voltairiens de devenir renaniens, d'attaquer en respectant.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

ALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

EUGÈNE MONTFORT

ÉSAR CASTELDOR

ROMAN

Dans le vieux et le nouveau Marseille, le roman des aventuriers, des amants et des joueurs.

Un volume : **9** francs

a été tiré 15 ex. numérotés, sur papier Vergé de Rives . . **80** fr.
500 ex. numérotés sur beau papier Outhenin Chalandre
onstituant l'édition originale . . . . . **15** fr.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.